

L'espérance de beaux voyages : été/automne.  
par Yves Navarre

## Automne

Samedi 24 septembre<sup>1</sup>. J'étais dans le train Paris-Bruxelles-Amsterdam. Je venais de te quitter avec espoir de te revoir dans trois semaines. J'aurais fait n'importe quoi. Je regardais avec insistance celles et ceux qui passaient dans le couloir. Mon regard venu d'un peu plus bas, du fauteuil dans le compartiment, à travers la vitre, les effrayait. C'était un regard regardant. J'appelais à l'arrêt et à la confiance. Les trains me rendent fou quand je viens de quitter quelqu'un. Renaît alors en moi le sentiment de l'enfant volé dont on m'a raconté plusieurs fois la même histoire, avec variantes, quand j'étais petit. Il était volé parce qu'il était roi, il était volé parce qu'il était beau, et était volé parce qu'une mauvaise fée lui voulait du mal, il était volé par des bohémiens qui le faisaient travailler dans un cirque, il était volé par son vrai père donc le sien était faux, il était volé par les Russes qui allaient faire de lui un espion, il était volé par des marins qui lui faisaient peler des pommes de terre. Ce dernier enfant volé n'avait jamais vu Valparaiso. De la soute, il avait entendu le bruit du port, c'est tout. Mais le bruit d'un port est toujours le même. L'enfant volé n'avait pas vraiment voyagé. Après, j'ai raconté des histoires. Maintenant on ne veut plus d'elles. J'aurais fait n'importe quoi pour parler à mon voisin de gauche et à ma voisine d'en face. Mais ils lisaient. Et quand je levais les yeux, ils baissaient les leurs. Alors, j'ai arpenté les couloirs du train. Furtivement en passant, wagons de première classe puis wagons de seconde classe, j'ai essayé de croiser un regard, au fouetté, au dixième de seconde, ne serait-ce que cela, mais je n'ai même pas obtenu une de ces attentions. Alors au bar, au milieu du train, je me suis accoudé, j'ai commandé un café. On me l'a servi, je l'ai payé. Et j'ai attendu les autres consommateurs. Leur manière de choisir une boisson ou un sandwich, leur manière d'écraser leurs cigarettes dans un cendrier ou par terre, leur manière de faire semblant de ne pas se sentir regardés, toutes ces manières, dans un train, de chacune et de chacun, quand tout le monde a peur malgré tout, malgré soi, et pourquoi, de se livrer entre deux gares pour la plus absolue confiance. Le paysage défilait, grève générale en Belgique, le pays était dit paralysé et cela ne faisait qu'ajouter au sentiment d'abandon et d'isolement. Les répétitions auront lieu pendant quinze jours à Amsterdam. Je connais bien cette partition. Je la chanterai pour toi, ma voix fondue dans celle du chœur. Je ne fais qu'un remplacement. Tu me manqueras. J'ai commencé cette lettre peu après les lumières dans la nuit de Rotterdam. Il y a en moi un enfant volé qui chante et qui t'aime. J'aurais voulu le dire à quelqu'un pendant ce voyage et tuer le temps en te disant *nous n'avons même plus la mémoire de nos vies*.<sup>2</sup> Le goût du soi nous a quitté. Avant de chercher l'hôtel j'achèterai un timbre et une enveloppe et je posterai ce message. J'aurais voulu parler de toi à quelqu'un. Mais c'était trop sur mon visage. Et je comprends désormais ta peur de moi. Je t'aime. C'est trop. Est-ce trop ? Les douaniers m'ont demandé ce que j'avais à déclarer. J'ai souri. Alors ils ont fouillé mon sac. Les gens du compartiment ont regardé ce qu'il y avait dedans. C'est tout ce que nous nous sommes dit. J'aurais fait n'importe quoi. J'ai fait n'importe quoi. Je pensais à cette pancarte, à l'entrée du dancing où tu m'as emmené, il fallait descendre un escalier, descendre, et sur le plafond on pouvait lire *ici lieu de drague mais pas lieu de drogue*. Je t'embrasse. L'enfant en moi attend qu'on le vole. C'est quoi un amour heureux ? Quand ce n'est pas encore de l'amour ? Alors, moi c'est trop tard. Je ne pense qu'à toi et j'aurais fait n'importe

---

<sup>1</sup> Anniversaire de l'auteur.

<sup>2</sup> Pas mis en évidence dans le texte original.

quoi pour parler à quelqu'un. Quelqu'un d'autre. Salut, bonsoir ma passante, et adieu peut-être, adieu jusqu'au revoir si revoir il y a, adieu tout court car je ne te ferai pas signe si tu ne me fais pas signe à mon retour. Le séducteur en moi a peur d'être séduit. Je me suis inventé une petite histoire quand je te tenais dans mes bras : tu me volais. Tu m'emmenais. « A quoi penses-tu ? » me disais-tu après l'amour. Je répondais « à rien ». En fait, je pensais que ce n'était pas encore ça, le vol, la grande aventure. On m'a menti quand j'étais enfant. Le vie, ce n'est même pas un rapt. Le train encore en gare d'Amsterdam. Une enveloppe et un timbre, d'abord. Stop.

Dimanche 25 septembre. Cher André. Ta lettre m'attendait au retour d'un abominable voyage en Autriche où j'avais dû rejoindre précipitamment ma grand-mère dont le mari âgé de quatre-vingt-un ans venait de succomber à une crise cardiaque dans un hôtel aux confins de l'Allemagne. Peut-être revivrai-je un jour ces instants avec un peu plus d'humour britannique car, voyager dans un décor montagné<sup>3</sup>, sous la pluie, dans une auto, avec pour passagers une vieille dame effondrée mais exigeante et autoritaire et un cadavre pomponné avec art pour donner aux autorités de deux frontières l'impression d'un simple sommeil est une épreuve tragi-comique.<sup>4</sup> Mais revenons à ta lettre qui dès mon retour m'a permis d'oublier ces événements et surtout de retrouver intact, comme je l'avais ressenti il y a plus de dix ans lors de notre rencontre, ce souffle de jeunesse, de vigueur, mais aussi, en dépit de notre désormais plus que quarantaine, une fantastique impression d'unité, de continuité et de solidité. Merci encore pour ces plaisirs que tu sais si bien prodiguer à l'esprit. J'ai l'impression que nous pouvons renaître et que nous sommes plus solides, beaucoup moins vulnérables qu'auparavant. Si tu viens à Paris, et si tu en as le temps, déjeunons ensemble, cela me fera le plus grand bien. Pierre-Etienne.

26 septembre. Heureux anniversaire à toi. Je viens d'écrire une petite histoire en guise de lettre de vœux. Cette histoire me plaît parce qu'elle me concerne. Pourtant, j'ai envie de te l'adresser comme un cadeau, Voici. C'est peut-être un rêve. C'était l'année de mes trente ans. Nous sommes entrés un soir dans un petit cinéma étrange que je pensais cependant connaître. Nous n'avions pas eu le temps de parler du film auparavant mais quelle importance, j'étais si contente d'être en ta compagnie. La salle était obscure, le film avait commencé. Tu m'as proposé un siège, au bout d'une rangée, assez à l'avant, puis tu es allé t'asseoir un peu plus loin, au milieu du deuxième rang, Ah bon ! Je regardai autour de moi, timidement, et n'aperçus que peu de monde. On s'est souri, échangeant des petits signes complices. Le film me paraissait très intellectuel et subtil, en tout cas, je ne comprenais pas tout. Heureusement, il y avait des sous-titres en plusieurs langues. Je me tenais très sagement à ma place, contente de te savoir assez proche, t'adressant des sourires lorsque tu te retournais. La séance était longue. A un moment tu m'as offert une glace ou quelque chose, je ne sais plus. Au bout d'un temps très long, je me suis sentie fatiguée d'être assise là. Je nous imaginai sous la lune, au bord de l'eau. C'est à cet instant précis que je me suis rendu compte que mon siège était un strapontin. Plus tard, mon dos me fit souffrir. Depuis de longues minutes, je m'étais penchée de biais, tentant de distinguer s'il y avait quelqu'un à côté de toi. Je n'y voyais pas bien mais tu semblais toi-même si absorbé que j'en conclus que tu n'étais plus seul. En me soulevant discrètement, je vis une dame, penchée vers toi. J'étais très mal à l'aise. Le film devait être ennuyeux. Ou alors, j'avais soif ou faim, peut-être. Je te fis des signes que tu ne pouvais pas apercevoir. A ce moment-là, j'ai lu le sous-titre qui disait *L'amitié, c'est comme une tartine sans beurre*. J'ai eu envie de pleurer, moi qui aimais l'amitié et le beurre, Je t'ai adressé un

---

<sup>3</sup> Pas attesté par le Robert, pourtant cher à l'auteur. Peut-être effet pour éviter *montagneux*.

<sup>4</sup> Légende urbaine déjà utilisée dans *L'Espérance de beaux voyages, hiver-printemps*.

nouveau signe auquel tu as répondu d'un vague geste de la main ou d'un sourire mélancolique, comme pour calmer mon impatience. Alors j'ai attendu un long moment et puis j'en ai eu assez d'attendre. En quittant ma place, le strapontin a claqué presque sèchement. Tu m'as regardée, l'air surpris, puis navré, mais tu es resté assis. Dehors, l'air était à l'orage. Cependant je me suis sentie mieux. Presque aussitôt. Heureux anniversaire à toi.

Mardi 27 septembre. Chers parents. Je ne saurai jamais ce que vous avez souhaité pour moi, ni quelle vie ni quel accomplissement. Chaque jour je vis, je meurs, je m'en vais, je reviens, je termine et je recommence. Chaque matin, délabré, je me refais une espérance. Chaque soir, désespéré, je vais vers mon lit, avec une frayeur, pire que de la peur, et je me couche avec le sentiment de ne même plus vivre mes nuits. Le piéton célibataire vous salue de loin, de bien loin, puisque vous n'êtes plus. Chers parents. Il fait beau. Très chaud. Sur toute la France. C'est l'été de l'automne, et je brûle de vous poser les questions qui ne peuvent être posées qu'après, quand tout est fini pour les uns, vous, et quand tout continue pour l'autre, moi. Le soleil se couche. Le paysage est bleu devant l'horizon, rouge derrière. Le vent souffle comme dans un roman dévorant. J'ai fait fausse route. Je me suis trompé à tous les carrefours. Je ne saurai jamais ce que vous avez rêvé pour moi, ni quelle épreuve ni quelle réussite. Je tombe avec le soleil qui tombe. Il y a le bureau, la fenêtre et la vue. Il y a le vent qui souffle comme dans un roman épatant. Je n'ai jamais fait ce que l'on me disait de faire, je dis bien « on ». Et je tire de moins en moins de satisfaction de ce que j'ai entrepris. Plus j'avance et plus je me perds. Je n'ai même plus l'impression de vivre mes nuits. J'ai peur de « garder le lit » comme on dit, je dis bien « on », et d'être gardé par lui. Définitivement. Chers parents. Je n'ai suivi qu'un chemin en me trompant toujours et celles et ceux de la bonne route m'ennuient. Chers parents. Je ne saurai jamais ce que vous avez craint pour moi, ni le froid ni la séparation. Chaque jour, je me lève avec le jour et je meurs avec lui. Je fuis, j'affronte, je m'élançe, je trébuche, j'ai des blessures partout, au front, aux coudes, aux genoux, celles qui se voient, et des bleus profondément. Il va falloir que je tienne le coup. Rien que pour vous. Puisque vous n'êtes plus là et que désormais j'ose vous interroger. Chers parents. Il a fait très chaud. Très beau aujourd'hui. Et je n'avais personne à qui parler. Parce que c'est ainsi. Parce que je ne suis guère mieux et peut-être moins généreux. Parce que je suis tenace, comme vous, et qu'une mort me tient, un malheur de vivre qui ressemble à s'y méprendre au bonheur d'être. Chers parents. J'ai peur d'aimer parce que j'ai peur de me retrouver quitté. Je creuse une carrière de sable. De plus en plus profondément. Un jour, ce sable-là m'ensevelira. Le reportage n'est plus possible. C'est le dernier courrier et la première page. La nuit tombe. Le paysage est noir devant l'horizon et d'un sombre bleu derrière. Le vent souffle comme dans un roman palpitant. Chers parents. J'ai peur de ne plus avoir de courage. Mes rêves ne me racontent plus aucune histoire. Je ne sais plus me distraire. Avant, au moins, parfois, je pouvais faire semblant. Chers parents. Le transport est effectué. Chers parents. Je suis en route. En fausse route. Je creuse mon trou. J'ai peur du sable. J'ai vu un film, quand j'étais petit, en cachette de vous, qui racontait cette histoire-là. C'était la fin du film. Une main sortait du sable et tentait de s'accrocher au ciel. Une histoire, une seule histoire, ce n'est plus possible. C'est désormais l'histoire de tous. Une seule histoire ne peut plus contenir toutes nos histoires. Il n'y a plus de frontières. Tout est bouleversé. Chers parents. Je ne saurai jamais ce que vous avez décidé pour moi, ni quel acharnement ni quelle exactitude. Il fait nuit. Le vent souffle comme dans un roman passionnant. Je n'ai jamais vraiment aimé personne, aimé physiquement. Je me suis alors, à chaque fois, même dans l'éblouissement et la fascination, senti encore plus seul que seul. L'étreinte fait de moi un solitaire arraché au chemin. Je ne saurai jamais ce que vous avez esquissé pour moi, ni quels traits ni quelles transparences. Chers parents. Vous n'êtes plus devant.

C'est idiot de vouloir s'accrocher au ciel. Le malheur de vivre et le bonheur d'être. Merci. J'ai planté un arbre, ce matin. Un poirier. Une voisine du village m'a dit qu'il ne « donnerait » pas avant huit ans. Chers parents. J'ai tiré les rideaux. J'ai bu un verre d'eau. J'ai rendez-vous avec la nuit. Je voudrais bien qu'elle me raconte une histoire. Une autre histoire que celles de chaque jour et du monde entier. Chers parents. Le transport est effectué. L'avis de passage pour la livraison a été déposé. Mais personne n'est venu me chercher. Je suis au dépôt. Pour un temps indéfini. Chers parents, chers. Il n'y a pas de destinataire, Pas pour moi. Je suis en instance. Ou en souffrance. Comment dit-on. On est venu vous chercher, vous, mais moi, pas. Pas encore. Je suis fou. Agité. Le lit gris m'attend. Chers parents. Chers.

Mercredi 28 septembre. Chère Roberte. Dès que je me cogne dans les<sup>5</sup> meubles, c'est mauvais signe. Ce matin, je me suis heurtée à une chaise, Ça fait très mal. Alors, j'ai pensé à ceci qui te concerne et qui résume tout ce que j'aurais pu te dire ces derniers mois, quand tu me faisais la confidence de tes problèmes, et si j'avais eu assez de qualité pour te répondre immédiatement : si tu te justifies, si tu crois devoir te justifier dans le mené de ta vie, alors tu n'es plus libre et tu n'es plus toi. Sois toi. Ne te justifie pas. Ne parle surtout pas de toi de manière coupable. Continue. Va. La justification donne raison, à celles et ceux qui veulent t'empêcher, Tu n'as pas de regret à avoir si tu es qui tu es. Je me suis cognée. Ça fait mal au tibia. J'ai pensé à toi. Je te t'écrits. Moi tout va ni bien ni mal : tout va. Je t'embrasse. Léa.

Jeudi 29 septembre. Monsieur. J'ai lu votre éditorial du 26 de ce mois avec beaucoup d'intérêt et de lassitude. J'ai vingt-deux ans. Je vis en province. Et quel âge avez-vous, vous, depuis le temps, à Paris ? Je ne mets même pas en cause ce que vous avez démontré une fois encore, avec brio, puisque vous tenez depuis tant de temps (deux fois le temps et je n'ai que vingt-deux ans, deux fois mon âge, vous écrire ne devrait pas m'intimider) à démontrer que vous détenez la vérité. Et pourtant, je vous lis régulièrement. Je ne me méfie pas toujours du brio et il m'arrive de penser que cette vérité? dont vous réclamez l'exclusivité, vous la détenez vraiment, Un rêve me décide à vous écrire. Je l'ai fait la nuit dernière. J'étais dans une vitrine. Et vous passiez devant. Je présentais un costume d'hiver, assez ordinaire, d'un prix modique, chemise, cravate, pochette, ceinture, et des chaussures neuves qui me faisaient mal. Pensez donc, un bras en l'air, comme si je saluais un autre mannequin, mais qui était-ce ? son visage était lisse, l'amitié est tyrannique et je m'en vais lentement, un bras donc tendu vers lui, pour le décor de la vitrine, je ne sais trop quelle situation et je n'avais pas le droit de bouger, pas le droit de regarder, je devais rester immobile. J'étais dans une vitrine et vous passiez devant, en riant. Je vous ai vu, sans bouger la tête, sans tourner les yeux, latéralement. C'était bien vous. C'était bien vous riant. Les prix du costume, de la chemise, de la cravate, de la ceinture étaient épinglés. J'avais un sentiment de piqûres. Mais je n'avais pas le droit de bouger. Même pas le droit de trembler, main tendue vers qui ? C'était la nuit. La vitrine n'était plus éclairée. Elle s'éteint à vingt-trois heures. Et vous étiez le seul passant. Vous passiez et repassiez en riant. Parce que vous aviez la vérité. La vitrine est en face de chez moi, rue de la République. Le magasin s'appelle *Les Dames de France*. Tout vient de s'éteindre. Il est vingt-trois heures. Je vous prie de croire, monsieur, à l'expression de mes sentiments les meilleurs. Un lecteur.

---

<sup>5</sup> Orthographe rectifiée : l'original indique « le meubles ».

Boulevard Lannes, le vendredi 30. Cher docteur et ami. Chaque fois que je prends un comprimé de Lamesta<sup>6</sup> 1 mg je me sens tout doux, tout doucement mieux. Un peu ensuqué après une heure et supportable. Donc, je me supporte. En général je prends le comprimé en fin d'après-midi quand je m'inquiète, chez moi, des rideaux aux fenêtres et du jour qui tombe de plus en plus vite. C'est l'approche de l'automne. C'est l'automne. Il me prend au ventre. Oui il s'agit bien de l'inquiétude des rideaux qu'il faut fermer pour la nuit et d'une frayeur de la multiplicité des objets qui m'entourent, que j'ai aimés un à un, en les choisissant, en me les offrant, en me passionnant parfois pour eux. Or, désormais, ils sont si nombreux et me racontent tant d'histoires que je suis bien incapable de vivre la mienne. Ils ont pris ma place et ils ont pris toute la place. Souvent, en consultation, j'ai voulu vous parler d'eux. Mais toujours je renonce. Peut-être parce que je ne veux pas leur accorder d'importance et que je me crois encore le maître de maison. Cependant, et pour être sûr d'oser en faire mention, je vous écris, et c'est presque un appel cordial : pouvez-vous, un jour prochain, alors que je ne suis ni plus ni moins souffrant qu'avant, venir en consultation chez moi ? Oh, je ne vous imposerai pas le détail de ces collections qui se donnent un air précieux et qui n'ont pas d'autre valeur que celle de la réunion, d'un goût et de l'ensemble saisissant. Alors peut-être pourrez-vous mieux soigner le célibataire à la retraite que je suis, dans son antre, comme dans un repaire, au coeur d'un beau quartier. J'ai en effet, sur votre ordonnance, commencé à prendre régulièrement du Lamesta (dont je n'aime pas le nom car il évoque en moi une lamentation) le jour où, cessant toute activité professionnelle et la normalité hautement fonctionnaire, j'allais écrire « hautaine » ou « hautainement », j'ai arrêté d'acheter des objets, de les chercher, de les chiner comme on dit, et de passer dans les marchés d'antiquités ou dans les boutiques, comme un sacré fouineur. Il y a six ans de cela. J'ai peu de relations. Je ne les souhaite pas. Et peu d'amis. Ils m'obligent. Et me voici, gardien de ces objets qui me terrorisent. Le Lamesta 1 mg, c'est pour l'après-midi. Le soir, après les dernières informations à la télévision, lorsque je me retrouve seul, ce n'est plus un, deux, mais trois ou quatre comprimés de Lamesta que je prends, le quatrième en milieu de nuit, pour reconduire cet état de torpeur et de veille, si peu un sommeil, dans lequel ils me plongent. En fait c'est un somnolent qui vient vous demander de l'écouter un peu. Ah, mes objets ! Je veille sur eux. J'ai peur d'eux. Je les ai multipliés puis je les ai abandonnés brusquement, à un ensemble, fixe, chaque objet à sa place, et moi le seul à pouvoir me déplacer et en faire, et refaire, l'inventaire. J'appartiens à une génération ou à une tradition de fuyards racoleurs. Je n'ai pas vécu ma vie. Les objets me l'ont raflée. J'ai vaguement, de mon enfance, le souvenir d'une innocence : se tenir dans la candeur de la lumière. Mais je ne quitte plus Paris. Je n'écoute même plus les nouvelles. Je les regarde mais je ne fais plus de différences entre les images. Je suis un patient très patient et banal. Parfois j'essaie de ranger un objet, de le cacher. J'essaie. Mais je ne le supporte pas. Alors, je force la dose de Lamesta. Et c'est sans fin. Je suis drogué. Tout vendre, aux enchères ? Mais je serais là, au premier rang, pour surenchérir et tout racheter. Ce sont mes seules histoires. Je tiens à leurs mélanges. Et aux secrets de mes rapports avec tel bronze, telle assiette, tel guéridon. Je crois qu'ils me font peur parce qu'ils ont beaucoup plus de temps devant eux que moi. Je crois aussi qu'ils entretiennent cette jalousie féconde pour le célibataire, car je me pose la question de qui les a aimés avant moi. Cette lettre je vous l'adresse enfin dans la crainte de faire naître dans votre esprit de généraliste la conviction que mon mal relève d'un spécialiste. Ce soir, je prendrai cinq Lamesta 1 mg. Peut-être devrais-je passer aux comprimés 5 mg ? C'est la fuite en arrière. En remerciant votre secrétaire de bien vouloir m'annoncer le jour possible de votre visite. Votre heure sera la mienne. Avec, cher docteur et ami, l'expression de mes sentiments les meilleurs. V. Quentin-Rochut.

---

<sup>6</sup> L'auteur connaissait bien les Temesta (registred).

Premier octobre. Chère Tonia. J'entends le bruit d'un bal, mais je ne sais pas d'où il vient ni où le bal a lieu. Plusieurs fois, je suis sorti devant la grange et j'ai regardé la nuit. Noire. Il doit y avoir des brumes. On ne distingue même pas à l'horizon les lumières de Flosheim et d'Endenburg. Le bruit vient de la vallée. C'est troublant : n'arrivent ici que les vibrations de la contrebasse. Le reste de la musique se perd en route et je serais bien incapable de te dire de quelle musique exactement il s'agit. C'est simplement un bal, en contrebass, dans la vallée. Je ne sais pas où. Nous n'y sommes pas. Ce serait un bal dans la nuit. Noire. Et le rythme de la contrebasse me fait penser à un battement de coeur. Alors je t'écris. Yann.

Dimanche 2. Voici donc ce que je n'ai pas pu te dire au téléphone. Et voici ce qu'il me fait du bien de t'écrire. Je ne lui demandais rien. Alors, il a fait de moi un demandeur. Petit à petit. Sans même que je m'en rende compte. Et tu connais ma méfiance. Mais c'est inévitable. Lui dire que je ne l'attendais pas et qu'il pouvait venir me voir « à la demande », « à la carte », selon son « bon désir », c'était encore m'exposer à cette situation de deux qui fait qu'un jour ou l'autre l'autre, le maître de toi, le fuyard, le héros de je ne sais trop quelle liberté, te lance « mais je ne peux pas te prendre en charge » comme si l'amour n'était qu'une course en taxi, ne surtout rien dire au chauffeur et ne pas le regarder dans le rétroviseur. Je ne lui demandais rien. Alors il a fait de moi un demandeur. Ses visites étaient obligées. La fête serait donc toujours ailleurs. Il devait m'appeler hier. Il m'a appelé aujourd'hui. Il a dit « je peux venir ? ». J'ai répondu « oui ». Il a respiré profondément, c'était presque un soupir et il a dit « je peux venir tout de suite ? ». J'ai répondu « oui ». Il a réfléchi. Moi aussi. « Bon, j'arrive. » Et j'ai dit « non ». « Mais tu viens de me dire deux fois oui. » « Non, c'est non. Appelle-moi hier comme convenu. » Il n'a rien pu ajouter. Moi non plus. Il va peut-être t'appeler. Moi, la communication est interrompue. Je sors. Je marche. Je regarde les gens. Je vais poster cette lettre. L.

Lundi 3 octobre. Monsieur le Directeur général. Il s'agit d'un attentat. Et je ne prends pas sur nos heures de bureau pour vous le signaler, ces heures que nous ne comptons plus, ni vous ni moi, depuis si longtemps. Et je fais ici appel à cette cordialité qui fut, non sans humour, le sceau de notre amitié, du temps où notre société terriblement anonyme et furieusement habile à décrocher les contrats n'était pas encore cette géante qu'elle est devenue. Nous nous parlons moins depuis que nos bureaux ont émigré dans cette tour au milieu des tours et que les journées ne suffisent plus à évaluer d'une part le désir de voir notre entreprise se développer et d'autre part la peur des risques que provoque ledit développement. Nous n'écrivons plus. Nous dictons. Nous parlons. Nous n'avons même plus à tenir le combiné d'un téléphone. Micros. Tout enregistre. Diffuse. Nous n'écrivons que pour parapher, signer, ou prendre de vagues notes. Je sais parfois, à votre égard, la jubilation et l'inquiétude. Mais est-ce là trop avancer puisque nous ne sommes pas vraiment intimes. Nous n'en avons pas eu le temps. Je prends, néanmoins, celui de l'information concernant l'attentat. Mon bureau est face nord, deuxième étage. C'est très bien ainsi. Comme si les services financiers, symboliquement et pratiquement, devaient se trouver à la base de notre tour. Et jamais au soleil. De ma place assise, quand je ne suis pas en déplacement à l'étranger, je vois imprenablement<sup>7</sup> la façade noire, miroitée, opaque de l'immeuble de la Saïda Corporation. Jamais une ombre derrière les vitres. Mon regard alors se portait, quand il faut lever la tête pour réfléchir un peu, sur un petit plan d'eau où poussaient des bambous, un début de décor, de l'eau et

---

<sup>7</sup> Voir par exemple dans le roman Lukas (Romans, un roman) *vue imprenable sur Paris* ou *vue imprenable sur le mur d'en face*.

de la verdure. Cela suffisait. Et parfois les bambous me disaient les vents du dehors. Vents brisés par les tours. Courants d'air violés. Mais néanmoins des vents. Du dehors. Un peu de verdure, et le frisson de l'eau. Je suis poète comme on peut l'être quand on assure ne pas l'être du tout. La veille de mon départ en congé, et ce repos forcé, comme chaque année, m'a fatigué à l'extrême, le virus du rien-faire est virulent, le point d'eau a été vidé. Je pensais à un simple nettoyage. Aujourd'hui, de retour, je n'ai rien remarqué de la journée, trop accaparé. Seulement au moment de quitter le bureau, j'ai voulu interroger les bambous : ils n'y étaient plus. Le trou a été comblé de béton. Et une énorme chose noire, en marbre, aux formes courbes, a été posée là. Sans doute s'agit-il d'une sculpture monumentale. Je préférerais le végétal. Et le frisson de l'eau. Il s'agit bien d'un attentat. Un attentat au regard. Sans importance? Rendez-moi visite un jour et nous parlerons de cela, des tours, de leur quartier, et de ce qui vient de me quitter. Bien sûr, nous approchons tous deux de la limite d'âge. Mais cette chose, noire, qui a été posée là, devant mes yeux, et qui est toujours là, devant, alors que je vous écris de chez moi, pèse lourd et ne me parle pas. Où sommes-nous? Où en sommes-nous? Voici. Et avec le souvenir de nos débuts. Très amicalement, votre directeur financier. J.-L.W. P.S. 4 IX 83. Du bureau. 9 h 30 exactement. Cette lettre me ressemble. Me voici hors sujet et peut-être moi-même. Les bambous m'aidaient à l'heure des bilans pour les analyses de synthèse. Je viens de me relire. Pendant la nuit, la grosse chose noire a été salie. Des oeufs je pense. Un pot de peinture. Des cageots. Des papiers. Je ne me sens plus le seul attenté. Cette saleté me réconcilie un peu. Les bambous étaient très regardés. Bien sûr, je ne peux pas vous remettre cette lettre. Nous ne nous connaissons vraiment que peu. Mais je la garderai sur moi et vous la donnerai peut-être un jour. Dans un aéroport. Ou en toute fin d'une journée, quand il vous arrive de m'appeler au dix-septième étage, plein sud, plein ciel, pour faire le point.

Mardi 4. Mon bon. J'ai revu Jean, chez Lucia. Le visage est intact. Le regard est le même. Il me touche comme si nous étions encore adolescents. Mais le corps se tasse. Le ventre est sanglé. Tant d'années sont passées, passées révolues, passées piétinées, passées rongées, passées isolées. Eric a miné Jean. Il le dévore du dedans. Lucia avait insisté. Elle voulait ces retrouvailles, Elle souhaitait aussi mon avis mais les amis ne sont pas très avisés. Jean s'est mis à boire. Plus rien ne le rassure. Rien ne peut l'arrêter. Il ne boit que du whisky. Il a toujours le bras tendu. Il est flanqué d'un jeune homme qu'il n'aime pas, qui ne l'aime pas et qui refuse de remplir son verre ou bien, dit-il, « une larme, mais c'est tout » et c'est encore plus foutu, Je voudrais pouvoir te parler du geste quand Jean tend le bras et demande. Car très vite, en visite, il ne peut plus se lever et se servir lui-même. Il se penche comme un aveugle, le regard brusquement effacé, comme un coup d'ardoise magique dans ses yeux, plus rien à lire, et il lance son bras droit, verre vide à la main, comme s'il voulait te frapper, toi, Eric, mon bon, et t'atteindre une dernière fois. Au restaurant, à plusieurs reprises il s'est retourné et je suis sûr qu'il guettait ton entrée. Il te voit partout. Alors que tu es en lui. Et il essaie de te brûler en buvant de l'alcool. Les médecins ne veulent plus de lui. Une quatrième cure serait fatale. Je l'ai connu avant toi. Il avait très peur de se nommer en amour. Puis il t'a rencontré. Il t'a caché. Vous vous êtes aimés à l'écart pendant tant de temps, Presque quinze ans. Je n'avais pas vu Jean depuis trois ans. La dernière fois, c'était peu de temps après votre séparation. Lucia pense que si tu lui écris il ne supportera même pas le reçu de ta lettre. J'ai obtenu ton adresse par l'ambassade d'Australie. Je t'écris pour me débarrasser de cette image. Jean a soif. Et Jean te boit. A en mourir. Et il n'y a rien à faire. Il ne décide plus de tendre le bras. Le jeune homme qui l'accompagne vend petit à petit tout ce qu'il y a dans l'appartement du parc Monceau et jette les bouteilles vides. Je te prie de croire à mes meilleures pensées. Je ne le reverrai pas. L'amour ne serait donc qu'une lâcheté de plus. Il n'y a eu que toi dans sa vie. Tu

l'as arrêté. Et tu es parti. Chacun se débarrasse. Quel vent fait-il dans ton nouveau pays ? Une question qui n'appelle plus de réponse. Encore une fois : meilleures pensées. L.

Mercredi. Encore un petit mot que je glisserai sous ta porte. A pousse-pousse, il y en aura bientôt jusqu'à ton lit. Ou plein la chambre si tu ne rentres jamais. Plus je m'interdis de t'écrire, plus je reviens avec le message du jour. Tant pis. C'est ça l'amour. Quelqu'un qui ne revient pas. Et une chambre pleine de lettres. Une chambre sous les toits. Et moi, inquiet de croiser quelqu'un dans l'escalier. L'ascension. Les marches trois à trois. La plaque de l'huissier au deuxième étage gauche ; Blumenthal et Frères, peausseries, quatrième droite ; monsieur et madame Rosario, cinquième face ; et au septième, fond du couloir, la seule porte sans paillason, la tienne. Je frappe, chaque soir, trois petits coups, en arrivant. Au début je te parlais « réponds-moi, c'est moi, dis-moi au moins de ne pas revenir. Dis-moi ce que je dois faire ». Je ne t'ai vu que trois fois, trois jours de suite, nos trois premiers jours, 26, 27 et 28 juin. Nous avons dormi là. Par terre. Parce que le lit était trop étroit. Et face à la fenêtre ouverte. Parce qu'il faisait chaud. Dix fois, vingt fois, dans la nuit, nous allions tour à tour nous passer la tête sous l'eau dans le lavabo, comme pour nous redonner des forces et le bonheur des regards échangés. Tu te disais jaloux, à la fois fragile et féroce, incapable de ne pas tomber en amour. Et tu me reprochais de ne rien dire, d'être ailleurs, de ne donner aucune importance à notre rencontre. La troisième nuit, tu m'as envoyé un coup de poing dans le nez parce que tu avais joui avant moi et qu'il fallait, disais-tu, que ça se passe ensemble. Au lever du jour, le réveille-matin sonnait. Il fallait que je sois prêt avant toi. Tu as oublié de me dire quel travail tu faisais, et où. Chaque fois que j'allais te poser la question tu me pinçais le bras en me demandant si ma chemise était en coton ou en soie. Il fallait que je descende avant toi. « Et surtout ne dis bonjour à personne. » Tes mains sentaient la farine. Tes lèvres étaient très fines. Je me souviens de rosées sur ton corps. Et d'une affiche représentant Dubrovnik. Je n'ai de toi que ton prénom, Stevan. Sur les boîtes aux lettres il n'y a que les noms. Alors pour ces messages, qui harcèle l'autre, et qui demande le plus, je pourrais me tromper. Je ne dois pas me tromper. Qui es-tu, Brezinski, Ivolevitch, Brezio, Antania, Klupsell ou Guérand ? Mes lettres sont faites pour être glissées sous la porte. Cela fait plus de trois mois et tu n'es pas revenu. J'ai laissé des petits trucs invisibles pour savoir si tu revenais ou pas. Ce sont mes scellés. Où es-tu ? Qu'est-il arrivé ? Que puis-je faire pour toi, pour nous, pour moi ? Ou bien, cette chambre n'était pas la tienne. Mais elle est la nôtre de trois nuits et la porte est fermée. Tu as la clé. Il y avait un peu de farine dans tes narines. Je l'ai goûtée du bout de la langue et tu m'as dit «oh non, pas ça ». Tu avais peur de moi. J'aurais dû avoir peur de toi. Parfois je me mets à genoux et je respire l'air du dessous de la porte. La fenêtre est restée ouverte. Il y a toutes mes lettres. Si tu reviens, nous ne les ouvrirons pas et nous nous coucherons dessus. Je suis venu tous les jours. Je reviendrai encore. C'est très bien ainsi puisque c'est notre histoire. A demain.

Jeudi 6 octobre. Ma toi. Dans cette ville, ne passent que des camions. Je me demande qui l'a fondée, quand et pourquoi. Le syndicat d'initiative ne donne aucun renseignement. Je suis allé à la bibliothèque municipale et n'ai pas trouvé d'ouvrage la concernant. C'est une ville de plaine entre un fleuve qui ne coule plus et une autoroute. Le fleuve mort est bordé de digues. Dans son lit, on trouve de merveilleux galets. Et c'est le vaste chemin qu'empruntent les troupeaux de moutons qui redescendent des Alpes et vont plus loin vers le sud. Le soir, après les heures de bureau, je vais voir le spectacle du berger et de ses chiens, de la masse mouvante, transhumante des bêtes, et une poussière sèche se lève qui tamise et blanchit les derniers rayons du soleil couchant. C'est tout ce que j'ai trouvé de beau, ici. J'ai rapporté de beaux galets dans mon logement, mais pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? Parfois, j'en prends un, sous la douche, et

l'eau lui redonne une couleur, l'impression du fleuve, un souvenir. Je rêvais d'un poste au sud et au soleil. J'y suis. C'est une ville vide. Le vieux quartier est livré aux rats et aux plus que pauvres, venus d'ailleurs, et qui ont peur de recréer leur monde. Ici, il faut avoir l'air correct. Les boulangers vendent du pain sous cellophane. Il n'y a que des cafés avec des comptoirs en formica. Le plus beau bâtiment est celui de la Caisse d'épargne. A 19 heures les rues sont vides. Mon logement est précaire. Tu sais que je n'ai jamais eu de meubles. Et je ne me suis pas encore décidé à acheter une télévision. Je ne veux pas prendre de crédit. C'était mon idée fixe, le Sud. Il y a le soleil. Mais j'arrive A l'automne et la nuit tombe très vite. Alors fusent des camions. De grands camions sans aucune inscription. Blancs. Bleus. J'ai même vu un grand semi-remorque noir. Ils ont des plaques allemandes, hollandaises, suédoises. La ville tremble à chacun de leurs passages. Ils passent par l'avenue Gambetta, la place du Général-de-Gaulle, le boulevard de la République et l'avenue de l'Hôpital. Ils sont immenses. Vingt tonnes. Vingt-cinq tonnes. Ils sont propres. On les dirait neufs. Ils sont fermés, cadénassés comme des coffres-forts. Ils sont pleins de denrées frigorifiées. Et derrière les pare-brise on ne distingue pas les visages des conducteurs. Imagine des camions presque aussi grands que les maisons, presque aussi larges que les avenues, en cortège, la nuit, toute la nuit. Cette ville a dû naître d'un carrefour. C'est le pays des fruits. Les vergers, à l'oeil, ne réservent aucune surprise. Les grands propriétaires vivent au coeur de leurs hectares dans des maisons que l'on imagine récentes, modernes, avec tout le confort et la piscine chauffée. A la banque transitent des sommes fabuleuses et ma connaissance de l'allemand m'a valu une petite promotion, dès la première semaine. J'ai été augmenté de 100 F par mois. Mais je dois taper les lettres moi-même. Le cinéma *La Cigale* ne programme que des films de science-fiction ou de karaté. Les propriétaires ont des voitures blanches, Ford ou Mercedes, avec vitres fumées : on ne voit pas leurs visages non plus. Seulement un peu les chevelures extrêmement blondes de leurs compagnes. J'ai acheté un disque de chants d'oiseaux. Salue le Nord pour moi et dis bien au sous-directeur que je suis content. Il faut maintenant que tu te maries. Je n'étais pas le bon compagnon. Au supermarché, ce soir, dans les rayons, il y avait de grands trous pour la farine et pour le sucre. Les gens stockent. Ils ont peur. Moi, je ne comprends pas. Je ne sais pas dire oui à une peur. Je n'ai pas su te répondre. Tu étais trop jolie pour moi. Le moins qu'on puisse dire c'est que je ne t'aurais pas fait de beaux enfants. Déjà, à la banque, j'ai un surnom, Franky, ou Franken, c'est selon l'humeur, pour ne pas ajouter le stein. J'ai fait semblant de ne pas répondre à ton sentiment. Je voulais le Sud. Je l'ai. Sans paysage. Avec camions. Ah, les transports internationaux ! Je te salue, ma toi, ma toute neuve puisque tout est possible pour toi de nouveau, sans moi pour hésiter. Cette ville me plaît car elle n'existe pas. Et tous ces camions qui remontent vers toi ! Je te donnerai mon adresse dans une prochaine lettre quand je serai sûr de ne plus te faire de mal. Tu peux ouvrir maintenant le carton que j'ai déposé chez toi avant mon départ. Il est plein de cadeaux pour toi. Il y a l'essentiel de ce que tu avais remarqué dans les vitrines des magasins lors de nos dernières sorties ensemble. Des petites choses. Tu disais «c'est joli, mais ça ne sert à rien » ou « c'est pratique mais ça coûte trop cher ». Tu peux ouvrir, maintenant. Nous n'osions pas nous regarder, alors nous regardions les vitrines. Le plus joli, c'est le cache-col rouge. «Une folie » disais-tu. N'attrape pas froid. A chaque camion, je pense à toi. Trouve un autre. Trouve. Je ne m'aime pas assez pour t'aimer. Et ces cadeaux, en fait, c'est à moi que je les ai offerts. Bonsoir. Théo.

Vendredi 7 octobre. Chère Jocelyne. C'est un petit pavillon de banlieue. Trop proche de la route. Avec un perron. Une grille. Un jardinet devant, Un garage derrière. Et une famille comme les autres, comme les autres familles quand on ne parle pas d'elles. Le père, la mère, les parents d'elle la mère, une fille aînée de vingt ans et deux fils cadets adolescents. Hier, ils ont tous été

poignardés. Tous sauf le plus jeune fils, le dernier qui a je crois seize ans et qui est dans un état désespéré. Un jeune homme a été arrêté. Il est actuellement interrogé par la police. C'est un commis qui travaillait dans une boucherie. Le boucher, son patron, a déclaré à la télévision, au journal de midi, non, je n'avais rien remarqué. il travaillait chez moi depuis le mois de mars, c'était un bon employé ». « Vraiment rien ? » « Oh, il était seulement un peu étourdi. » Le jeune commis était amoureux de la jeune fille de vingt ans. Elle aurait décidé de ne plus le voir, ou de ne plus le fréquenter, comment dirais-tu? Ce n'est qu'un fait divers. Six cadavres. Et un jeune boucher. Comme je suis à peu près sûre que tu as écouté les mêmes nouvelles que moi et vu les mêmes images, je t'écris par horreur et par fascination. J'ai fait le trajet cet après-midi et je suis allée devant le pavillon. Je n'ai pas eu de mal à trouver. Il y avait du monde. Des gens qui guettaient. Certains même pleuraient. Nous faisons tous semblant de passer. J'avais honte de moi. Mais j'aurais voulu répondre à un journaliste de la télévision, s'il y en avait eu encore un. J'aurais voulu pouvoir dire quelque chose de la jalousie, je ne sais pas quoi, mais j'aurais trouvé. J'aurais trouvé enfin si on m'avait demandé. Les meurtres sont, en nous, une terrible capacité si l'on aime. J'ai tué si souvent, en pensée. Mais je n'aimais certainement pas assez. J'étais folle de jalousie quand Marcel s'était installé chez toi. Mais pas assez folle sans doute. J'ai toujours douté. Je n'ai jamais su me donner. Prendre oui. Voilà ce que je pensais en rentrant, dans le train du retour. Je vous ai tués tous les deux tant de fois. Et depuis sa mort, nous ne sommes pas vraiment devenues amies. Ou alliées. Même si. Quand je te vois, c'est encore pour te tuer. Et je ne le ferai pas. Mais j'avais besoin d'aller devant cette maison. Ce pavillon. Et je suis sûre que je n'étais pas la seule à passer devant avec cette idée-là en tête. Je ne viendrai pas dimanche. Viens le dimanche en huit si tu n'as pas trop peur. En fait, j'ai peur de toi, également. Heureusement nous sommes vieilles. Tu peux garder cette lettre comme preuve. Et je signe : Suzanne, épouse légitime de Marcel. Rien ne justifiera ce meurtre, mais rien n'égalera jamais la jalousie. Voilà ce que j'aurais dit. Une étourderie de plus. La mienne.

Le 8. Tout ce que nous vivons n'est qu'un prologue, un lever de rideau. L'ère de la croissance rapide est terminée. La crise n'est pas un destin, elle est notre production collective. Nous avons produit la crise. La crise des mentalités également. Les pays qui ont la franchise de compter leurs pauvres sont ceux qui en ont le moins. Voici ce que je viens d'entendre, à la radio. Puis il y a eu une chanson, sans paroles. Du rythme. Et je me suis dit que j'étais terriblement vert, au-dedans, au tout dedans de moi-même, même si le corps ne suivait plus, même si l'isolement me faisait entendre les rôtisseurs, les jaloux et les camassiers du destin. Je n'aime pas ce mot-là. Toi non plus. Il fait factice. Le flacon et pas d'ivresse. Une chanson sans paroles avec juste des bruits de gorge. Je me suis mis à danser comme si nous étions ensemble. Et c'est fou ce que nous étions bien ensemble. C'est fou, ma Lou, mon inventée, ma toujours présente, ma tout juste arrivée. J'aime tes mensonges, tu ne viendras pas. Puis ce fut la fin de la chanson et de la danse. J'ai coupé la radio. J'ai ouvert la fenêtre. J'aime bien voir passer le métro aérien, surtout lorsque deux rames se croisent au-dessus de la Seine. Tu es dans l'une. Je suis dans l'autre. C'est trop vrai pour être beau. Tout ce que nous vivons n'est qu'un prologue, un lever de rideau. Maintenant la crise commence. Et plus aucun pays ne pourra compter ses pauvres. Mais tant que je saurai compter jusqu'à deux, toi, et moi, tout pourra survenir, voler, piller, saccager, bombarder. Tant que je pourrai penser à toi, ma Lou, ma figurée, mon égarée, ma fidèle et ma gourmande, alors tout sera possible, encore, un peu. A demain soir. Dix-neuf heures. Même café. Nous irons au cinéma. Je mettrai ce mot sous le compteur d'eau, comme d'habitude, demain matin (tout à l'heure) en descendant. Ton loup qui fait des heures supplémentaires le dimanche pour se payer huit jours de ski. Tu viendras ?

Le 9. Monsieur. Je ne sais pas si ma lettre intéressera votre courrier des lecteurs. Mais comme j'ai envie de vous l'écrire, je vous l'écris. Non sans envisager sa publication, finalement, comme une sanction. Après tout, après tout ce que vous publiez, tous les jours, c'est fou, ce que j'ai à vous relater est sans importance. Un brin d'humour le rendra même suspect. Voici donc ce qui n'a aucune chance. Je vais dans quelques jours changer d'appartement pour un plus petit, dans un quartier plus choisi et central qui sera celui de mes vieux jours. Depuis des mois, je prépare ce déménagement. Je renonce à ceci. Je garde cela. Depuis le mariage de mes enfants et la mort de ma femme Edith, j'aimerais bien que son nom soit imprimé, ne serait-ce que pour ce détail la publication importe, je me suis inscrit sur les registres de nombreuses galeries d'art, j'ai répondu à quantité d'organismes de vente par correspondance, livres, vins, astrologie, et ce pour m'assurer un courrier quotidien aussi important que la lecture de votre journal. J'ai peur, un jour, de trouver ma boîte aux lettres vide. Et tant pis si ce ne sont que des imprimés, des tarifs, des prospectus ou des dépliants. Je reçois. C'est à mon nom. Et j'ouvre. Or il va falloir que je fasse tant de changements d'adresse. Le courrier ne peut pas suivre éternellement. Je me suis donc rendu dans une première imprimerie avec mon texte *Monsieur Elie Berthollet vous remercie de bien vouloir noter sa nouvelle adresse 7, rue des Lions 75004 Paris*<sup>8</sup>. En caractères anglais. Trois cents exemplaires format carte de visite. Ce n'était pas un travail assez important pour eux. Dans une seconde imprimerie, ils ne prennent les commandes de cartes que le premier lundi du mois pour le premier lundi du mois suivant. Comme nous sommes le dimanche 9, ils acceptaient le travail pour le premier lundi de décembre. Dans la troisième imprimerie, la dame qui m'a reçu avait l'air catastrophé avant même de me parler. J'étais irrité. Cependant, pour me fâcher, désormais, je souris. « Mais vous ne voulez pas travailler, dans l'imprimerie ? Avec vos délais, on a le temps de mourir avant l'impression. » La dame m'a regardé, stupéfaite. Elle écoutait. Je lui ai expliqué l'importance pour moi de ce changement d'adresse. « Mais monsieur, nous groupons les commandes. On ne peut pas mettre en marche les machines uniquement pour vous. D'ailleurs elles marchent tout le temps. Je passe mes journées à tout refuser. » Et comme je lui demandais « alors, pour qui travaillez-vous si vous refusez tout ? » elle a rougi et j'ai profité de son rougissement « et pour les deuils, c'est quel délai ? » « Quarante-huit heures, monsieur, ou dans la nuit, tarif nuit. » « Alors, madame, considérez que mon changement d'adresse est un deuil, tarif nuit. » Du coup, elle a accepté la commande. C'était hier. J'ai pris livraison de mes trois cents cartes ce matin. Je suis déjà à l'ouvrage. Je prévient. Il y aura des lettres dans la boîte aux lettres le jour de l'emménagement. Je pourrai, chaque matin, aller acheter votre journal avec un peu de courrier personnel. Des invitations auxquelles je ne me rendrai pas. Des souscriptions auxquelles je ne succomberai pas : prix de faveur, prix de lancement, documents exceptionnels, D'ailleurs vos lectrices et lecteurs, si vous publiez ma lettre, pourront m'écrire. J'en profite. Les fins de vie n'intéressent personne. Et mon courrier est sans importance. Si vous publiez cette lettre, je vous propose le titre pour la chapeauter, *Deuil, tarif nuit*, Meilleurs sentiments. Mon nom est plus haut. Le nom de la rue me plaît.

Le 10 du mois courant, Madame, Mademoiselle, Monsieur. C'est une chaîne du bonheur. Ne la brisez pas. Vous n'avez pas à envoyer d'argent et donc vous n'en recevrez pas. Le bonheur n'est pas là. Il est ailleurs. Il est toujours ailleurs et il ne s'attend pas, Recopiez plusieurs fois cette lettre et envoyez-la, sans aucune mention de vous, à autant de personnes dont vous relèverez au hasard les noms et adresses dans des annuaires. Ainsi donc votre écriture ne sera pas reconnue,

---

<sup>8</sup> Siège de l'association des professionnels de l'information et de la documentation (ADBS) et autres associations de bibliothécaires, mais cela n'a rien à voir.

mais si vous le faites, la multiplication des messages, simple calcul, fera qu'en l'espace de cent quatre-vingt-dix-sept jours, sur la base de dix lettres, chacune, chacun, l'ensemble de la population sera prévenu : le bonheur ne vient pas si on le sonde et si on le décide, et chaque fois que nous refusons de faire la chaîne, chaque fois que nous nous interdisons un aveu, une parole, un dire, l'expression d'un sentiment, nous nous laissons gouverner par le vide et le peu de conscience du temps qui passe, comme il passe, et qui gagne l'absurde terrain d'une fin de siècle qui ne doit pas être une fin. Le temps des manifestations de rues est révolu Voici le temps des manifestations par voie de lettres, d'inconnus à inconnus, pour mieux nous connaître et savoir au moins ceci : être d'abord ce que l'on est. D'abord. Aimer d'abord qui l'on aime. D'abord. Et si ceci vous paraît idéal, demandez-vous d'où viennent toutes nos ironies et nos fiertés. D'où vient que nous boudons, jugeons, écartons, refusons, sans même nous en rendre compte ? Ce fantastique courrier perdu devrait briser toutes les grèves des postes et proposer un nouveau tri, sans aucune recommandation, sans aucun accusé de réception, pour la simple remise en circulation de nous-mêmes. A vous, non plus de jouer, mais d'être. A vous de décider que rien ne se décide et que tout peut se multiplier encore. A vous, Madame, Mademoiselle, Monsieur. A vous. Et ainsi de suite. Qui sait ?

Le 11. Madame l'Institutrice. Vous avez organisé un jeu dans la cour de l'école. Un jeu de « plein air » comme on dit. Une planche entre deux chaises et deux enfants la soulevant très haut, à bout de bras. Puis vous avez tiré au hasard, « am, stram, gram » je pense, l'un d'entre eux, mon Stéphane, cinq ans, et vous lui avez bandé les yeux. Vous l'avez ensuite conduit sur la planche. Les enfants ont fait semblant de la soulever, simulant l'effort, et quand Stéphane s'est cru très haut, vous lui avez demandé de sauter. Les autres riaient de la farce, et comme Stéphane ne sautait pas, vous l'avez poussé. Il a sauté et s'est trouvé presque de plain-pied, donc blessure au coude et une autre au genou. Ce n'était qu'un jeu. Mais il n'était pas innocent. Stéphane, à ce jour, ne veut pas revenir à l'école. « Parce qu'ils rient » m'a-t-il dit et « parce que j'ai peur ». J'ai eu beaucoup de mal à reconstituer les faits. Stéphane est couché avec une forte fièvre. Je reviendrai avec lui, lundi. Mais je vous demande de penser à cette histoire et à ce qu'elle peut représenter pour lui et pour nous tous. Avec l'expression de ma confiance et de mon inquiétude. Pour une quiétude. Sa maman.

Le 12. Chère Cat. Après la répétition, j'ai fait semblant de quitter le théâtre et je me suis caché dans une loge vide. Il y en a beaucoup plus que d'acteurs de la distribution. C'est une salle qui a eu son heure de gloire au temps du café-concert. J'ai attendu qu'il n'y ait plus de voix dans les couloirs. Le régisseur a fait un dernier tour. « Je ferme, je ferme. » Puis il a coupé l'électricité. Et je me suis trouvé enfermé dans le théâtre, pour une nuit et un matin. Dans mon sac, mon gros sac en plastique qui traîne partout et dont la fermeture à glissière ne fonctionne plus depuis que tu as décidé d'aller jouer en province, j'avais prévu un pull, le bleu, celui que tu as tricoté ; des cigarettes, je me suis remis à fumer ; une bouteille thermos pleine de café ; des biscuits et une grosse lampe électrique. J'ai donc accompli mon rêve de toujours : passer une nuit dans un théâtre vide, vidé, éteint, quitté, quand il n'y a plus de représentation, même pas une répétition, plus d'acteurs, plus de spectateurs, plus personne, sauf un passager clandestin, un resquilleur, un guetteur, moi. Quand nous étions au Conservatoire, ensemble, tu me disais que je n'oserais jamais le faire. Que c'était sacrilège. Que j'aurais trop peur. Qu'il valait mieux ne pas savoir. Chaque fois que je t'en parlais, tu disais ta crainte en imaginant la mienne. Voici donc. J'ai pris place au balcon de face, de côté, en avant-scène, à l'orchestre, dans une loge. J'ai circulé dans les couloirs. Je suis allé au foyer. Et je suis revenu à l'orchestre. J'ai passé la nuit dans le fauteuil que le

metteur en scène occupe pendant les répétitions. Ce que j'ai ressenti n'est pas très important. Une impression de navire perdu dans la nuit. Un frémissement de tout. Une lente respiration. Et puis l'offense, en moi. Celle de l'acteur qui ne devrait pas savoir ce qu'il a joué avant, et nous le savons trop, toujours trop, ce qu'il (ou elle : toi) voudrait jouer et ce qu'il (ou elle : toi) n'a jamais l'impression de jouer quand il (ou elle : toi) joue. Comment pouvons-nous vivre sans la complaisance de ce que nous fûmes et de ce que nous voudrions inlassablement être. Nous jouons dans des salles de théâtre sans jamais en écouter les silences et les murmures. J'ai fait le tour du monde et le tour de ma vie en une nuit : nous oublions de vivre là où nous vivons. Et si vivre, pour nous, c'est jouer, nous jouons dans des salles ignorées, bafouées. La pièce que je répète s'intitule *Tant qu'il y aura des spectateurs*. Le metteur en scène dit, en croisant les doigts, que nous devrions «faire un malheur». C'est une comédie. Pas vraiment ce dont nous rêvions toi et moi quand nous apprenions le métier. Je remplace Eric qui a préféré un film en Espagne. C'est un tout petit rôle. Mais je suis souvent en scène. Et si tout va bien je pourrai te rembourser l'argent que je te dois. A deux heures de l'après-midi, aujourd'hui, ils sont revenus. J'ai fait celui qui avait passé la nuit chez lui. Je crois que j'ai joué mieux. La salle m'écoutait. La salle vide. Les murs. Et moi, l'habitant d'une nuit. Essaie. Tu verras. Je t'embrasse et je te quitte. Comme on disait autrefois : je n'en peux mais. V.

Le 13. Cher monsieur Pock. Par la présente lettre, je tiens à vous remercier du conseil que vous m'avez donné en me vendant cette maison dans laquelle je vis, ma foi, fort aimablement depuis bientôt un an et où vous avez passé, je le sens et je le sais désormais, dix-sept belles années. L'arrière-pays est plaisant. J'imagine néanmoins que votre appartement de front de mer a d'autres avantages et moins d'inconvénients, et que «la Riviera en direct», je reprends une de vos expressions, convient mieux à ce que vous avez tort d'appeler vos «vieux jours», puisque nous avons le même âge. Je me suis donc, sur votre conseil, protégé, pour ne pas dire méfié ou encore défié, de votre ancienne voisine, désormais mienne, Mrs. Timothy Wilson, la «veuve Wilson» comme disent les gens du village. Je me suis effectivement senti surveillé. Mais je ne l'ai jamais croisée. Elle ne fait pas ses courses et nous n'avons pas les mêmes heures. L'automne et l'hiver nous ont, dans un premier temps, épargnés, chacun restant chez soi. Le printemps fut studieux. Et tout à l'emploi de l'entretien du jardin, ma passion désormais, je craignais que cette redoutable voisine ne surgisse un jour d'une haie mitoyenne ou par l'allée centrale. Mais de veuve Widow, pardon de veuve Wilson, point. Tant mieux. Je lui ai prêté mille visages et vous m'avez fait un peu peur. L'été fut accablant de chaleur et d'heureuses visites amicales et familiales me firent oublier le péril de cette dame. Avec l'automne et depuis quelques semaines, le drame possible était oublié. Un an passé. Or, il y a une heure, à l'heure du thé, on sonne à la porte. Je vais ouvrir. C'était elle. Elle n'avait aucun des mille visages imaginés. Dans le quart de seconde, j'ai même trouvé cette femme touchante et d'aspect sympathique, fort bien habillée au demeurant. Elle m'a dit «bonsoir, je suis votre voisine, Mrs. Timothy Wilson». Et je lui ai répondu, encore sur votre conseil, «quelle Mrs. Wilson ? J'en connais deux. Vous êtes la belle ou l'intelligente ?» Alors, dans un autre quart de seconde, je l'ai vue comme vous me l'aviez décrite: la voisine catastrophique. Et elle est repartie. Comme vous me l'aviez dit, j'ai failli la rappeler et lui présenter mes excuses. Et comme vous me l'aviez conseillé, je ne l'ai pas fait. Je vous dois donc, sans aucune fierté, et même, qui sait, avec une honte certaine, le récit de cette unique rencontre. Mais je ne suis pas celui qui a ouvert la porte. Je ne suis pas celui qui a répondu. Elle m'a regardé comme si vous étiez encore là. Vous. Les jours sont plus courts. Les nuits tombent trop vite. Je me demande si je passerai l'hiver. Pour me donner du courage, j'ai planté des véroniques, des cistes et des oeillets pour le printemps prochain. Des artichauts, également, car j'en aime le

produit, cru et au sel, ainsi que la fleur. Ils ne déparèrent pas je l'espère ce jardin subtil dont j'ai repris la responsabilité. Cette lettre n'est pas convenue ou empruntée. Pire. Je me suis pris, il y a environ une heure, en flagrant délit d'être monsieur Pock, vous, et de prendre une revanche, pour vous. Cette femme avait du malheur au bord des lèvres mais elle venait aussi chercher des paroles. Demain, je lui ferai porter des fleurs. Après-demain, je lui rendrai visite. Je crois que nous allons devenir amis et que, de vous deux, vous étiez celui qui devait partir. Et je vous prie de croire à l'expression de mes sentiments reconnaissants. Votre successeur du « Clos de Prasques ».

Le 14. Toi. Ecoute. La réponse à la tendresse n'est pas la familiarité. Je suis rebelle, sanglé. Je ne supporte plus que l'on franchisse les limites de mon territoire en propriétaire absolu et immédiat. Répondre une fois ne peut ni ne doit constituer une obligation de répondre ensuite, à chaque fois. Le lien, la liaison, l'aventure, le discours aventureux de l'amoureux et sa durée, sa continuité ne se peuvent que s'il y a libre choix, à chaque fois, de recommencer, toujours recommencer. Tout ce que la vie me donne à vivre quand il est question d'être deux est le contraire de ce que l'on vit quand on se peut doublé. Du moins, j'imagine. Puisque je n'ai jamais connu cela. Mais quelques brèves rencontres m'ont informé suffisamment. Et je suis la personne la mieux mal placée, j'écris bien la mieux mal placée, tu as bien lu la mieux mal placée, pour en témoigner. Il faut continuellement inventer. Nous avons oublié cela, dès le début. Voilà ce que je ne supporte pas. L'oubli du doute est le royaume imposé des apparences : le mépris de l'abandon de soi et l'imposition d'un système déjà vécu. Je ne t'ai pas repoussé. Notre rapport fut d'emblée repoussant parce que tu l'as cru tout de suite établi. Pour qu'établissement il y ait il faut être de moins en moins sûr de l'autre. Le discours de deux n'est pas une réponse mais une question. Quand tu me parles, tu me réponds, tu te défends, ou pire tu fais front, tu affrontes, effrontément. Ni ceci ni cela, et pourtant tu persistes. Tu ne doutes de rien surtout quand tu reproches, J'attendais de toi des hésitations. Elles auraient rendu plus supportables les miennes. Il y aurait eu fusion, tourbillon. Nous nous serions noyés ensemble. Est venue la haine. Elle s'est emparée de moi. La familiarité, hors de la famille, me rend fou. En famille, elle me charmait. Nous avions de l'humour, du désespoir, et les silences de chacun pour grandir à l'ombre du modèle auquel nous ne pourrions pas échapper. Je n'ai donc de toi qu'un souvenir libre de premier regard lors de notre première rencontre. C'était lors d'une fête, Il y avait foule, Nous étions au balcon. Tu regardais le spectacle. Je me suis dit que tu étais celui que j'avais toujours attendu. Tu ne bougeais pas. Tu savais que je t'observais et tu donnais plus d'importance à ce qui se passait en scène. Nous étions au promenoir. J'ai fait semblant de te quitter vingt fois. Et puis je revenais. Je te quittais déjà. J'aurais dû te quitter tout de suite. Et rentrer. Rentrer chez moi. Seulement voilà, je n'étais pas sûr de te plaire et je te trouvais beau. Je me sentais usé, miné, tout juste capable d'un dernier tour de piste, « le dernier » me disais-je. Et tu avais le profil d'un enfant net, grandi, jeune homme, avec ceci de féminin qui va sous peu disparaître. Tu m'as ému. Mais lorsque ensuite tu m'as parlé, c'était le même qui me parlait, le même de tous les aplombs, le même de toutes les idées reçues. Tu avais peur d'être toi. Et je me suis retrouvé avec toi encore plus seul qu'avant. Trop tard. J'étais ta propriété. Alors j'ai fui. Quelques années plus tard, tu m'écris. Je ne te réponds pas, non, ici, je te questionne. Pourquoi ai-je de la haine pour les gens qui m'aiment? Je les repousse. Je suis repoussant. Les matins. Je guette les matins. J'interroge les jours qui se lèvent. Le temps est incertain. Adieu.

Le 15. Chère Josette. Mon rêve a toujours été de danser, seule, en scène. Etre plus légère et émouvante que les plus grandes danseuses du monde. Je n'ai jamais pris de leçons, Mes parents

ne voulaient pas, Ils disaient que c'était un « drôle de milieu » et ils me trouvaient trop jolie petite fille pour me montrer en tutu. J'ai donc fait ma carrière, toute seule, dans leur chambre, quand ils s'absentaient, devant le miroir de la grande armoire, Je dansais avec les bras, uniquement. Le reste, bien sûr, je ne savais pas. Je ne savais pas les pas. D'ailleurs, le miroir était trop haut et me coupait les pieds. Vingt-cinq ans ont passé, J'ai toujours dansé dans ma tête. Et rien qu'avec les bras. Comme une femme-tronc pour un spectacle de cirque. Qui m'a coupé les jambes ? Cette année, mes quatre vont à l'école. A la Maison des loisirs, boulevard de Châteaudun, cette bâtisse moderne devant laquelle nous sommes si souvent passées en promenant nos bébés sans jamais avoir l'idée d'y entrer et de nous informer, des cours de danse ont été créés pour les « mamans », l'après-midi. Le professeur, un danseur qui a eu un accident de voiture, c'est à croire qu'ils les provoquent, m'a fait passer une petite audition et m'a conseillé de commencer par le cours force 2. Il faut dire que dans la force 1 la moyenne d'âge est paradoxalement fort élevée et que ces dames, paraît-il, n'y font qu'un peu de gymnastique pour leurs formes. Donc, hier, premier cours. Je me suis mise peureusement au dernier rang, chaussons (157 F) et tenue de jogging (279 F). Je n'ai rien dit à Paul. J'ai pioché dans l'enveloppe des vacances de Mardi-Gras. Et au dernier rang, j'ai enfin dansé avec mes jambes, et mes pieds. J'ai, de toutes mes forces attentives, essayé de faire très exactement ce que les autres femmes faisaient, en même temps qu'elles. Et ce n'était pas facile. Dans le miroir, en face de nous, je me suis souvent vue à contretemps. Après le cours, le professeur m'a félicitée. Vous vous regardez trop mais bientôt vous saurez tout. » Mais quelle nuit, après. Et depuis ce matin, je ne peux pratiquement pas bouger. Si je me couche, j'ai l'impression que je ne me relèverai pas. Si je m'assois, j'ai l'impression que mes jambes se cassent en deux. Si je marche, j'ai l'impression de mettre les pieds sur des braises. Et je tremblais, ce matin, en servant l'ovomaltine aux enfants. Paul m'a simplement dit « tu es souffrante ? ». J'ai pris un bain chaud. Et depuis une heure, c'est pis encore. Je ne sais pas si je pourrai aller au second cours, mardi. Je crois que ma carrière est brisée. Tu souris ? Tu es belle quand tu souris. Quand donc reviendrez-vous près de nous. C'est tout de même le Sud, ici, et quand on annonce la météo, à la télévision, je pense à vous. «Tiens, il pleut chez eux.» C'était bon de nous parler toutes les deux. Le téléphone coûte trop cher. J'ai racheté de beaux timbres. Je demanderai à Sébastien d'aller poster cette lettre. Ce soir, il faudra que je dise la vérité à Paul. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est ma vie et je t'embrasse. Colette.

Dimanche 16 octobre. Chère Man. Aujourd'hui nous sommes allées à la mer, à cinq, dans une 2 CV. J'étais assise à l'arrière, au milieu parce que la plus jeune. Il faisait soleil. Nous avons pris l'air. La plage était impressionnante parce que déserte. Touchante parce que salie. Il y avait du vent et nous n'avons pas pu rester longtemps. Je m'entends très bien avec mes amies de la fac. Le partage de l'appartement ne pose pas de problèmes, du moins pour le moment. «Mais on ne sait jamais.» Ça, c'est une phrase de toi. Je t'ai quittée. Tu ne me quittes pas. Et c'est très bien ainsi. Quand nous sommes rentrées, nous sommes allées boire quelque chose de chaud à la terrasse du café où se retrouvent les étudiants. A cinq, les garçons ne nous dérangent pas. Nous les regardions, autour de nous, et je crois même que nous nous sommes moquées d'eux, surtout lorsqu'ils étaient accompagnés. Ils sont fiers quand ils sont accompagnés. Un peu moins fiers quand des jeunes filles, alors, les regardent. Nous nous sommes bien amusées. Nous allions rentrer, quand nous avons vu passer devant la terrasse deux très jeunes papas avec chacun un bébé accroché par-devant, petites nacelles, petits bébés. Les papas se parlaient en marchant et chacun caressait la tête de son enfant. J'ai trouvé cela très beau. Deux hommes enceints. Comment te dire ? Leurs bébés étaient contre leurs ventres, ils marchaient et ils se parlaient. Martine, Toinon, Isabelle, Florence et moi nous sommes regardées : nous étions heureuses d'eux.

Nous avons envie de les suivre comme un garçon peut suivre une fille. Mais ils étaient passés sans nous remarquer. Tu vois, les dimanches sont simples. Si je rencontre quelqu'un, je ne t'en parlerai pas. Mais à la première lettre, telle que je te connais et telle que je t'aime, ce quelqu'un tu le verras entre chaque mot. J'ai tout de même l'intention de terminer mes études. Je viendrai pour la Toussaint. Trois jours. N'invite pas les tantes mais fais des gâteaux. A bientôt. Caro.

Lundi 17 octobre. Chère Marie. J'étais de passage à Paris et je ne t'ai pas appelée. Je t'ai un peu perdue de vue et je te prie de ne pas m'en vouloir. Le temps du temps voulu est un peu fini et la vie de province me convient. Clermont-Ferrand n'est pas une belle ville comme on dit, mais elle est assez grande pour que je m'y perde, s'il le faut, certains soirs quand «je me fais» un restaurant ou une toile. Seul. Et c'est très bien ainsi. Et assez petite, la ville, pour que je puisse la quitter en marchant, certains jours, quand je n'ai pas de cours. Les élèves m'aiment bien. Je leur enseigne beaucoup plus la lecture que la littérature. Nous apprenons si vite à ne parler que de ce que n'avons pas vécu. toutes sortes de pratiques oubliées. Nous ne sommes plus malades de *Morceaux choisis* ou de *Classiques favoris*, mais plus gravement atteints du mal d'un savoir qui n'a en fait rien étreint et connu. Je parle ici de toutes les rencontres. Pas seulement de celle des textes. Je me perds. C'est désormais ma conviction, mon itinéraire. Je suis venu à Paris. Je me suis promené. Dans la ville. Un peu comme autrefois. Mais je ne suis pas remonté jusqu'aux Batignolles. Revoir les fenêtres de l'appartement de Mariette. L'escalier. Cette maison où nous avons vécu. L'incendie de cheminée. La naissance de ton fils. Qui le garde si tu travailles pendant la journée ? Je suppose qu'il va à l'école. Alors ? A qui ressemble-t-il ? Donc je me suis promené dans la basse ville, à Saint-Michel et dans le Marais. Notre-Dame ressemble de plus en plus à une maquette de cathédrale pour un film américain, Et le quartier des Halles sent mauvais, le sentir mauvais de plus aucune mode. Les fantaisies collectives n'ont plus cours. Voici. Je suis entré dans un bar de garçons et j'ai retrouvé Duck. Il était seul. Il attendait. Qui ? Que faisait-il à Paris, lui aussi ? Je ne l'avais pas vu depuis cinq ans. Je l'ai tout de suite reconnu mais je ne l'ai pas salué. Je n'ai même pas eu à faire « comme si » je ne le reconnaissais pas car je n'ai rien ressenti, ni souffle ni cela de poignant au ventre. Mon coeur ne s'est pas mis à battre plus fort. Rien. Il était comme les autres. Anonyme de nouveau. Fondu. Gris. Interchangeable. Et sans l'éclat de ses vingt ans d'il y a cinq ans. Vingt fois nos regards se sont croisés. Je ne suis plus demandeur, Marie. Je ne suis plus cet approprié que l'on accuse de se comporter en propriétaire. Duck voulait que je l'appelle « chien fou ». Mais là, hier, dans ce bar, bière amère et foule uniforme des garçons quand ils sortent pour plaire uniquement le temps d'une brève rencontre, je me disais, malgré ma totale absence d'émotion, frisson, palpitation, tremblement, que c'était à lui de saluer et d'approcher. Quand je pense à notre temps de folie. Il était en moi et m'avait désarticulé comme un pantin. Puis des amis l'ont rejoint et, comme il leur parlait, j'ai pu l'observer et remarquer le presque hideux travail du temps sur son visage et surtout le profil. Le nez mesquin, pointu et le menton fuyant. Une gueule de goujon. Son visage dit désormais beaucoup plus le mensonge que le drame. Comment ai-je pu l'aimer ? Non, pas l'aimer ; le désirer, l'attendre, devenir fou par lui ? Cette voix, également, blanche, cassée, perchée, la voix fausse de quelqu'un qui n'est jamais heureux de ce qu'il vit. Comment a-t-il pu me hanter ? Il me surveillait, sans en avoir l'air. J'ai quitté le bar. J'ai marché. Puis je suis revenu. Pour en avoir le coeur net. Duck était toujours là. Il a quitté ses amis. Il est descendu au sous-sol, dans l'autre bar du bar, Je l'ai suivi, Une jeune fille chantait *Frou-Frou* accompagnée au piano par un jeune homme blond. Ce n'était même plus un jeu. Que lui ai-je dit quand il a dévalé l'escalier, le dernier soir, « la prochaine fois, ouvre ton coeur » ? Que lui ai-je dit quand il est revenu, en impromptu, quelques mois plus tard, en décembre, à l'époque des éboueurs et du calendrier des postes, « non j'ai déjà donné », en refermant la porte sans colère,

sans rancœur, sans malheur, sans tout ce que l'on veut nous faire dire dans ces moments-là. Sans rien. Plus rien. Cet éclat de nous deux quand nous fûmes ensemble, je ne l'ai peut-être qu'imaginé. J'étais fou de son corps. J'aurais voulu me nicher partout, sous ses bras, au creux de son ventre, entre ses jambes. Et il était là, cinq ans plus tard, dans un bar, faussé de toute évidence, contrarié de naissance, pour contrarier les autres. Puis nous sommes sortis ensemble. Moi le premier. Mais je le suivais en le devançant : j'avais compris qu'il partait. J'ai pris le trottoir vers la droite. Et lui le trottoir vers la gauche. Je l'ai entendu à son pas. Je ne me suis retourné que lorsque j'ai été sûr qu'il ne m'avait pas suivi. Et je sais que tu souris. La chanson dit « avoue que tu l'aimes encore ». Il y a en moi un amoureux dépecé, que la chose amoureuse ne fait plus vibrer mais que le fait amoureux, rumeur lointaine, hantera jusqu'au premier souffle : le dernier. Je n'ai plus de passion que pour mes élèves. Leur faire aimer un texte, un seul, et tout serait gagné. Reste Duck, croisé. Inutile. Factice. Je crois qu'il y a des êtres inutiles et factices. Il est de ceux-là. Un dangereux dissolvant. Paris, désormais, c'est lui. Quand Mariette nous disait « n'attendez plus », elle voulait sans doute parler d'un idéal scénario amoureux auquel nous nous soumettons par habitude et idéal de siècle. Caresse la petite tête blonde de ton fils. Peux-tu m'envoyer une photo de lui plus récente ? J'ai acheté un imperméable gris et je le porte avec plaisir car il me protège. Comment sont les nouveaux locataires de mon appartement ? Le désespoir n'est vraiment désespéré que pour ceux qui le traquent et le moquent. Je porte le mien, comme le gris, avec un fort espoir de fin de siècle. Non à la soumission au scénario. Non à la politique qui n'est qu'une roublardise de plus. Non aux petits anges. Non aux héros. Sinistres sont ceux qui m'accusent d'être sinistre. Je demande, c'est tout. J'ai revu Duck et je n'ai rien ressenti. Rien. Désespérés sont ceux qui attendent un bonheur durable, cette fierté idéale de l'occident. De quelle durée parlent-ils ? Si je t'ai parlé, droit au cœur, dans cette lettre, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, cet instant-là, en soi, est une éternité, comme l'instant où l'enfant que tu souhaitais s'est fixé en toi. A bientôt te lire ou te revoir. Pierre.

Mardi 18. Caro straniero. Toute la première partie de la pièce se déroule dans un salon, ce théâtre enfermé des comtesses et des bourgeois qui nous lasse ou irrite parce que nous le croyons toujours le même, et qui nous emporte parce qu'il n'est pas toujours ce que nous prévoyons et qu'il traque les « solitaires et solidaires », comme tu dis, toi, quand tu te sens au bord de l'aveu. « Au théâtre, la chasse est ouverte douze mois sur douze. Et tout se passe toujours en réserve, propriété privée. » Je les connais, tes formules à l'emporte-pièce (!). Donc toute la première partie de la pièce se déroule dans un salon, le mari, la femme, la maîtresse du mari et l'amant de la femme, sans oublier la servante qui porte de temps à autre le thé. Ça se passait en Irlande, cette fois. Puis une nuit bleue se fit dans le théâtre, c'était le début de la seconde partie du spectacle, la femme avait rendez-vous avec son amant, le mari le savait, tout devait se dérouler, changement de lieu, dans une maison au bord de la mer. Une musique mélancolique, du Satie, comme d'habitude, et c'est toujours poignant, accompagnait le changement de décor à vue. Or, à la grande surprise des spectateurs dont j'étais, le décor du salon s'ouvrit en deux, comme coupé par le milieu, pour s'ouvrir sur une vue, la mer, qui sait, dehors enfin. Mais il y eut un bruit de treuils et, de droite comme de gauche, les plates-formes supportant le salon coupé en deux se sont bloquées. Les premières minutes furent patientes. Mais bientôt les machinistes durent tenter de débloquer les roues sur les rails. Nous attendions tous la suite. L'acte en suspens. Et les acteurs, en coulisses, attendaient pour entrer en scène, continuer. Leurs costumes clairs, les costumes d'un été de la pièce, diffusaient une lueur lunaire. Il y eut de l'agitation ou de la colère parmi les machinistes. On entendit « merde ! » et la salle eut besoin de rire. Puis elle se calma par peur de rompre le fil de l'histoire d'un soir. L'incident dura de très longues minutes. Brusquement une

plate-forme se débloqua et sous la poussée des hommes de l'ombre elle roula trop vite et heurta le mur de droite. Nouvel éclat de rire, puis silence, comme une grande respiration : nous voulions la suite. Tout ça pour te dire que ce théâtre-là, qui est du théâtre, ne veut pas du dehors. Il ne supporte que les housses et les fermetures des maisons. Ce fut une belle soirée. Bien jouée. Bien mise en scène, mais je ne retiens que cet incident. A ce moment-là, en effet, j'ai pensé à toi. Chez nous, entre nous, tout va bien. Mais, dès que nous sortons, j'ai peur de toi. Je suis folle de toi. Le dehors nous sépare. Au salon, nous deux, pour toujours. Hélas, tu es loin. La preuve, je t'écris. Le décor s'est ouvert, puis refermé derrière nous. Nous ne pouvons plus revenir en scène. Pensées. Kathy.

Mercredi 19. Le Croisic. 21 heures. Bonsoir. C'était un longue allée et tu étais au bout. Je ne te distinguais pas vraiment mais je savais que c'était toi. A la silhouette et à la manière d'attendre. Et c'était à moi de m'approcher. Or, plus j'avançais, moins j'avais l'impression de faire du chemin. Tu ne bougeais pas. J'allais vers toi. Mais je ne me rapprochais pas. Il faudrait que nous parlions de cette mobilité et de ce déplacement. Il est notre sujet. Ce qui nous lie. Je vais vers toi, je n'avance jamais assez et tu ne bouges pas. tu es au bout de l'allée. Bientôt, je me sens porté. Je suis nu, sur les épaules de quelqu'un. Au loin je vois la mer. Il n'y a pas de port. Pas de maison. Pas de végétation. C'est la côte sauvage. Je hume le vent et l'odeur d'écume. Le ciel est gris. J'ai la tête dans les nuages. Il y a toujours l'allée. C'est le bonheur au ventre. En fait c'est toi qui me portes. Je ne suis pas sur tes épaules. J'ai ta tête dans mon ventre. Et je vais, ainsi, porté par toi, toi dans moi, vers toi. C'est un rêve. Il nous appartient. C'est tout ce qui nous reste. Tu n'existes pas. Mais je t'écris. Bonsoir.

Jeudi 20. Cher Sam. J'ai tout simplement peur d'être sûr de moi. Ce n'est ni tout ni simplement. Ce n'est même pas une peur. Dans le film que nous avons vu ensemble je n'ai pas aimé la mort de la belette. Je veux voir, au cinéma, au cinéma du jour également, mourir des hommes, mais pas des animaux. Nos boucheries m'indiffèrent. L'habitude des manuels et des manchettes. Mais si nous tuons un animal ou si un animal meurt, j'ai de la peine. La peine forte. Car on m'impose d'être sûr de moi. C'est une lettre égarée que je t'adresse sans être sûr de m'y être correctement exprimé. Je me sens meurtrier. Vis bien et à bientôt. Y.

Vendredi 21. Ci-joint un billet de 500 F. Fais-toi un petit cadeau. Un pull qui te tiendra chaud. Ou un cache-col long comme le couloir qui mène à ta chambre. Un pull rouge ou un cache-col rouge. Uni. Uni rouge. Tu vois, c'est plus fort que moi, je te laisse libre et je te dis quoi. Avec 500 F on ne fait plus grand-chose. Ce n'est qu'un bout de papier. Et je ne sais plus quelle est sa valeur. Après tout rien ne distingue un faux billet d'un vrai, puisque la circulation est la même. Et à quoi correspond ce petit bout de papier ? A quel trésor d'or, et où ? A quel effort, également. Il s'est mis à faire froid, aujourd'hui. Le froid vif qui chasse les passants de la nuit. Je suis allé jusqu'au port, et j'ai pensé à toi. Donc, ci-joint un billet de 500 F. C'est risqué dans une lettre. Mais l'argent, c'est toujours risqué. Alors ? Fais-toi un petit cadeau. Une couverture de laine ou un blouson d'occasion. Je veux te couvrir. Bon vent. Ton frère qui ne comprend plus rien à rien.

Samedi 22 octobre. Cher docteur et ami. Vous m'avez dit de vous écrire pour vous donner des nouvelles à défaut de pouvoir venir en consultation. Je ne me fâche plus, en famille. Je ne suis plus ce père qui rentre du travail et se met en colère. Je suis calme. Et c'est pis. Pis qu'avant. Ils ont encore plus peur de moi. Et mon épouse s'inquiète si fort de mon état qu'elle n'ose même plus me parler. Les mots ne sortent pas de sa bouche. Dois-je me fâcher de nouveau ? Je crois que ma

famille a besoin de la bonne humeur de mes colères. Avec l'expression de mes sentiments cordiaux. R. Germain.

Dimanche 23 octobre. Mon ami. Il y a ce matin tout à faire de ce que je remets à demain depuis une semaine. Ce tout n'est pas grand-chose. Il enfle dans l'ennuyeux, cependant. Un constat à l'amiable (j'ai percuté l'arrière d'une grosse voiture alors que je venais de déposer, ouvert, le courrier, sur le siège passager !) ; quatre chèques pour les téléphones ; des dossiers de Sécurité sociale qui remontent à l'an 40 ; un montage de citations de Maud Mannoni<sup>9</sup> (j'ai rêvé d'elle cette nuit) ; et puis je devrais écrire quelques mots à des femmes que j'aime, qui m'appellent à l'aide dans leur vie et que je veux aider. Leur dire que je ne peux rien tant qu'elles ne sont ardentes qu'à jouir de l'intelligence des choses. Et ceci est parfaitement injuste. Je suis quelqu'un dont le travail a consisté pendant des années à faire naître cette ardeur à comprendre. Maintenant, je dis que ce n'est pas suffisant, Qu'il est nécessaire d'aménager dans sa vie un espace de rêverie, de jeu. Ce pourrait être comme faire la planche, à quelque distance de la plage, le matin très tôt, au bord de la mer. Les enfants dorment encore et *vous, vous faites la planche*. Jouer de la surface de son corps, abandonnée et soutenue à la surface de la mer, liée physiquement, dans un rapport de lois physiques que vous expérimentez voluptueusement en tout oubli des causes et des effets. Voilà tout simplement ce que ces femmes, élevées dans la plus étroite acception de la morale chrétienne et la plus large confusion familiale, ne peuvent soutenir. Cela dit, je les aime tendrement. J'imagine que ton amie Céleste leur ressemble un peu. Il me paraît que leur gaieté, verdure intacte, ressemble à ce que j'entrevois de la sienne. Ici, ce matin, l'espace de peu, c'est écrire à toi. Souvent c'est faire un bouquet pour que le travail de la journée parte d'un centre rayonnant. Il n'y a rien comme le bonheur pour donner du travail. Le vent a heurté les plaques de la cheminée toute la nuit. Christophe a envie d'aller au cinéma, ce soir. Cela vaut beaucoup de soins. Je t'embrasse, très beaucoup, dans ta nouvelle maison. Clara.

Lundi 24 octobre. A vous tous. Les ouvriers n'étaient pas au rendez-vous pour cette manifestation pacifiste, seuls les privilégiés, les nantis, les petits bourgeois, toutes celles et tous ceux d'une enfance préservée ou richement douloureuse se sont déplacés. Et cela se connaît aux regards. Il faut se méfier des vêtements et des allures. Les regards, cet après-midi, disaient la stricte vérité de nos origines et la plaisance de nos manifestations. L'Europe pacifiste se liguaient contre les missiles. Nous comptions être trente mille, rien que pour notre ville. Et nous nous sommes retrouvés à deux ou trois mille, guère plus, en gros tous les anciens élèves du lycée, les jeunes notables et leurs épouses, en comptant les curieux et les surpris du cortège. Les ouvriers de Verman, de Stackerbourg et de Lancelot ne se sont pas déplacés. Alors, rien n'a changé depuis 68. Nous étions encore bronzés de l'été et là, tout harnachés de beaux vêtements d'automne pour défendre une belle cause. Trop belle pour ne pas cacher un terrible possible péril. Nous nous sommes offert une récréation de plus avec la certitude d'un bon repas le soir. Quel fiasco. Je ne viendrai plus aux réunions. Rien n'a changé, rien ne change. La réalité du pouvoir actuel n'a pas modifié nos bavardages. Nous le souhaitons et voici qu'il nous fiche. Ce ne serait donc qu'un pouvoir de plus, le produit, dans la tourmente du monde ? Les jeunes ne sont pas venus, non plus. Ils sont les ouvriers de leur vie. Et dans le monde bousillé par nos savoirs et nos atténuations de trente ou quarante ans, rien ne les motive plus qu'eux-mêmes. Je leur dis bravo. Et tant pis pour le boum final. Isabelle m'en voulait de l'avoir emmenée. Muriel a voulu nous montrer son nouveau

---

<sup>9</sup> Maud Mannoni, psychanalyste, a fondé en 1969, l'école expérimentale de Bonneuil qui accueille des jeunes autistes.

cabinet de psychiatre, au quatrième étage, dans un vieil immeuble près de la cathédrale. C'est impressionnant. La salle d'attente est grise. Des rideaux à lattes comme dans un film américain. Des sièges des années 50. Une ambiance détective. Les portes de son cabinet sont insonorisées, du cuir clouté qui a le coeur gros, plein de coeurs gros. Un bureau noir. Un canapé modèle Nouvelle-Angleterre qu'elle a fait venir de Paris et une tête de bouddha sur une étagère. Dans une pièce voisine aménagée pour des groupes de thérapie familiale, un miroir sans tain et, derrière, une pièce sombre pour les observateurs, armée de systèmes d'écoute et de vidéo. Muriel était heureuse. C'est son « installation »<sup>10</sup>. C'est chez elle que j'ai pris la décision de ne plus assister à nos réunions. Nous nous croyons acteurs et nous ne sommes qu'observateurs d'une histoire qui prend nos observations pour une faveur. Adios amigos. La révolution n'est plus qu'en moi. C'est ce que j'ai dit à Isabelle en rentrant à la maison, ce qui m'a valu le sourire de notre première rencontre. Alors je brouille les cartes. Et je recommence. Sans appel. V.

Mardi 25 octobre. Mon fou. Mon tout fou. Ma tourte. Mon silencieux. Toi, ma demande. Je ne sais plus où te joindre, alors je t'écris. Les gens deviennent fous à l'automne, quand ils ne sont pas sûrs d'être deux. Et c'est l'hiver du siècle. Nous commençons à nous rendre compte que nous sommes trop nombreux pour le grand repas de la famine et de la guerre. Dire deux, c'est dire tout. Il y a des jours où je ne crois plus au projet de t'écrire quand je t'écris. Et je t'écris chaque jour. Je voudrais bien savoir où te joindre. Toi. Ma nébuleuse, ma lune, mon doute. Il fait froid dans cette ville capitale comme la peine du même nom en principe abolie. Il y a des morts, un peu partout, dans le monde. Et des bombes. Et des marchands d'armes. Et des chefs d'Etat. Une folie nous gouverne. Plus personne ne décide. Où es-tu que je te questionne ? Je veux douter encore plus. Il n'y a d'issue que dans ce sens. Dire deux serait dire tout. Mais je ne sais pas où tu te trouves. A demain.

Mercredi 26 octobre. Chers parents. Je me suis levé et j'ai fait le tour de la maison. J'avais besoin de sentir Colette et les enfants dedans. Sous le toit. Et derrière les volets. C'était pleine nuit. J'avais un peu froid aux pieds, dans mes chaussures de tennis. J'avais enfilé un manteau sur mon pyjama. C'était une tenue étrange. Mais j'avais besoin de faire le tour de la maison et d'encercler ma famille. Les chats, la nuit, ainsi, marquent leur territoire. J'avais un petit peu peur. La peur du père qui n'a jusque-là jamais eu vraiment le sentiment de l'être. Colette et moi avons été, ces premières années, les enfants de nos enfants. Mais maintenant c'est différent, ils parlent et nous ne pouvons plus parler devant eux, comme eux. Ils posent des questions auxquelles nul n'a jamais trouvé de réponse que dans le mensonge. Et Colette et moi nous posons celles du devenir. Son emploi à mi-temps ne la passionne guère. Ses diplômes ne servent à rien. Pour ce qui me concerne, je ne serais pas surpris que les Chantiers navals déposent leur bilan d'ici à la fin de l'année. On en parle déjà depuis deux ans. Alors, j'ai fait le tour de la maison. Le bruit de mon pas dans le gravier. La haute surveillance des villas voisines. L'odeur des haies. L'obscur drapé du ciel et l'étrange menace de ce que nous sommes devenus sans même nous en rendre compte. J'avais besoin de me souvenir de votre protection que je prenais pour une interdiction et dont aujourd'hui, tôt le matin tôt, il fait encore nuit, je vous remercie. Ce furent les sereines années de ma vie. Vous m'avez caché votre angoisse et je ne peux pas vous cacher les miennes. J'étais, il y a quelques minutes, comme un clown autour de la maison, un rigolo, un rôdeur. Juste un père qui avait besoin de devenir ce qu'il est. Je vous embrasse comme vous m'embrassiez : sur le front. De beaux jours, autres, viendront. Colette ne dort pas non plus. Elle s'est assise dans un fauteuil,

---

<sup>10</sup> Cette idée est reprise dans Lukas, 5e roman de Romans, un roman.

derrière moi. Elle a ri en me voyant dans cette tenue. Elle me charge de vous dire qu'il n'y a rien à signaler. R.A.S. Comme à l'armée. Bises de nous cinq.

Jeudi 27 octobre. Cher Jonathan. Je ne suis pas venue parce que je ne suis pas sûre de te plaire. C'est idiot de décrocher son téléphone mais je l'ai fait. C'est dangereux de ne pas croire en soi mais cette croyance, je n'en ai jamais eu le pouvoir. Les gens me mentent. Les gens sont agressifs. Les gens mentent tout court. L'agression est permanente comme les cheveux de ma mère quand elle allait au « salon de coiffure », c'était un événement. Elle en revenait casquée et il nous fallait attendre quelques jours pour qu'elle redevienne elle-même. Et si le ton de la confiance te donne, ici, encore, l'impression que je tiens à toi, c'est vrai mais cela ne change rien au fait que je ne peux ni ne veux te revoir alors que je te désire intensément. Je ne crois pas en moi. Ta seule présence fait que je m'interroge au sujet de chacun de mes gestes et que je m'inquiète, à chaque mot, quand je te parle. J'ai peur du feu. J'ai peur de l'eau. J'ai peur de perdre la mémoire de celle que j'aurais pu être. J'ai rêvé de tout et de toi et maintenant que je t'ai, je te fuis. Depuis que je te connais, je n'ose plus me regarder. Je ne veux plus de moi. C'est beaucoup, n'est-ce pas ? Et c'est pourtant une nature des sentiments. Tu me biffes et tu me gomes. Je t'aime trop pour m'aimer ne serait-ce qu'un peu. Je n'attends plus aucun écho de qui que ce soit. Et c'est un bienfait, une force. La force dont on ne parle jamais. Et le bienfait que l'on tait. Je te quitte parce que tu me plais. Je ne suis pas venue chez toi, ce soir, parce que je ne suis pas sûre de te plaire. Il n'y a aucune complaisance à cela. Je vis. Je vais. Il me faut être seule pour être tous. J'ai comme l'impression que tu me jouais une comédie. Je ne joue plus. Antonia. P.S. D'ailleurs, c'était moi qui « venais » chez toi. Alors ?

Vendredi 28 octobre. Cher Jean. Cette lettre, tu l'attends un peu. Tu n'attends même que ça. Tu es le collecteur du groupe. Tu souhaites que ça se passe mal. Alors, on t'écrit. Et ça te fait une lettre de plus. Pour Roger et moi, tu peux faire une croix. Je n'aurais jamais dû prendre ce bar avec lui sans caution, sans contrat, en mettant tout à son nom, parce que je le voulais tout de suite, et lui avec, le voir et l'avoir à moi, au travail, après le travail, tout le temps. Il m'a foutu à la porte comme un employé. Et je sais que tu notes, en marge fictive, tu as une manière de regarder qui écrit et corrige, que je ne demandais que ça. Tu as raison. Ta raison comme un tampon « n'habite plus à l'adresse indiquée », « retour à l'expéditeur », « payé » ou bien « adios amigos », le tee-shirt de l'été dernier. Roger vit chez ce type qui a un marécage au premier étage. Ce fils de province, monté à Paris, et qui s'est fait installer, dans un appartement, de l'eau, partout, on marche de dalle en dalle, il y a un rocher pour le lit, une île pour le salon et de l'eau qui croupit, des grenouilles, des nénuphars, des plantes inquiétantes et même des moustiques. Dans l'appartement du rez-de-chaussée qu'il a également acheté, il a fait installer des poteaux de béton pour soutenir son marécage, et des systèmes de filtration sophistiqués qui maintiennent l'eau assez sale pour que tout croupisse, coasse et grandisse à souhait. Roger vit là, avec lui. Il a fait changer les serrures du bar. Je ne suis plus chez moi nulle part. Fais une croix sur mon nom. Je vous laisse tous aux mariages du premier étage. Adios amigo. Etienne.

Samedi 29 octobre. 8 h 30. La Ciotat. Dans la voiture. Qu'est-ce qu'une « poche de résistance » ? Les fumées des jardins, fumées de feuilles, fumées de vergers, fumées de paix, descendent vers la mer. Qu'est-ce que la paix ? C'est la paix, ici. Le rivage est redevenu innocent. Sur le trottoir, le long de l'hôpital, des enfants en tablier de nylon rose abandonnent une main tiède dans la main

impatiente de qui les conduit à l'école. *Tout quitter mais tout emporter*<sup>11</sup> dit à cette minute une chanson. Mon travail, ici, se termine. Bien. Ce n'est pas simple. Les clivages, les fronts sur lesquels bute une possible parole. Murées, les peurs, en deçà de la gorge. Comprendre n'est rien, il faut pouvoir respirer. Un enfant se retourne, Il envoie un baiser de la main fraîche qui lui reste. A qui est-il destiné ? C'est un secret qu'il emporte vers le monde furieux de la cour d'école. Je me sens fraîche comme un soldat qui a bien dormi. 11 h 15. Marseille. Dans l'île de Sumatra, une jeune fille a vécu dix-huit ans dans la jungle, lonely. *Nous* l'avons trouvée. Ses cheveux descendent jusqu'à la taille. Son corps est couvert de mousses verdâtres. Elle se prononce en émettant des cris semblables à ceux des oiseaux. *Nous* disons qu'elle est mentalement retardée. Et je viens de comprendre ce que pouvait être une « poche de résistance ». Thanks. Je vous aime, il n'est que temps. Alice T.

Dimanche 30 octobre. Paris. Lettre à toi de province qui ne sauras jamais vraiment la nature de mes rencontres, leurs manières et mon milieu amoureux. Cher Pipo. Me voici donc revenu dans cette ville. Je suis sorti, hier, et ce n'était pas la fièvre d'un samedi soir. Je voulais seulement marcher, voir des gens, des autres, dans la rue, et dans des bars. C'était un jeune homme blond. Il louchait vertigineusement de l'oeil droit. Il ne louchait que lorsque nos regards se croisaient. Son oeil, comme une bille, me donnait l'impression de rouler dans son nez. Curieux billard. Il s'approcha de moi alors que je ne projetais pas de lui parler. Tout simplement parce que je ne veux plus de qui que ce soit précisément. J'avais un verre à la main. Je voulais seulement attendre une heure plus avancée pour aller me coucher, Il a dit « vous avez l'air triste ». J'ai répondu « vous me parlez de votre tristesse. Je vais très bien, merci », Il a dit « je suis un petit peu fatigué, comme vous. J'ai rempli des caisses toute la journée ». « Des caisses de quoi? » « Des caisses de livres. » «Moi aussi, j'ai rangé ma bibliothèque. » « Mais à quoi ça sert de garder des livres morts ? » Son sourire était ironique. L'ironie épinglée de ceux qui veulent être intelligents par peur de paraître sots. Il ne louchait plus quand il souriait ainsi. Je lui ai expliqué que chacun des livres de ma bibliothèque m'avait brûlé les doigts et constituait un passé en vrac que j'avais revécu, de livre en livre remis en place, au présent des lectures, présentement. Alors, il s'est perdu. Il a voulu me dire des choses plus intelligentes. Jeune agrégé de philosophie, il professe en province. Je crois lui avoir dit « et qui est à la mode en ce moment ? » Il a répondu « la philosophie ne connaît pas les modes ». Je lui ai dit « les modes sont subies sans qu'on le sache. Que pensez-vous de X ? » Il a répondu « je voudrais être totalement sûr qu'il s'agit d'un philosophe ». « Un philosophe peut-il être totalement sûr ? Et que pensez-vous d'Y ? » « C'est un terroriste. » J'étais soufflé, Pipo. Je lui ai dit « Y est mort de ce que vous l'avez terrorisé. Il est le modèle même de l'homme qui n'a jamais voulu être enfermé dans le système. Il est mort de la mort de sa mère<sup>12</sup>. C'est sûr comme vous dites. Mais il est également mort de ce que vous l'avez copié, de ce que vous avez pensé de lui et de vos *à la manière de*. On s'est moqué de lui. Toute une vie à ne jamais se laisser prendre au système et vous, vous avez jeté vos rets sur lui ». « Il est mort renversé par une voiture ... » « Non. La camionnette d'une blanchisserie. » « Et sans carte d'identité. On ne savait pas qui il était à l'hôpital. » Le garçon s'est remis à loucher. J'allais partir. J'avais posé mon verre sur le comptoir. Je lui ai dit « je sais. Chaque fois que je sors, comme ça, je prends un peu d'argent et je vérifie si je n'oublie pas ma carte d'identité. Alors je pense à lui. D'ailleurs, je vais me coucher. Je rentre chez lui ». Il n'a pas eu le temps de me répondre. C'était un beau jeune homme. Il voulait être intelligent. C'est dommage. Plus tard, dans un autre bar, un garçon m'a dit « quand on aime,

<sup>11</sup> Chanson de Philippe Chatel, 1981.

<sup>12</sup> Vraisemblablement hommage à Roland Barthes.

on oublie la merde et l'eau de toilette c'est merveilleux ». Nous parlions de l'amour quand il s'interroge. Donc quand il n'y a plus d'amour. La moindre interrogation et tout fout le camp. Plus tard, dans un autre bar, j'ai saigné du nez, alors je suis rentré. Je voudrais être boulanger, comme toi. Mais j'ai voulu être intelligent moi aussi. Un pain, c'est beaucoup plus important. Je te rembourserai ma dette au début du mois prochain. Je te rapporterai la valise pour les fêtes de fin d'année. Ma chambre est petite mais il y a tout ce qu'il faut. J'ai mis mon nom sur la boîte au lettres en pensant à toi. Il y a toujours un peu de farine dans ton courrier. A bientôt. Z.

Lundi 31 octobre. Cher Roger. J'avais éteint la lumière de cette chambre qui fut notre chambre. Philippe ne rentrait pas. Depuis deux ans déjà, je le voyais grandir si vite. Je ne lui disais plus de rentrer avant minuit. Ses sorties, je le savais aux regards des lendemains, étaient encore innocentes. Notre fils aîné est timide. Cette timidité me rassurait pour un temps encore. Et ce temps n'est plus. Il est toi désormais et rentre en cachette chez lui, qui fut chez nous, comme tu devais rentrer chez toi quand nous tardions ensemble au temps de nos premières rencontres. Le ridicule temps du hula-hoop. Et du twist. Je voudrais pouvoir sourire, ce matin. Il est quatre heures. Philippe est rentré comme un chat. J'étais derrière la porte de cette chambre qui fut notre chambre. Je retenais mon souffle, suffoquée, jalouse. Tu viens de me quitter pour la seconde fois, par lui. Tu vas en concevoir une fierté de père. Pour moi, c'est un abandon encore plus inadmissible. Et il me faudra l'admettre. Je t'écris de la nuit de notre chambre. Je voudrais tant pouvoir aller le voir dans sa chambre, lui caresser le front, toucher ses lèvres du bout du doigt, parler un peu, lui dire que tout est dans l'ordre des faits mais il me veut mère et il se cache comme tu t'es si souvent caché de moi. Et puisqu'il vient te voir, tout à l'heure, je dois le réveiller à sept heures, il prendra le premier train pour Orléans et passer cette journée de Toussaint avec toi, je lui remettrai cette lettre pour toi, sans la cacheter. Ainsi, peut-être, la lira-t-il et découvrira-t-il mon chant inespéré et simplement beau. C'est poignant. Je voudrais voir le visage de cette première fille. La première est toujours de hasard. C'est fou ce qu'il te ressemble. Et je ne suis plus cette jeune fille-là. Je pense à vous deux, demain. Tout à l'heure. Nicky.

Mardi 1<sup>er</sup> novembre. Toussaint. Jour de tous les saints. Chère madame. On ne peut pas parler des chats, ou bien alors on se ment et on ment<sup>13</sup>. On ne peut parler que des chats que l'on a, encore faut-il préciser que ce sont eux qui vous ont. On ne peut, pour les dire, que dire je. J'ai deux chats et je ne sais rien d'eux. Ils ne vivent pas chez moi. Je vis chez eux. Lui, appelons-le *Lui*, a un nom que je lui ai donné, mais pour lui, il n'est que *Lui* et ne répond en fait qu'au son de ma voix. Mais comment savoir? Nous ne saurons jamais rien des chats comme des autres animaux. Leur histoire, nous ne la connaissons jamais. Nous ne pouvons que raconter des histoires d'eux, souvent calquées sur les histoires de nos vies, humaines, savantes, parlantes, mais qui n'ont rien à voir avec ce qu'ils voient et ce qu'ils vivent. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est noir et blanc, corpulent, les ironiques en visite disent qu'il est « gros », je réponds qu'il est « musclé », neuf kilos, dix ans de vie commune bientôt, le museau et des coussinets de pattoues d'un rose genre « gouttière grande banlieue ». Il ne lui manque qu'une casquette et une baguette. Quand je me vois en photo, je ne me reconnais pas. Quand je me rase, face à face avec moi-même, petit miroir au-dessus du lavabo, non plus. Mais quand je le prends dans mes bras, attention au passionnel planté de griffes dans le cou, alors je me vois. Je me suis peut-être mis à avoir le même regard que lui, que *Lui*. Elle, appelons-la *Elle*, fille du hasard, maman noire et papa gris, un grand-père persan et une grand-mère siamoise, est siamoise à poils longs. Miracle. J'ai appris dans un livre

---

<sup>13</sup> Voir aussi le roman Une vie de chat.

qu'elle était du « genre balinais ». Ou « colourpoint ». Elle est la seconde épouse de *Lui*. La première n'a pas supporté qu'*Elle* ait des enfants (d'un autre, mais *Lui* disait qu'ils étaient de lui ou faisait comme si) et en est morte. Je vis donc chez eux, deux. Je ne sais rien de leur amour. Nous faisons chambre à part. J'entre par la porte, trouver la clé, ouvrir, fermer. Ils ont la leur, chatière, flip flap, pas de flip pour *Elle*, elle se faufile, un gros flap pour *Lui*, quelle stature. Je ne les vois qu'aux heures des repas. Si je tarde à me lever le matin, *Lui* pousse un seul grand maouh, mieux qu'un miaou, à l'endroit le plus sonore du couloir qui conduit à ma chambre. Comme un chanteur d'opéra, il sait se placer. Mais déjà j'imagine. Pour les chats, on ne peut qu'imaginer. Cependant, le grand maouh du matin est bien lancé, bien placé, unique, impératif. De *Lui*, je sais ceci : quand il ronronne, il fait un bruit de DC-3 et, quand il saute de mon bureau, c'est l'atterrissage d'un 747. D'*Elle* je remarque cela : son ronronnement est profond, à peine perceptible, elle a peur des heures du soir et demande des caresses quelques minutes, à la tombée de la nuit. Elle a peur. Mais elle va régner. Elle se prend pour un écureuil, un ouistiti ou une gazelle. Les papillons la rendent folle. Très inquiète de *Lui*, elle me signale s'il tarde. Lui ne monte dans les arbres que lorsqu'il a des invités. Elle, dans ce cas, disparaît. *Lui* est toujours là quand les visites sont aimables. Il écoute. Il a la politesse de ne jamais s'endormir. Je me dis qu'il écoute. J'imagine, oh j'imagine : j'ai toujours refusé de parler d'eux. Pourtant, *Lui*, deux fois, en dix ans, de par son absence, m'a signalé la présence de visiteurs mal intentionnés. Ou peu aimables. Les chats auraient donc le sens du faux. On ne parle jamais des «chats de garde». Ils ont le sens du territoire et n'accueillent pas celles ou ceux qui intriguent ou cachent leur «je». Mais il n'y a pas de loi, et c'est tout de suite trop dire, quand on dit, à leur sujet. Car nous sommes les sujets de ces reines et de ces rois. L'actualité ne les concerne pas. Ils ne vivent que des secondes d'éternité. L'hiver à Paris, l'été dans les bois. Le transport s'effectue en train. Ils ont leur billet marqué «chat». Ils ne manifestent pas. *Lui* ne miaule qu'une fois, un petit peu avant le départ, pour signaler aux autres voyageurs qu'il est là, dans le bagage qui m'accompagne. Elle ne dit rien. *Lui*, pourtant, prend toute la place, Elle lui sert d'oreiller. Inutile de parler de leur propreté. Quand *Elle* s'approche de moi, si je la regarde ou si je lui parle, *Elle* chavire de l'arrière-train, comme une danseuse qui flanche ou glisse. *Elle* me fait rire à chaque fois. Elle rate toutes ses rentrées mais réussit toutes ses sorties. Elle connaît l'heure de passage du facteur et surveille la boîte aux lettres. *Lui*, parfois, la nuit, saute sur le bureau, se couche sur le dictionnaire, les rames de papier ou la machine à écrire, ventre en l'air, pattes douces et moteur de DC-3 grippé : il est temps d'aller me coucher. Si je murmure « dis-moi la vérité », il ne ronronne plus. Le regard d'un humain quand il dit le mot « vérité » doit être terrifiant, même s'il sourit ou rit. Un chat qui a fait une « bêtise » c'est toujours un humain du lieu qui est en train d'en faire une, Un chat qui détruit vit chez quelqu'un qui détruit. Un chat sale vit chez quelqu'un de pas très propre. Les chats ont de la conscience à l'état brut, pas la nôtre, pas la bonne ou mauvaise conscience : ils sont brutaux, mystérieux. *Lui* se prend pour un chien (il aime que je le tape comme un chien), puis pour un lion (quand il bâille), pour un léopard (quand il part), pour une vache (quand il broute), ou pour Tarzan (quand il revient). Il chasse, mais il a compris que je n'aimais pas ses tableaux de chasse. Il m'a rendu le premier oiseau attrapé, un peu blessé, lequel s'est envolé, et *Lui* éberlué. Le temps des mulots sous le fauteuil de mon bureau est fini depuis longtemps. Il m'a rapporté un serpent, une fois, une longue couleuvre. Il avait beaucoup de mal à la faire passer par la chatière. Une fois, c'est tout. Je sais à son regard, le matin, qu'il a vu le renard, le blaireau, le hérisson ou la genette. Ses nuits de printemps, d'été et d'automne sont peuplées. L'hiver, à Paris, il récupère. Il fait alors de terribles inventaires. Et quand il dort dans son panier, dans une de mes vestes, il pousse des cris de guerre pour les belles saisons passées et celle à venir. C'est trop beau, Quand on parle des chats c'est tout de suite trop beau. Et pourtant c'est vrai. Comme dans la vie. Il faut mentir pour que ce ne soit pas trop. Alors

? La genette, espèce de civette d'Afrique et d'Europe méridionale, au corps allongé, à longue queue annelée, est l'ancêtre de nos chats. Les Croisés l'ont ramenée. On la voit sur des tapisseries de l'époque. On l'a oubliée. Et pourtant, elle vit encore à l'état sauvage, Or «un » genette, un mâle, un mec, un Charlton Heston<sup>14</sup> version matou occupe l'esprit de mes chats. Elle rêve de ce colosse qui rôde autour de la maison. *Lui* veille à ce que ce voyou ne franchisse pas les limites de son territoire. Elle le guette. *Lui* fait la ronde, inlassablement, en chasseur, en amoureux, en maître et parce que de toutes les façons il ne doit y avoir que lui, *Lui*. « *Le* » genette est aussi obstiné qu'*Elle*. Elle a certainement rêvé de partir avec lui, de l'autre côté de la route, dans les mille hectares de bois. Mais elle a dû se demander si, dans ces mille hectares-là, il y avait un réfrigérateur, des boîtes, un ouvre-boîtes, et quelqu'un pour les ouvrir. Entre *Lui* et « *Le* » le combat de titans, au pluriel, volontairement, a eu lieu la nuit de la Saint-Jean, cette année. Vainqueur aux griffes, toutes catégories : *Lui*. Il ne marchait plus que sur trois pattes. Il y eut de nombreux allers et retours chez le vétérinaire de la sous-préfecture voisine. *Elle* et *Lui* ne se sont pas frôlés pendant un mois. J'imagine, oh j'imagine. Je revois *Elle*, derrière la vitre, derrière la chatière, et *Lui* devant, hérissé, furieux, et « *Le* » genette essayant d'entrer dans la maison pour enlever sa belle. « *Le* » genette a disparu. Voici. De *Lui*, je me dis qu'il est le seul chat à avoir lu *L'Être et le Néant*<sup>15</sup> du début à la fin. Après chaque repas, il choisit un promontoire et il regarde la vallée, le jour nouveau ou la nuit, sa nuit, qui tombe comme on tombe en amour. Il ne se lèche pas les pattes tout de suite. Il regarde, d'abord. Des campeurs sont venus de Brest. Ils avaient un chat. Pour *Elle*, ce ne fut qu'une aventure sans lendemain. « Quand on aime on n'épouse pas un marin », dit-elle. Mais je le lui fais dire, Je les aime parce que je communique plus avec eux qu'avec celles et ceux qui, en principe, peuvent entrer en communication avec moi. Ce ne sont pas les enfants que je n'aurai pas mais bien les enfants que j'ai. Je peux les gronder comme un père, leur faire peur, mais je ne le fais pas. Ils me dominent en fait. Et surtout ils m'ont enseigné la géographie de l'être, où il se tient, où il sait demeurer pour voyager sans voyager. Grâce à eux, grâce à *Lui*, je n'ai fait aucun faux départ, aucun faux voyage depuis dix ans. Il est le seul à savoir ce que je vais écrire. Les chats savent ce que l'on ne sait pas encore. Ils savent ce que l'on ne saura jamais. Leur détachement est la nature même de l'attachement. Voilà, chère madame, en réponse à votre question et alors que le monde se trahit et se déchire, deux ou trois petites choses que je ne saurai jamais d'eux, deux, mes chats. Avec l'expression de mes sentiments respectueux. Marcel Pride.

Mercredi 2 novembre. Cher jeune premier. Tu as la jeunesse des atténuations. Mais ce n'est qu'une jeunesse et ce ne sont que des atténuations. Ainsi donc nous nous sommes encore une fois fâchés. Ou plutôt, tu m'as fâché si fort que je t'ai craché dessus. Mais tu venais d'ajouter aux harcèlements de tous, en ce moment, et, brusquement, ce n'est pas très intelligent, ou plutôt ça l'était trop, tu ne prenais pas un parti que je ne te demandais même pas de prendre, et tu as suggéré, la pire des accusations n'est qu'une suggestion dans certains cas, et c'était hier le cas, que ma conduite, également était « peut-être incohérente ». Le peut-être ajoutait au pire. Et ainsi de suite. A qui faire confiance si je ne peux même pas te parler, m'ouvrir à toi ? Et je t'ai souvent écouté, en retour, ou en aller, donc en échange, il faut toujours voyager dans les deux sens. Et mon écoute ne s'est jamais réclamée du bon conseil. Je t'ai écouté. C'est tout. C'est l'essentiel. Mais toi, hier, alors que je taisais mes tourments depuis des heures que nous étions ensemble, tu

---

<sup>14</sup> Acteur américain ayant notamment interprété Ben-Hur. Puis son propre rôle de président honorifique de la National Rifle Association dans un film de Michael Moore.

<sup>15</sup> Livre de philosophie d'un certain Jean-Sol Partre.

attendais des aveux, une colère, un inventaire des faits, et quand je t'ai enfin parlé, au lieu d'écouter, tu as voulu régner en atténuant, en suggérant, en jouant les juges suprêmes, en me crachant dessus somme toute, insidieusement. Le pire des crachats : la prise en otage des aveux et le retour à l'envoyeur. Alors je t'ai craché dessus pour de vrai. J'étais excédé. J'avais la ville dans la tête, la tête pleine de pierres, et les pierres pleines de vide. Voici donc. Nous nous reverrons dans un mois, dans un an ou peut-être jamais. Ou demain. Oui qui sait ? Ce n'est pas la première fois que je suis qui je suis et que tu es qui tu es. La semaine dernière, un étonné me disait à propos de nous « alors, vous êtes restés amis ? » Je lui ai répondu « non, nous le devenons ». Quelle forge, l'amitié, et quels détours elle vous fait prendre. Je crois même avoir expliqué l'inexplicable à l'étonné en question : rien n'est plus mobile, mouvant, et toujours à reconstituer, qu'un rapport d'être à être, ainsi le nôtre. Donc, bon vent. Adios amigo. Je t'embrasse. A bientôt. Ou « à jamais ». Laissons le « toujours » à celles et ceux qui croient que l'amitié est « restée ». Jeune, tu l'es car j'aurai toujours quinze ans d'histoire et d'histoires de plus que toi. Premier, tu l'es également parce que tu atténues et que je suis confiant. Ma seule incohérence est la confiance. Et la confiance est mon seul mal. Je prends parti. Toi pas. J'écoute un petit peu. Cela me vient tard, très tard. Et tu écoutes trop. L'atténuation est une intrigue de plus. J'ai le malheur et la capacité, la vivacité et l'instinct de pouvoir prendre parti. Toi pas. Tu es qui tu es. Je suis qui je suis. C'est le « Nain bleu », l'éternel retour à la case départ. J'ai toujours perdu à ce jeu-là. Il faisait doux, ce soir, dans la rue. J'ai vu un rat traverser la chaussée. Je ne sais plus qui m'a dit, un jour, il y a longtemps, qu'il y avait environ cinquante rats par habitant, dans cette ville. C'était quelqu'un de bien renseigné. Les rats ont dû proliférer. Dans une librairie, sous la table des nouveautés, j'ai vu un carton avec écrit dessus, comme on « crache dessus », au feutre rouge et en grand, *retours probables*. Des retours à l'éditeur sans doute. Et dans le carton il y avait des livres qui venaient à peine de paraître. Alors ? Retour probable à toi. Ton quinze ans de plus.

Jeudi 3 novembre. Cher ami. Je suis ivre de colères sorties, de travail, d'effort et d'être. Je n'ai jamais été si peu froissé. Je ne participerai pas à votre émission *Coup de foudre*. C'est un trop long voyage avec l'épreuve de l'hôtel et de l'étranger. Oh, ce n'est pas un refus. Encore moins une lassitude. D'autant que fidèlement vous m'invitez. Il y a simplement une année rude pour la santé, un roman en cours et l'évidente absence de grain, de travail donc, pour l'appareil critique. Néant. Je n'ai plus aucun commentaire à faire, autour (le personnage, je m'en fous, ce n'est pas moi), tant que le travail de la personne, l'artiste, ne sera pas (ne constituera pas) le sujet du travail du critique qui est aussi (devrait être aussi) un artiste et un artisan. Au royaume des faisans et faiseurs le chat ne se rend plus. Et si je vous en fais la confiance c'est que vous n'êtes pas de ceux qui pourraient se sentir offensés. D'autant, une fois encore, que vous êtes des fidèles. Alors ? Alors, j'écris. Tout ce que j'ai à dire est dans ce que j'écris. Je ne refuse pas. Je continue. Meilleures pensées, R. C.

Vendredi 4 novembre. Du Golf-Hôtel, Villa Adriana à Lugano. Chambre 7. Propriétaire : Madame Hurbbel-Panzinger. Trois millions d'oiseaux chantent (pépient, gazouillent, s'égosillent) dans des arbres rouge sang. Il y a le lac comme un plat d'étain et le tee n° 1 n'est qu'à quelques pas de mon balcon. Mais je ne suis pas ici pour des raisons « strictement » professionnelles, puisque j'enquête sur la plus importante usine de transformation de ginseng du monde. Il fallait bien que je trouve un prétexte pour venir jouer sur ce terrain de golf. Comment t'adaptes-tu à Paris ? Ton nouvel atelier ? As-tu le temps de souffler un peu entre deux tableaux, de parler et de rire ? J'espère, à mon retour, demain soir, trouver un mot de toi qui me dira que tu viendras

jusqu'à moi, juste un peu, le temps d'un sourire et d'une confiance. Tu vas bien ? Moi aussi. Elsa.

Samedi 5 novembre. Mon cher Bertrand. J'ai rêvé. Ça vous arrive comme une lettre partie on ne sait d'où, d'un lieu obscur comme les landes où le rêve se dissout ; et le rêve est une lettre restée fermée, pas lettre morte mais enfermée, morceau d'enfermement. Les lettres s'accumulent, vous ne « répondez » plus, mais ça continue de vous arriver, lettres envoyées têtues, étonnées, qui vous reviennent, surprises de vos silences. Des lettres ..., c'est peut-être la même qui vous lie de ses détours et de ses rappels, de ses récurrences qui trament autour de vous l'espace de vos histoires, de votre retrait. « J'en ai assez que mes rêves soient plus intelligents que moi ... » dit le rêveur agacé par les contours trop mobiles de ses « pensées » qu'il croyait siennes. Les lettres que tu envoies chaque jour depuis des mois, peut-être ne les *lieras-tu* pas. Elles ne sont que le geste de leur envoi, de leur passage, de leur lecture ; elles s'écrivent dans ce geste qui les apporte et, sauf à s'abrutir, on ne peut pas y rester sourd à l'infini. S'abrutir, *c'est* y rester : *il faut les ouvrir un jour ou l'autre*; ou ce sont elles qui vous ouvrent : dans cette correspondance les rôles sont instables, la lecture mobile, qui est le lecteur? l'envoyeur ? le destinataire ? le destin à taire? Il arrive qu'on soit tout cela à la fois : la lettre prend corps, on est la lettre en souffrance ou le déchet de lettres que nul n'a lues, que tous éludent. En tout cas ces ouvertures de lettres sont une dure épreuve : quelque chose craque ; peut-être est-ce la fêlure même, irréparable, méconnaissable, dont le langage est né, ou ne cesse de naître ; on a beau changer de langue, la traduction est impossible, la langue est trop mobile, aucune n'offre d'appui suffisant pour atteindre l'autre langue de l'Autre. Certaines lectures de telles lettres vous mènent droit à l'ombilic de la lettre, du rêve, vers cette flamme noire où une langue se fait entendre et nous arrache aux plates lectures pour nous mettre au pied de la lettre, au pied du mur ou d'une montagne, là où il n'y a d'autre issue que de les aimer pour cette réécriture des arabesques de nos désirs. J'ai fait un rêve. A la recherche des lettres perdues, qu'on se fait envoyer sans savoir d'où ni par quelle main, mais qui scandent de leurs détours les rythmes d'une vie. Le rêve est un envoi de la lettre qui ne s'écrit que de son envoi et de ses rejets ; l'interpréter, ce n'est pas seulement lui trouver une signification ; que le rêve ait une signification, on le savait depuis des siècles, des millénaires. Il y a l'histoire de ce roi de Babel qui demande l'interprétation de son rêve, *du rêve dont il a tout oublié*. Il veut le récit du rêve et son interprétation. C'est-à-dire l'idée qu'on se faisait, qu'on se fait de la « signification », idée « normale » et très folle où la signification serait un pur écrit. Le rêveur a égaré la lettre, quelqu'un d'autre devrait pouvoir la lui retrouver aux objets perdus, et la lui lire. C'est d'ailleurs ce qui arrive, puisqu'un déporté de Judée rêve le rêve que le roi a oublié et retrouve la lettre. Ce matin, je sais qu'il est trop tard entre nous. La blessure est trop profonde, non pas blessure d'amour-propre mais blessure d'amour, celui que je te porte, et après tout, oui, d'amour-propre dans la mesure où je le sais propre, sans tache, non éclaboussé par cette boue sordide dans laquelle nous pataugeons mêlés et qui nous dresse l'un contre l'autre. Pas de « dernier mot », pour reprendre ton expression, et encore moins d'accusation. Mais une grande douleur. Je me suis senti insulté, gravement, que tu viennes dans la nuit reprendre tes chats que j'aime depuis plusieurs semaines, sans penser que je voulais leur donner caresse et au revoir avant leur départ, insulté que ta première pensée soit de récupérer une clé comme si j'allais violer ton intimité, insulté par un crachat reçu en pleine face, et le crachat dans ma religion et mes coutumes signifie la mort (et je sens en effet que meurt ce que je considérais comme un de mes biens les plus précieux). Je sais parfaitement que tu es aussi particulièrement blessé et insulté actuellement, et je ne jouerai plus à ce jeu d'école maternelle, lequel l'est le plus ou c'est celui qui dit qui est. J'ai mes limites. Tu as les tiennes, et elles sont largement dépassées. Je n'ai pas besoin de l'excuse de ma jeunesse. Je ne

me sens pas coupable et je n'ai plus vingt ans. Nous avons fait là un beau gâchis. Je t'embrasse. Samuel.

Dimanche 6 novembre. Wasqueham. Chère Colette. Je viens de terminer ma lessive. Je ferai un peu de repassage chaque soir en rentrant du bureau. Les blanchisseries automatiques rendent les chemises avec des boutons cassés. Comment les remplacer ? Je n'ai jamais su coudre. J'ai de trop gros doigts. La ville, ici, sent le terril et le pavé. Pour ce qui est de nous, tu n'as que ce que tu as provoqué. Le monde entier se crache à la gueule et nous faisons comme tout le monde. Tu voulais ta liberté. Tu l'as. Mais comme tu es incapable de formuler un seul projet, un projet unique et de t'y tenir, tu viens de retrouver la prison de toi, pleine d'issues de secours, de voies de sortie, de tunnels pour les évasions, de portes ouvertes : tu n'as plus que le choix des anarchies. Titus est un peu malheureux. Je le promène sans laisse. Il ne me quitte pas d'une semelle. Et il faut que je le regarde pour qu'il pisse ou qu'il fasse. Il dort au pied du lit. Il a désormais le droit d'entrer dans la chambre. Si je ne dors pas il m'observe. Tu n'es plus là pour lui broser le poil. Nous ne serons plus jamais des animaux. Tu sais tout parfaitement. Tu me l'écris. *Je sais parfaitement que*. Moi, avec toi, je ne savais plus rien. Je savais de moins en moins. Je devenais enfin quelqu'un de profondément savant puisque je doutais de tout mais je te sentais réticente au doute et ainsi tu me quittais tout le temps, surtout dans tes silences. La multiplicité de tes projets fait de toi quinze ou trente toi, de si multiples toi que je ne savais plus laquelle d'entre toi était toi. Je ne t'ai jamais donné de conseils. Je t'ai seulement, oui seulement, dans la solitude du couple que je voulais former avec toi, dit mes sentiments et, surtout, je ne les ai jamais tus. Voilà l'outrage et le crachat. Tu ne veux pas être une et je ne suis qu'un. Tu t'es arrêtée dans dix projets. Je suis mobile dans un seul. Le jour se lève. J'entends les bennes et les éboueurs. Je vais aller avec Titus au *Quinquin* acheter le journal, boire un café et lui donner un croissant qu'il mangera dans la sciure. A cette heure-là, ils n'ont pas encore balayé et ils acceptent les chiens. J'ai annulé le voyage de février. Cela m'a coûté 10 % du prix global, retenu sur le dépôt initial. C'est sans doute le prix d'un point de suture. Ta mère m'a appelé. Elle viendra donc reprendre tes « effets personnels ». J'espère qu'elle les reprendra tous, même les plus spirituels. Et sur cette note d'humour, je te quitte et t'embrasse. L'ours et Titus.

7 XI 83. Ce n'est ni une lettre fichée ni une lettre pas fâchée, c'est simplement un mot pour que tu ne puisses même pas dire que je ne t'ai pas répondu. Je te laisse tous les « derniers mots », toutes les belles lettres et les lettres vraies, tout ce que tu peux, tout ce que tu veux. Tu peux tout prendre. Tout ce qui te convient. Il est dans ta nature de ne pas pouvoir prendre parti. Soit. Même quand on ne te le demande pas. Soit. Tu n'es pas le seul à donner. En ce qui *nous* concerne je donne et j'ai donné autant que toi, également, à égalité. Tu ne peux pas ne pas te poser éternellement en donneur. Soit. Tu te veux l'offensé. J'ai tout fait « pour pas ». Tu as tout fait « pour » puisque je tenais bon, effectivement, entre un prescripteur, toi, le directeur de travaux et un futur voisin maniant le miroir et l'intrigue. Qu'y avait-il de plus important pour moi que notre rapport amical (dont tu ne veux pas puisque tu ne te veux pas) et un correct rapport avec un voisin du dessus ? Fallait-il que je plaigne, en plus, celui qui a été payé pour une moitié de travail pas faite et une moitié de l'autre moitié à refaire ? Je l'ai payé pour pas d'histoires avec toi et pour un bon voisinage avec le monsieur du dessus, étage supérieur, devenu l'amant miroiteur de celui qui a pris cet argent noir, au noir, cet argent que je n'aime pas parce qu'il froisse tout le monde, en sachant qu'il ne correspondait pas à un travail accompli, Je viens donc d'un seul coup de perdre mon ami le plus proche, mais nous nous sommes perdus d'avance, toujours, ensemble, car tu n'as jamais osé le parti de nous, et de gagner cette terrible peur de croiser dans l'escalier un voisin qui

n'a plus l'élémentaire et correct rapport avec vous. Je suis allé déjeuner dans un restaurant américain, le *Conway's*, dans le quartier si démodé des sex-shops. Pendant le repas, saisi de fortes douleurs au ventre, car toutes ces ruptures sont des naissances interrompues, je suis allé aux toilettes côté « men », et sur le mur, en face de moi, à hauteur d'humain assis, pensant, isolé, bien enfermé, déjà le papier à la main pour le nettoyage de l'orifice, j'ai lu ceci inscrit, gravé dans le mur, en grand et en rainures profondes, terribles coups d'ongle, *y a-t-il une vie avant la mort ?* Et j'ai pensé à toi. A nous. A tous. A tout ce que nous vivons. A tout ce qui bascule. Et à l'argent qui circule et qui brise l'âme. Je me suis dit que j'allais te répondre. Et que cette lettre ne constituerait pas une réponse faisant appel à un rebondissement. J'ai de l'humour. Tu n'en as pas. Tu n'auras jamais que l'humour des autres. Tu restes toi en toi. Ni adieu ni à bientôt. Ce fut et ce sera toujours ainsi, entre nous. C'était donc, simplement, un mot pour que tu ne puisses même pas dire que je n'ai pas répondu à cette lettre de toi si consciente d'être une lettre. Et celle-ci, en retour, de ma plume, aller simple, même si l'aller et retour coûte moins cher, je ne veux plus de la réduction, une lettre sans cher et sans ton nom. Et à la fin même pas le mien. C'est un poème d'Adolfo Becquer, écrit il y a cent ans, à une autre fin de siècle. Je ne me souviens que d'un vers, Dios mio ! Dios mio ! Que solos se quedan los muertos ! Mon Dieu, seuls sont les morts. Entre vifs, entre nous, il ne s'est rien passé entre nous. Tu ne t'es pas quitté.

Mardi 8. Chamonix. Chère Monique. Ma Mona. La première neige est tombée, La route d'Argentière a été coupée. Les chasse-neige n'étaient pas prêts. Et tu me dis qu'à Paris les arbres ont toujours leurs feuilles et que tu t'es promenée en chemisier. Au Lavancher, il y a même cinquante centimètres de neige. Et les premiers skieurs sont arrivés avec elle. C'est à croire qu'ils se cachaient derrière les arbres, avec leurs skis bien droits, bien fartés, et eux déjà tout équipés pour les descentes alors que les remontées mécaniques ne fonctionnent qu'à partir du 15 novembre. L'administration ne tient pas compte des esprits de saison. A l'hôtel, l'équipe est sympathique. J'ai fait mes premières brioches et mes premiers croissants la nuit dernière. Ils étaient réussis. Dans quelques jours, et pour six mois, il me faudra en faire trois cents de chaque dans la nuit, chaque nuit, et les nuits ici sont belles. Même enfermé dans la cuisine qui, à cette heure-là, est toute pour moi, et j'y fais naître un parfum aussi important pour le petit déjeuner que celui du café, j'entends les montagnes, le bruit du vent dans le ciel, l'air qui s'accroche aux pics, se déchire, et la neige qui étouffe et emmitoufle. Je pense à toi. J'ai créé un croissant pour toi. Dans les bandes de pâte, tu m'as déjà vu le faire, je découpe en dents de scie des triangles. L'usage veut qu'on roule le croissant de la base du triangle vers le sommet. Or, moi, depuis hier, et pour six mois, car dans six mois tu auras dix-huit ans et nous pourrons nous marier puisque nous n'aurons plus de permission à demander à qui que ce soit d'autre que nous, je roule les croissants en partant du sommet du triangle vers la base. Ils sont plus croustillants et moelleux dedans. Et surtout, sur chaque triangle de pâte, à la chaîne, avant chaque roulage, j'écris ton nom, Mona, et ton nom est avec le croissant, dedans, avec le moelleux. C'est une idée de pâtissier amoureux. Et il n'y a pas de *fatalité amoureuse*, comme tu me le disais sur le quai de la gare. Mais d'où as-tu tiré cette pensée-là ? L'amour n'est fatal que pour ceux qui ne le vivent pas. Il faut pouvoir s'accrocher aux pics sans avoir peur du déchirement. Tes parents disent non. Dans six mois, ils nous entendront dire oui. Et d'ici-là, des gens, inconnus, te croqueront sans le savoir. Ton nom sera dans toutes les bouches comme il est dans la mienne. Je te distribue en secret car je te veux à moi tout seul. Ne m'appelle plus au téléphone. La note que tes parents recevront nous signifierait. Nous nous sommes connus à l'été. Nous nous marierons au printemps. Du premier jour de l'été au dernier jour du printemps. Un an jour pour jour et nous échangerons nos oui. Il va falloir que rapprenne à faire du ski. J'irai hors piste et je serai prudent. J'ai ta photo sur la table de

chevet. Celle un peu floue. Tu sautes de la barque, Tu as un pied sur la berge. N'aie pas peur, il n'y a pas de chômage chez les pâtisseries amoureux. Et même si le monde se bombarde, je trouverai toujours un sous-sol pour préparer les matins. Je garderai nos enfants pendant la journée. Nous aurons les week-ends pour nous. Ci-joint le premier argent pour les cours de sténo. A demain. C'est le compte à rebours. Maurice.

Mercredi 9 novembre. Chérie. Ça ne se dit plus, chérie. Je le dis. Je l'écris. Qui sème la terreur? Celui dont on dit qu'il terrorise ou celui qui se dit terrorisé ? Celui ou celle. Celle ou celui. Je t'écris à vif Mais comment peut-on écrire autrement ? Comment peut-on être autrement ? Oui, plein de lettres dans une lettre, de romans dans un roman, de poèmes dans un poème, de musiques dans une musique, de paroles dans une chanson, plein d'images dans un seul tableau. Je suis comme un poignard trop aiguisé, prêt à plonger. Le fleuve Guadalquivir coule dans ma tête. Je connaissais par coeur ce poème de Lorca quand j'étais adolescent. Chéri. Au masculin. Ça ne se dit plus, chéri. Il n'y a plus de doute cette fois, je suis l'auteur de cette lettre. Je suis l'auteur de toutes ces lettres. Comment pourrai-je être l'autre ? Jamais nous ne le serons. Je n'ai plus rien à t'écrire. Je t'ai tout dit. Tu as épuisé en moi toutes les patiences. Toi, précisément. Que j'ai aimée d'amour, puis d'amitié alors que tu n'aimais que toi. Ne m'empêche pas de continuer à écrire cette lettre et ces lettres. Pour d'autres, les autres, que je ne serai jamais, qui ont tout à dire, alors. J'ai également tout à dire. L'important est de ne plus rien attendre et d'essayer. De tenter. Pour cela, imprudent, risqué, la patience est inépuisable. Je n'ai aucune leçon à donner et je n'ai pas à en recevoir. Nul n'a le droit de nous fixer des échéances. Je ne joue pas avec les mots, ils sont trop dangereux. Je n'ai fait aucun pacte avec eux, à chaque ligne tout recommence, même la ponctuation : la échéance est dans le camp de celles et ceux qui fixent des échéances, qui décident quand vous pourrez faire quoi et qui croient avoir ce pouvoir. Ils ou elles ne l'auront jamais tant qu'une seule personne écrira encore une lettre, tant qu'une seule personne lira encore une lettre écrite pour elle. Je suis allé à Crécy-en-Brie, un des terminus des mètres de très grande banlieue. Un rendez-vous. Pour un entretien sur les ondes d'une radio périphérie. J'avais accepté, sans convoitise, parce que le jeune homme était beau et que sa radio s'annonçait libre. Je me disais qu'un temps, peut-être, nous pourrions parler vraiment pour d'autres, dans la nuit de cette si grande banlieue. A la gare le jeune homme était aussi beau qu'au jour de notre prise de rendez-vous. Je n'ai plus 20 ans depuis plus de vingt ans. Je voulais simplement un peu de fraîcheur. Dans la voiture qu'il conduisait, nous allions au studio d'enregistrement, le jeune homme m'a expliqué qu'il avait également invité Lucien P. Ce vieil homme jeune de vingt-neuf ans, ce très vieil homme jeune du coeur de Paris, qui fut critique littéraire et qui désormais écrit des romans comme on fait du beau meuble de style au faubourg Saint-Antoine. De la copie. Du figlage sans âge. De l'épatante reproduction. Je suis donc allé là-bas pour retrouver ce Lucien P. qui retient son pet depuis tant de temps qu'il en a les joues gonflées. Fureur de moi. Le jeune homme a failli provoquer deux accidents. Il ne voyait plus les voitures aux croisements. Mais qui sème la terreur? Celui dont on dit qu'il terrorise ou celui qui se dit terrorisé ? Pour Lucien P., si le jeune homme m'avait prévenu, « je ne serais pas venu ». C'est ce que je lui ai dit. Lucien P. a parlé de son roman, en premier. Sans aucun amour. Il écrit sans amour. Il n'aime personne. Il n'aime que démolir les autres. La voix, tout dans la gorge, rien dans le ventre, et le ventre qui gonfle, gonfle. Il m'a dit, juste avant l'émission, « j'ai trop entendu de romanciers en tant que critique pour ne pas payer maintenant. Mais si je voulais les descendre, c'est qu'ils étaient en haut ! Ils n'avaient rien à craindre ! » Il y a dans sa voix des points d'exclamation qui ne servent à rien. Ensuite, il parlait de son roman, à l'antenne, en direct, broderie mécanique, voix guindée, je me suis dit qu'on ne mélangeait par les torchons et les serviettes, que je n'étais qu'un torchon, un torchon qui brûle, et

lui, Lucien P., une serviette amidonnée, apprêtée comme on dit. Et je me suis souvenu, au son de sa voix sans vie, sans aucun doute, qu'il m'avait, moi aussi, descendu. Je l'avais oublié. J'ai des rancunes, mais pas celles-là. Puis ce fut mon tour. Je me suis perdu. A chaque question, j'oubliais la question. Je pensais simplement à la très grande banlieue. A sa nuit. Et aux métros de Paris-la-pieuvre, tentacules. Voici. Le détail, ce serait trop beau. Lucien P. voulait intervenir et dire que le principe de mon roman lui paraissait suicidaire. Si l'artiste prend un risque, il est artiste. Il sert son art. Il n'y a que les pingres pour le croire suicidaire. Ce plongeon dans la mort est un acte vital. Lucien P. ne lâchera pas son pet de sitôt. Le jeune homme devait me raccompagner à la gare. 22 h 7. Il y avait un métro à 22 h 20. Sur le parking, j'ai serré la main de Lucien P. Je lui ai dit « vis bien ». Il a voulu me répondre mais les mots sont restés dans sa gorge. Son chien-loup aboyait dans sa voiture. Je lui ai dit « il t'appelle, vas-y ». Et alors que je montais dans l'autre voiture, celle du jeune homme, Lucien P. a crié à son chien « veux-tu te taire ». Tout lui. Il crie à son chien « veux-tu te taire ». Dans la voiture, j'ai expliqué au jeune homme que j'étais venu, sans convoitise, pour la vitrine de lui. Il fallait bien que je le lui dise, et « ne refais jamais ce que tu as fait ce soir si tu veux être quelqu'un, simplement quelqu'un ». Ça l'amusait de me voir si furieusement calme. Qui sème la terreur? Encore un piège. Le retour dans le métro de très grande banlieue fut un régal de visages et de regards. A la gare centrale des Halles, d'escalator en escalator, j'ai eu l'impression de sortir des entrailles de la terre. Tous les bars étaient fermés. Trop tard. Bonsoir chérie, chéri. Je le dis, je l'écris. Le démagogue accuse les autres de démagogie et il ne se débarrassera jamais de sa très propre démagogie. J'ai peur de mourir et je suis terriblement en vie. Je fais envie et cela me dégoûte. J'ai caressé les chats. Je leur ai donné à manger. Ils m'ont parlé. Je ne leur ai pas dit de se taire. Ils dorment. Un jour ils me trouveront tombé du haut des mille pages à écrire, la tête la première, contre la page blanche. L'émission s'intitulait *Pages blanches*. Mon roman de ce soir s'intitulait *Premières Pages*<sup>16</sup>. Le beau jeune homme piègeur, mélangeur de serviettes et de torchons, l'a présenté, lapsus, sous le titre *Premières Lettres*. C'est vrai. Tu pourras le demander à Lucien P. Qui sème la terreur ? Bonne nuit. A demain. A jamais. Je ne serai jamais toi. Je meurs donc je vis. Je résiste. Je me sens coupable de ces lignes. De ces lignes intolérables, intolérantes et pourtant. Lucien P. se retient. C'est son droit. Je tiens. C'est le mien. Quand les lettres n'ont plus de sens alors le sens commence.

Toulouse le jeudi 10. Chère Christine. Je suis venu une fois, chez toi, sans te prévenir et je crois que j'aurais mieux fait, cette fois-là, de ne pas venir. J'ai violé ton domicile. Ton territoire. Tu es celle qui vient et qui ne reçoit pas. Tu m'as dit « non tu ne me déranges pas » mais ton regard était de pire dire : un reproche. Tu ne me l'as jamais pardonné. Et le pardon, s'il intervient entre deux, fait que un plus un donne deux fois un. J'aurais dû croire terriblement en moi mais tu as ceci de plus célibataire que moi : tu forces les portes des autres et tu barricades la tienne. J'aurais dû passer, ce soir-là, devant chez toi, sans avoir la curiosité de monter et de te surprendre. Voici que depuis deux ans je ne me le pardonne pas et ce pardon que je n'aime pas encombre ma mémoire. Tout a changé, après, entre nous, et nous avons cessé de nous voir pour le simple plaisir des brèves rencontres sans surtout aucune suite. Or, ce soir, je suis allé au *Béthy's*, le nouveau dancing. J'ai rencontré une femme, belle comme toi. Nous n'avons plus l'âge de ces rencontres et pourtant, nous y tenons. Il le faut. Je ne sais même pas comment elle s'appelle. Il y avait trop de bruit. Je lui ai simplement dit « je veux rentrer chez moi. Il est temps ». Elle a regardé sa montre, puis elle a répondu « je veux aller chez vous mais je dois d'abord raccompagner ma soeur à Satolas ». Sur un bout de papier, j'ai griffonné mon adresse, sans mon nom. Le nom gâche tout.

---

<sup>16</sup> Roman de débuts de romans publié en 1983 ayant précédé la parution de *L'espérance de beaux voyages*.

Et j'ai dit à cette femme «c'est au second étage. Je collerai un papier sur la porte avec marqué *c'est ici*»Le papier est collé. Depuis trois heures j'attends. L'aéroport de Satolas n'est pas si loin. A-t-elle eu un accident ? Ou bien sa soeur s'est-elle mise à pleurer et elle n'a pas pu la quitter. Cette femme avait un visage attendu, souhaité. C'était elle, elle, j'en suis sûr. Mais on est toujours sûr avant. Et je risque d'être sûr longtemps : elle ne viendra pas. Les voitures, la nuit, sur les quais, tout autour de la ville, c'est nous. Une seule personne dans chaque voiture. La nuit des méfiés et des méfiantes qui ne feront jamais deux que dans des jeux qui ne sont même plus amoureux. Je ne peux plus tricher sur mon âge. Je vais laisser l'inscription sur la porte *c'est ici* quand même. On ne sait jamais. Demain c'est férié. Mais au moins je t'aurai écrit. Deux ans plus tard. Tous ces *quand même*, tous ces *au moins*. Salut ma belle perdue. Bob.

Le 11 novembre<sup>17</sup>, Jour des anciens combattants. Jour férié, Jour vide, Ville vide. Il fait doux comme pour un printemps. Chère Viviane. L'appartement est terminé, Tout est en place. Il m'aura fallu cinq semaines pour tout déballer, tout nettoyer et veiller à ce que tout fonctionne : la nouvelle serrure, le chauffage, les crémones des fenêtres, la chaîne stéréo, les lampes, les robinets. J'ai fait revenir tous les corps de métiers. Les parquets ont été poncés, cirés, lustrés. Il y avait de la poussière partout. J'ai rangé tous mes vêtements, C'est dangereux de les ranger tous le même jour, Ils racontent des histoires, des voyages, des rencontres, des bonheurs et des peines. Ils racontent des histoires que personne ne croirait parce que ce sont uniquement des histoires, Tant d'histoires. Alors qu'on veut toujours ne pas avoir assez vécu, les vêtements témoignent d'une telle intensité. C'est fini. Tout est rangé. Il y a les crochets pour les torchons dans la cuisine, une bouilloire toute neuve pour les infusions, des bouteilles d'alcool au salon, et le placard à produits d'entretien, à l'oeil, quand on l'ouvre, est un chef-d'oeuvre d'art contemporain, Il ne manque rien, J'ai pensé à tout. Le paillason est neuf. Le nouveau poste de téléphone me permet de composer un numéro sans avoir à décrocher et à tenir le combiné. Quel progrès ! Je pourrais également raconter l'histoire de chaque tapis, chaque fauteuil, chaque meuble. Ils sont familiers. De famille, Maintenant je vis l'héritage. Ils ont tous regardé mon enfance, Tour à tour témoins de la défense et témoins de l'accusation. Comme tante Jeanne au procès de ce collaborateur des Allemands qui avait fait déporter l'oncle Etienne et dont elle était devenue l'amante. Pour savoir, savoir où se trouvait Etienne et lui faire parvenir des paquets. Notre oncle est revenu. Tante Jeanne a témoigné deux fois, charge et décharge. Le collaborateur a été fusillé le lendemain. Dans une boîte, j'ai retrouvé des lettres et des photos de cet homme. Tante Jeanne les avait donc confiées à notre mère. Un passé resurgit. Toujours le même passé. Cette période de l'histoire nous poursuit, nous englué, dedans, comment vivre le temps présent si tout cela témoigne encore ? Un jeune homme dort dans mon lit. C'est le premier jeune homme qui entre dans cet appartement. Il vient de Bourgogne où il a passé quatre jours de vacances et il repart demain matin pour Cherbourg où il vit avec sa mère. Ses parents ont divorcé. Il a un tout petit tatouage sur l'épaule. Comme un soleil avec des rayons et la foudre au-dessous. Il a fait de la prison pour avoir déserté. Il ne travaille pas. Il dit qu'il aime la musique. Il ronfle. Il est blond, bouclé. Il a des petits yeux noirs et un très beau sourire qui m'a stoppé dans la rue. C'est un ange. Mais j'ai quitté le lit. Il voulait dormir. Cela me fait du bien de le savoir, ici, chez moi. Seulement ça. Lui. Là. Dans le lit. Avec ses mensonges et ses rêves. Il ne fait pas la différence entre les deux. Alors je t'écris. Je viens de m'arrêter, à un appartement, étranger, dans lequel tous les objets, livres et vêtements racontent tant d'histoires que je n'ai plus à vivre celle-ci de l'ange aux yeux noirs. Vivement le matin que le jeune homme s'en aille. Il n'a pas de poignard, celui-là. Mais le prochain peut-être.

---

<sup>17</sup> Armistice de 1918. Dans ce récit, la guerre de 39-45 apparaît aussi.

Ci-joint le chèque de 101 712,75 F pour solde de tous comptes entre nous. Le notaire m'a conseillé de te l'adresser directement. Il faut que tu lui envoies un mot de reçu Maintenant que tout est partagé, nous nous verrons moins souvent. Le peu de temps qui nous reste passera très vite. De toutes les façons tout est dit. Ton frère. Nicolas.

Samedi 12 novembre. Midi. Je te prie d'arrêter de m'envoyer des enveloppes vides. Si tu n'as plus rien à me dire, ne dis plus rien. Une fois, le message a un sens, au toucher d'abord, à l'ouverture ensuite. Mais dix fois, douze fois (je te les renvoie), il y en a en fait treize, il suffit. Si au moins tu changeais de timbre. Vis bien. Je vis bien. Lou.

Le 13 novembre. Chère toi. Ma bonne. Ma douce. Ma rude. Mon exigeante. Je ne répondrai pas aux nombreuses questions, précises, de toutes tes dernières lettres. Les questions des lettres n'appellent pas d'autres réponses que celles que tu te donnes en les posant. Aujourd'hui, dimanche, j'ai décidé de sortir et de marcher. Il faisait beau et brusquement extrêmement froid. Ce froid vif des nuits d'automne que le soleil ne réchauffe plus pendant la journée. Et le soleil décline toute responsabilité. Les rues restent à l'ombre. Il n'y a que les places pour être inondées de foule et de soleil froid. J'ai pris le métro pour traverser Paris et me rendre au Luxembourg. Je voulais voir les petits ânes faire de la buée avec leurs naseaux. Je suis désormais trop grand pour faire un tour comme un enfant. Enfant, mon père trouvait cela trop dangereux. Je devais faire des « études ». Je les ai faites. Je ne ferai donc jamais mon petit tour au Luxembourg. Dans un roman d'Anatole France un petit garçon riche jetait une brioche à peine croquée, dans un bassin, devant un petit pauvre qui avait faim. Je voulais revoir cela. Dans le métro, il y avait du monde. Aucune place assise et peu d'espace debout. A l'autre extrémité de la rame, un homme parlait très fort, très vite. Il tenait un discours. Les voyageurs étaient un peu fâchés et s'échangeaient des regards furtifs et réprobateurs. Puis, j'ai commencé à écouter ce que l'homme disait. *Je suis né en Bulgarie. J'ai quitté le pays dans un coffre de voiture avec ma femme et mon fils. Arrivés en Autriche, ma femme était morte. Mon fils asphyxié. Nous voulions vivre en France. L'homme s'est mis à crier, station des Halles. Et je suis juif de Hongrie. J'ai fui en Israël. J'ai planté des arbres pendant dix ans et j'ai eu dix enfants. On m'a expulsé parce que j'étais communiste. Je vis en France maintenant. Mes fils sont soldats. Qui leur donne des armes, vous ? Mais n'ayez pas peur ... Station Châtelet. En fait, je suis polonais. La solidarité, je connais ça. C'était partir ou mourir. Je suis venu la trouver ici. Merci. Vous êtes formidables. Je peux continuer ? Je ne gêne personne. J'ai payé mon ticket. Je l'ai dans la poche. Vous pouvez le vérifier. Tenez. Et j'ai le droit de parler. Mais je suis venu de Sao Paulo. J'ai eu beaucoup de mal à sortir de la ville. Elle s'étend à une vitesse plus grande que celle du pas. Je ne voyais plus le ciel. J'étais recherché parce que je disais ce que je savais de la pauvreté. Du groupe, je suis le seul survivant. A Paris je me cache. Merci de votre attention. Station Cité. Eh bien non, vous vous trompez. Je suis palestinien. Regardez bien ma gueule. Je suis né dans un camp. J'ai vécu dans un camp. On m'y forçait. Et c'était aussi volontairement. J'ai échappé au massacre parce que je dormais habillé et que je connaissais le chemin des toits. De toit en toit me voici à Paris. Comment ça, vous ? Je suis juif, je suis bounoul, je suis bulgare, je suis irlandais de la cellule de Ian Smith, j'ai servi de cobaye, aux U.S.A., on m'a rendu stérile, mais je parle. Vous entendez ? J'ai mon ticket, je parle. Station Saint-Michel. Bonjour madame, vous avez un siège libre, là. Il y a de la place pour tous si on le veut. Et de l'amour pour tous si on le peut encore. Je suis kabyle. J'ai des médailles. Ils ne veulent plus de moi. Le parti unique, vous connaissez ? Je voulais ouvrir un cinéma à Alger. Il n'y en a plus. Je voulais que ça recommence. Le monde entier dans une salle noire. Trois coups de poignard le jour de la première projection. Johnny Guitare de Nicholas Ray. Je peux vous*

*chanter l'air ? Mon sang a fait une flaque jusqu'à Marseille, j'ai nagé dedans et l'ai pris le premier train pour Paris, Ne me demandez pas mes papiers, je les ai. J'ai tous les papiers. Je suis de partout. France, terre d'accueil. Je bouge et vous ne bougez plus. C'est le goulag un peu partout. Ici. C'est le goulag qui se tait et qui mange. Et rien ne change. Votre socialisme, il faut l'inventer. Ça vous fait sourire ? Vous êtes tous contre ? Contre tout ce qui vient. Je viens de Russie. Je viens du Biafra. J'étais barman chez les pédés à San Francisco. Je leur ai filé un mal fatal. Je suis d'Afrique noire. Toutes les branches des arbres sont cassées, Je suis arrivé. Je descends là. Je vais parler dehors. Vous pouvez vous dire: bon débarras. Je ne vous demande rien. D'ailleurs, sur l'affiche, là, ils vous disent drôlement gentiment de ne rien donner aux quêteurs, Salut. Je vais gueuler ailleurs. Vous pouvez continuer en silence. Le monde entier rêve de vous. Station Odéon. Il est descendu. Il gesticulait sur le quai. Il criait je suis nègre mais j'ai perdu ma couleur. Je suis nègre, prouvez que je ne le suis pas, vous ne le pourrez pas. Je suis arménien. J'ai fait le tour du monde sur un life-boat. Vous êtes tous bien pressés, ne me bousculez pas. Oh ! Oh ! Bip sonore. Les portes du métro se sont refermées. Les voyageurs de la rame ont relevé la tête. Certains ont souri. Une femme pleurait. Pour une autre raison, peut-être, mais elle pleurait. Elle se posait des questions. Comme toi. Alors voilà. Je t'ai répondu. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je te l'enverrai. Le soir, je suis allé écouter des tangos. Un grand spectacle. Avec tout le gratin des premières, ces gens du genre «je ne suis pas content si vous me saluez et je suis furieux si vous ne le faites pas », que faire ? J'ai tendu ma main à des coquins qui gardaient les leurs dans leurs poches. Et ma main dans le vide. J'éclatais de rire. J'ai voulu embrasser Andrée. Elle a reculé d'un pas. J'ai fait ma bise dans le même vide. J'ai éclaté de rire. A la sortie, Jacques m'a présenté une momie vivante. Un jeune acteur qui paraît-il a beaucoup de succès, Celui-là m'a serré la main mais il ne me regardait pas dans les yeux. Je le lui ai fait remarquer. D'une voix déjà poudrée il a dit «je suis sous le choc de tous ces tangos magnifiques ». J'ai répondu «alors vous n'avez rien compris au tango. Parce que le tango c'est les yeux dans les yeux ». Irina a demandé à Jacques « où allons-nous dîner ? » Jacques a répondu « où tu veux ». Il ne voulait pas. Il n'a jamais rien voulu. Et elle l'aime. Et ça continue. Chaque jour elle lui dit, au téléphone, « ne m'appelle plus ». Elle l'appelle. C'est foutu. Gens chics. Gens flous. Le tango vient d'une banlieue perdue qui ne sera jamais retrouvée. Les paroles sont tragiques mais à Paris on ne sait que le pas. *Fumando espero al hombre que yo quiero.* Je fume en attendant l'homme que j'aime. Je suis rentré à pied, fou. Comme l'homme fou du métro. J'écrivais cette lettre à voix haute. Je t'embrasse. Je m'abîme. C'est bon de plonger ainsi. J'ai pris un bain chaud. J'ai donné à manger à tes chats. Je crois qu'ils t'ont oubliée. Ils dorment dans les pattes l'un de l'autre sur la veste que j'ai jetée par terre furieusement, en entrant. La petite monnaie des poches a roulé sur le sol. Le lit n'est pas trop grand. Je dors en travers. Je ne prépare plus mes cours. Et je n'ai jamais senti autant d'écoute. J'enseigne, enfin, quelque chose du hasard et de l'esprit. Je deviens délicieusement fou. Merci de m'avoir quitté. Je laisse le flou aux fourbes. Encore une fois, si tu as besoin de quelque chose, je te l'enverrai. Mais tu as tout emporté. Même la boîte à outils et les tenailles. Je t'embrasse, toi, ma bonne, ma cassée, ma cambrée, ma toute belle aux yeux fermés au moment des jouissances. Jamais un cri, alors, ne s'est perdu dans ta gorge. Tu gardais tout pour toi. Même ta fuite. Garde-la. Pour un peu, j'aurais suivi le fou du métro et j'aurais fait signe à la foule d'écouter. Mais elle circule la foule, elle tourne, elle tournoie, c'est un tourbillon. Et tant pis si des bras se lèvent : il n'y a plus de secours possibles. Rends-moi seulement le pull bleu acheté à Madère. Je ne te l'ai jamais donné. Je le reprends. Ci-joint les timbres pour l'expédition. Ton salaud. Mais pourquoi m'écris-tu encore. J.S.*

Lundi 14 novembre. Lettre promise. Lu dans Cingria, *Le Camp de César. Il n'y a pas d'odeur à quoi je sois plus sensible qu'une vénéneuse odeur de marais dans les champs quand le sol se fait mou et que l'herbe se modifie en roseaux ...* Plus loin, *c'est que j'aime la civilisation, le doit-et-avoir, l'échange. Le pavé, le bitume, les houilles ; plus loin encore, j'aimerais au contraire vivre toujours et de vie corporelle, afin de sentir, et cette odeur ne doit être que ce solennel brouet qui tourne et s'étend bien qui est le goudron. Je me sens fortifié, accompagné : je désire, et c'est illimité ce que je veux qui EST POSSIBLE, si je suis seul dans les villes pauvres et les estuaires et les marais et les vieux tas, les vieilles buttes, les falaises, les fourneaux, les puits de plâtre, les gares. Aller comme Pierre S. toujours (avec des pantoufles sur ses bottes).* Donc je t'écris. Lundi après-midi. Seize heures. Cette page ci-avant, je la copie avec délice. C'est une écriture qui fait rêver. *Les estuaires, les marais et les vieux tas...*, moteur du rêve que je t'ai raconté au téléphone. C'était d'une navigation souterraine. Un fleuve de boue sombre, onctueux, passant sous des voûtes cintrées. Une rive gluante faisait que je préférais nager dans cette eau ralentie plutôt que de vaciller au bord. Je te faisais venir, descendre : pas un mot sur la descente en ce lieu souterrain. Je reste avec ce sentiment trouble que je désirais « te montrer quelque chose » et aussi « avoir ton sentiment ». Dès la rive, alors, je ne glissai plus. Le mouvement sombre du fleuve, la rive en mince ourlet qui m'inquiétaient plus tôt, ça devenait du plaisir. Une étreinte douce. Nous inventions cet exercice étrange qui consistait à étendre un beau tapis Kilim, rouge et brun, de belle taille, sur le liquide solide, le solide liquide, qui nous tentait si fort. Et c'était à qui des deux s'étendrait ainsi sur les liens tissés, sur la couleur du monde, sur la merde, sur la promesse d'eau claire, pourrions-nous y tenir ensemble ? Tu vois, ami, quand je te le disais qu'il s'agissait d'un rêve « fiévreux », c'était bien le moins ! Il ne m'est pas commode de te l'offrir. Moins encore de « l'écrire ». Après les catacombes, je t'offre de l'air, et du bon. A Sargues. Jeudi dernier. Quatorze heures. Marguerite a demandé à Sébastien, d'un trottoir à l'autre, d'ouvrir, tout de suite, la boutique de papeterie parce que, tout de suite, il me fallait des enveloppes. Sébastien portait une chemise à carreaux jaunes et noirs qui lui donnait un grand air. Tout de suite, ça m'a mis des plaisirs italiens en mémoire. Une peinture de Simone Martini, à Sienne, on voit un cavalier et sa monture vêtus, presque cousus ensemble, de drap fauve à losanges noirs. Je suis revenue à la librairie et j'ai acheté *Venises* de Paul Morand. Bien fait. Sargues, ce même après-midi, passant devant l'épicerie *Le Fruit de la passion*, j'ai vu le sosie de John Travolta, un peu plus vrai, un peu plus berbère, un peu plus mauve aux lèvres. A Serpaille, le lendemain matin. Si tu savais comme j'aime acheter des poissons en souvenir de Jean qui m'a appris plein de choses sur ce plaisir et sur la pêche au Grau-du-Roi. A midi, dans un passage pour piétons, je laisse traverser, avec déférence, deux écolières qui se tiennent par le cou. Toutes deux portent de petites bottes souples et noires. Je suis sûre qu'elles sont enchantées de ces bottes et c'est aussi pour ça que je me suis arrêtée. L'une des deux, passée sur l'autre rive, me sourit. La seconde, celle à la pèlerine verte, enlacée à sa compagne qui sourit encore un peu, fait en sorte de me tirer la langue. Ce à quoi je réponds d'un sourire et d'un geste de la tête. Je veux faire entendre que la considération que je puis avoir pour les écolières à pèlerine verte est tout à fait intacte. Et il se produit ceci: la pèlerine verte sourit, de manière exquise, et je pense à ses pupilles légèrement dilatées, à cet instant. C'est le bonheur d'une rencontre. Je t'embrasse. C'est le soir. Le peuplier que je préfère, celui qui a pris la foudre dans l'intérieur du tronc, est doré comme le cavalier de Sienne. Clara.

Le 15. Mardi. Cher Lulu. Le seul moyen que j'ai de lire tes lettres, c'est de les recopier. Ainsi, je m'arrête à chaque mot. Et je comprends ce que tu as essayé de me dire. Mais après avoir recopié, c'est comme si je t'avais répondu. Et je ne sais plus jamais quoi t'écrire. Et puis, je me tiens au courant de tout ce qui se passe dans le monde, dans le pays, et ici au pays. Et je me dis, de plus en

plus, que rien ne compte, qu'un oubli gouverne, et qu'il n'y a désormais de frontières que celles de l'individu et de son égoïsme. Devoir quoi que ce soit à qui que ce soit n'est même plus un courage ou un signe. Je te dois tout, grand frère, possible frère, mais je ne veux plus le savoir. Je recopie tes lettres. Je me baigne dans tes mots. Un bain d'encre. Et cela suffit. Ce matin, il faisait beau. Et très froid. De la vallée on pouvait lire toutes les routes et tous les hameaux. Je suis sorti en short, torse nu, les pieds dans les tennis exténués de l'été dernier. Rolande m'a dit « mais qu'est-ce qui te prend ? » Je lui ai répondu « je n'ai plus l'âge de l'hiver mais ma vie est un été permanent ». Au déjeuner, elle avait l'air inquiète. Elle m'a simplement dit, au dessert, « il y a longtemps que tu n'as pas répondu à Lulu ». Voilà. C'est fait. Sacré copain. K.

Ce mercredi. Cher ami. Voici le texte que vous me demandez depuis des années pour votre revue dont il m'est arrivé de dire que la moyenne d'âge des abonnés était de cinq milliards. Voici ce texte que je vous dois, parce que je n'ai jamais accepté les invitations à vos soirées qu'une fois, la dernière, la semaine dernière, et qu'au moment de quitter la maison je me suis fait peur en smoking, donc en croque-mort et j'ai fait demi-tour, salle de bains, infusion, une bonne lecture et l'habituelle nuit sans sommeil réparateur. Or des amis m'ont signalé que le souper était placé et qu'une chaise était restée vide entre Françoise et Bettina. j'ai été peu cavalier<sup>18</sup>. Voici mon texte en vous priant de m'excuser. A le relire, je me dis que l'art, envers et contre lui, malgré tout et tous et en premier l'artiste, ne serait forcément, en bout de course et même en cours, jusqu'à ses débuts, qu'une mondanité de plus. Titre: *Femme flattée, femme perdue d'avance*. Texte : Tout ce que je sais d'elle, elle, en général, c'est qu'elle est belle, une belle femme ou une grande dame, uniquement si elle a le don, la capacité, la nature ou la manière de ne jamais se sentir flattée. Si elle succombe à la flatterie comme à la médisance, si elle se perd dans l'idée que les autres se font d'elle, alors elle n'est plus qu'une, une autre, entre autres, entre autres femmes maquillées par je ne sais quelle idée d'une beauté conquise. Le maquillage alors se voit. Le transparent à lèvres transparait. Elle se refait des beautés. Elle a perdu la sienne, d'origine. Tout est toujours à recommencer dans la parade ou la représentation pour cette autre qui a succombé et qui s'éloigne de plus en plus d'elle-même, franchissant sans même s'en rendre compte ce point de non-retour où elle aussi flatte la flatterie. Tout ce que je sais d'elle, pas l'autre, elle en général, la belle elle, c'est qu'elle n'a pas de modèle. Elle est un modèle en soi. Pas une reproduction d'un réel. Une réalité en soi. Intacte. Très touchée. Touchante. Je sais très bien quel grand chef d'Etat disait à une de ses aimées qui l'aimait peut-être moins qu'il ne l'aimait *Madame, louange ou blâme, c'est toujours de la réclame*. Derrière le frappé du bon mot, il y a comme l'aveu d'un désenchantement : elle n'était pas aussi belle que ça cette belle dame désirée. Elle était belle comme les autres, Toutes les autres belles qui ne le sont pas. Ces lignes n'ont pas de visée personnelle. Le jeune homme qui débute a débuté en moi assez longtemps, bientôt trente ans, et l'enfant est revenu. Il sait faire la différence entre la belle-belle et une autre, celle qui propose et celle qui compose. Et pour n'avoir été ni l'amant ni le possible amant d'aucune d'entre elles-elles, ou elles-autres, ni même le confident, il peut se dire en « revenant », en revenant à la surface du petit monde des deux ou trois cents, que la belle est rare et que les autres sont légion. Que la vraie est amie quand les autres intriguent. A cette autre à laquelle je pense précisément, j'ai demandé un jour *Comment vous appelez-vous en ce moment ?* Le baisemain est révélateur. La main qui se ramasse est ennemie. Cette « autre » ne s'aime pas. Il y a des joues froides à la bise. Les femmes perdues d'avance ont beaucoup de guindés autour d'elles. Ils ont un parasol planté quelque part. Etymologie : on donne un coup de pied quelque part. Attention, dans la conversation, le «quelque

---

<sup>18</sup> Minuscule du « j » conservée de l'original.

part » prolifère actuellement, et pas toujours, ou toujours, à bon escient. Or, je veux parler d'elle, elle, la femme que rien ne flatte, pas l'autre, pas l'originale, mais celle qui n'oublie jamais son origine. Elle, belle, accepte les ravages, les outrages du temps, comme elle refuse les flatteries. Elle n'arrête pas le temps. Elle vit avec. Elle n'a pas la beauté des instituts. Pas de lifting mais des liftiers. Amants, heureux amants : ceux-là qui connaissent le bon étage. Le résumé n'est pas grossier. Il n'y a que les grossiers pour trouver des grossièretés. Tout ce que je sais d'elle, c'est que les autres sont jalouses d'elle, parce qu'elle a vécu les histoires qu'elles ne vivront jamais à trop vouloir les vivre. Parce qu'elle, elle, est ce qu'elle est. Et jamais, jamais, ce qu'elle paraît, si on la flatte. Je pars de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps, puis je reviens. Le temps passe. Ce n'est pas du temps passé. Dans le paquebot les deux ou trois cents, le S.S. *The Must*, une fête continue. Je donne mon bras, en passant, le passant célibataire. Une décennie, puis deux, puis trois, la traversée dure depuis deux ou trois mille ans. Les belles sont toujours aussi rares et les autres pullulent. Les flatteurs ont le même smoking noir et ce sourire pincé qui ne parle plus des baisers abandonnés à eux-mêmes. Ce texte je te le dédie, à toi, belle amie. Parce que tu sais d'où tu viens et tu ne sais toujours pas où tu vas. Et tu y vas d'un pas de grande et de toujours toute nouvelle. Les autres savent. Pas toi. Elles sont perdues d'avance. Pas toi. Elles sont le décor de la croisière, La belle est en proue. Mais ne cherchez pas qui. Nous avons la tête pleine de clés et la bouche pleine de ciseaux. Il suffit. Pas de flatterie. Sévy Erravan.<sup>19</sup>

Le jeudi 17 novembre. Cher Alfred, cher Robert, cher Guy, cher Jeannot, cher Jean-Louis, cher Maurice, cher Bernard, cher Steph, cher toi et tutti quanti. Cher. Je te laisse à la solitude de tes certitudes. Il ne faut jamais arriver en avance à un rendez-vous. Il faut laisser l'autre se préparer, Tu sonnais toujours trop tôt à la porte de la chambre. Et j'ai besoin d'être seule avant l'illusion de deux. Je vends des allumettes. Je les vends par boîtes entières. Rien qu'une petite flamme. Tu souffles dessus. Et au suivant. Cher Loïc, cher Benny, cher Christophe, cher Jean-Pierre, cher Kim, cher Dominique, cher Roland, cher Emile, cher Titou, cher Ahmed, cher Jo, cher Pietro, cher Gaston, cher toi et toute la légion. Cher. Pourquoi bois-tu avant de venir chez moi ? Le blanc sec qu'ils servent au café de la gare, le *Café du Départ* avec une majuscule à départ, te fait la bouche âpre et rugueuse. Je n'aime pas ce goût-là. Je veux croire aux mirages. Parfois je rêve que le matelas, sables mouvants, m'ensevelit. Et sous ton poids et sous tes coups, tu crois que ce sont des caresses, tu te butes, tu fais la guerre qu'on ne te fait pas faire, j'ai l'impression que jamais plus je ne ferai surface. Et si je te chevauche, alors je te vois. Tu n'es jamais celui que j'attends. Tu regardes une autre que moi. La semaine prochaine, je passe de cent à cent vingt francs le quart d'heure. J'aurai la monnaie pour les billets de cinquante et de cent. Tu peux prévenir les autres. J'ai le coeur en caserne et un trou à la place du coeur : cette ville. Cher Wilfrid, cher Tonio, cher Rodolfo, cher Renaud, cher Jean-François le malingre, cher Papou, cher Pipo le gros, cher Marc, cher Hubert qui a mal viré, cher Hervé, cher Nours<sup>20</sup>, cher toi. Cher. Je te laisse à la solitude de ta certitude : je ne compte pas. Tu pétris mes seins mais tu fermes les yeux. Le jour où tu les ouvriras, je me verrai, je plierai bagage et on me retrouvera caissière dans un supermarché, vendeuse de layette ou représentante en produits de beauté à domicile. Pour voir des femmes, les vôtres, et leur parler. J'ai mis de l'argent de côté. Je fais le tour des corps. Tous différents et puis tous le même. Tu viens par bravade. Tu fais des comptes. Je suis la passante et la payée, l'obligée et la toute donnée, celle dont tu te souviendras ensuite quand tu n'en auras plus qu'une pour la vie,

---

<sup>19</sup> Grand poète. On ne trouve plus guère ses ouvrages en librairie, en ce début de XXIème siècle. Voir aussi *Niagarak*.

<sup>20</sup> Titre d'une nouvelle parue en 2006 dans *Avant que tout me devienne insupportable*.

pour le meilleur et pour le pire comme on dit. Même pour le meilleur tu fermeras les yeux, et je serai là, fidèle servante de l'hôtel Carré, chambre 3, faut arriver à l'heure. Une sonnette à une porte de chambre d'hôtel c'est rare. Le patron prend la moitié. Le dessus de lit est changé deux fois par jour. Je paie le pressing. Frais professionnels. Tu ne m'as jamais vue dans les draps, la tête dans l'oreiller. Ça c'est pour quand je compte les billets. Et si je sors dans la rue, je fais celle qui a de la vertu. Bella n'est pas mon nom. Ça me rassure. Cher Alekos, cher Jean-Claude, cher Host, cher Cacou, cher toi, chers vous. Vous tous. J'ai bien fait de m'arrêter ici, dans cette ville, dans ce trou, une caserne et puis c'est tout. Une gare sans consignes automatiques, des fontaines qui ne coulent plus, une avenue de la République et un magasin *Les Dames de France* qui vient de déposer son bilan. Je voulais aller plus loin. Et me jeter dans la mer. Je rêve que je suis une déesse et que j'ai mille bras, les tiens, les vôtres. Je m'achète du beau linge, mais pour moi toute seule. Cher Sébastien, cher, toi seul, j'espère que cette lettre te rendra jaloux et que nous partirons ensemble. Mon ventre t'appartient. Je t'aime. Tu fermes les yeux mais tu me vois. Toi, tu me fais l'amour. Pose-moi des questions. Dis-moi « d'où viens-tu ?\* Je t'aime. Monique. Pas Bella. Le pire, c'est que tu penses que je ne peux pas t'écrire comme je t'écris. Cher Sébastien. Cher. C'est toi. Je voudrais m'arrêter à toi. Monique. Pas Bella. Et Sébastien, c'est trop beau pour être ton vrai prénom. Alors ? Je pense à toi vingt-six heures sur vingt-quatre. Tu fais la différence. M.

Un jour en ce lieu. Monsieur Perrac. René Perrac. René. Merci. D'abord merci pour cette expérience que je n'ai pas vécue et que j'ai ressentie profondément. J'ai aimé et c'est beaucoup pour moi, c'est peut-être trop. On a si peu l'habitude d'aimer. On aime bien. On aime vite. On n'a pas le temps d'aimer fort, d'aimer grand, d'aimer beau. Mais ce ne sont que des mots, des mots voleurs, des mots menteurs qui nous cachent la vérité, qui nous brodent des fables. Et on y croit encore. Sommes-nous naïfs ? De cette lecture, peu importe l'ouvrage, il ne m'est resté qu'un peu d'amertume au fond du coeur et beaucoup d'espoir dans les yeux. De cet espoir qui vous fait voir la vérité en face et qui vous tient debout quand tout s'effondre autour de vous. Si j'ai dit « peu importe l'ouvrage » c'est que tu es derrière chaque mot, derrière chaque phrase, chaque chose, une ombre dans un roman, elle est tienne. Que les mots transcrivent pauvrement les sentiments, ils les privent de leur éclat, du naturel qui les fait. Je relis enfin cette lettre et je m'en veux. Je m'en veux de ne peut-être pas avoir tout compris. J'espère ne pas importuner car je m'en voudrais fort de déranger. Je vais repartir sur la pointe de ma plume avec enfin un peu d'espoir au coeur. Car il n'est pas de plus bel espoir que celui d'aimer un jour. Amitié sincère. Jean-Philippe. P.S. Si le timbre se cache au fond de l'enveloppe laisse-le, c'est qu'il ne veut pas revenir chez moi.

Samedi 19. Bonjour. Il est si tôt. J'ai encore rêvé que j'étais sur une chaise électrique. Condamné à vivre ? La nuit parfois électrocute. Alors, je suis obligé de quitter le lit et d'errer dans l'appartement. D'abord, je reprends un calmant. Puis je me prépare un café, je presse deux oranges, et je découpe deux poires en huit quartiers que je pèle et que je vais manger à la fourchette pour le goût du fruit. Les chats, réveillés aussi, ont droit à leur repas. Je m'installe au bureau, avec le plateau. J'écoute les bruits de la ville quand la ville s'éveille. Celui du premier autobus qui passe, vide, et ne s'arrête pas à la station du bout de la rue, celui d'une mobylette au moteur rendu bruyant par la fierté d'un jeune casqué, apprenti menuisier au fond d'une cour voisine. Il y a le camion de livraison du Félix Pottin du coin, le ramdam des immenses paniers métalliques pleins de denrées, apportés, et celui, frétilant de sons cristallins, des paniers pleins de bouteilles vides, emportés. Puis le camion repart. Un taxi au moteur Diesel s'arrête au coin de la rue et livre la jeune étudiante américaine qui habite en face. Elle dit « merci » en claquant la porte. A cette heure-là, des fantômes, manteaux sur pyjama, promènent leurs chiens dans la rue.

Ils chient les chiens sur la chaussée. Ils ne sont pas inquiétés par les voitures. Quand le jour se lèvera, la rue, en bas, sera jonchée. Il y aura le bruit mesquin du ramasseur de crottes municipal à moteur Vespa. Et celui du camion des éboueurs, moteur qui geint, bruit obstiné et grinçant du compresseur, soupirs des sacs en plastique. De nouveau un taxi ? Il a attendu. Moteur coupé, devant le 33. Puis le passager est arrivé. Démarrage. Pour où part-on à cette heure là quand on est seul ? Les chats ont échangé leurs paniers. *Je remonte le courant. Le courant est devenu plus fort. Il faut que je rame plus fort encore.* En écrivant cela, je me vois dans une barque et ma mère n'est plus dedans. Nous ne rentrons plus à la maison. C'est le grand fleuve du temps. Si le courant m'emporte, je meurs. Et comme je rame de plus en plus fort, je n'ai plus le temps de rejoindre la rive et de m'y reposer. C'est chaque jour et c'est ainsi. Charles-henri a lu les 113 premières lettres et m'a dit qu'il publierait l'ouvrage en deux tomes, *L'Espérance de beaux Voyages. Été. Automne* au printemps prochain et *L'Espérance de beaux Voyages. Hiver. Printemps* au mois de décembre suivant, dans treize mois. Il y aura donc un an de lettres. Un fil du temps. Une suite de romans à l'état naissant. Tant de paroles échangées ou demandées, ne serait-ce que demandées, à leur commencement. Quelqu'un passe dans la rue et tousse. La lumière se lève. Il fait dehors extrêmement froid. Gros minet a vu le premier pigeon sur la gouttière du mur de l'immeuble d'en face. Il ne le quitte pas des yeux. Il rêve des safaris de l'été<sup>21</sup>. Petite douce dort dans mes oreilles. J'étais sur une chaise électrique. Je me suis levé d'un bon. J'ai repris un calmant. Un café. Un jus d'oranges pressées. Des quarts de poires à la fourchette pour le parfum du fruit. Le jour s'est levé. La ville vibre. La chambre rouge, en face, s'est allumée, puis éteinte. Qui vit là ? Les magasins ont fait le plein de marchandises. La chaussée est nettoyée. Au bruit on sait que les autobus sont bondés. Le calmant fait de l'effet. Je vais aller dormir une heure. Terrible rêve de la chaise électrique. Et cette lettre. La ville est grise et froide. Je n'ai pris qu'un parti et j'en connais le risque. A la fin de Biographie, j'appelais cela la trajectoire du javelot. Je vais dormir une heure. Une heure seulement. La sirène du S.A.M.U., il y a déjà eu un accident. Les pas dans la rue se font plus pressés. Bientôt l'ouverture des bureaux. Et coups de klaxon, le premier embouteillage de la journée. Il me manque un amour et parle ce manquement. C'est beau quand ça débute, quand ça doute. Et quand ça se quitte. L'important est de savoir qu'il y aura du courrier, au moins une lettre, le lendemain. Et quatre saisons. Au moins cela. Encore un peu cela.

Paris, ce dimanche. Cher Roland, Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Je ne comprends pas. Avez-vous donc peur de moi ? Je vous ai attendu jusqu'à cinq heures dans ce square, seul sur un banc, entre deux petits vieux (un par banc bien sûr), solitudes multipliées, et face à ces enfants juifs qui, attentifs, suivaient les mouvements de gymnastique de leur professeur. Vingt petites casquettes (calots comment dit-on) semblables mais sous celles-ci combien de têtes différentes, d'émotion et de peur aussi ? Je me suis alors revu tout petit dans un coin, jouant avec mon frère dans le sable. J'ai revu maman me souriant lorsque je traînais la longue ficelle pour faire voguer le bateau qu'elle avait acheté. J'ai retrouvé le goût du pain au lait et de la barre chocolatée Suchard Que ce « présent oublié », que cette étrange familiarité qui est en nous et surgit sans trop savoir pourquoi m'a paru proche tout d'un coup, éclaboussure d'encre sur une page trop blanche. Je conjugue au présent oublié parce que j'ai peur du futur antérieur, parce que j'ai peur du conditionnel. Pourquoi n'êtes-vous pas venu Roland ? Je vous ai attendu. Avant d'aller dans ce square, je suis passé au Grand Bazar. Maman m'avait dit d'acheter du « détachant ». Elle ne supporte pas les taches. Cela ne fait pas net (oui, net, c'est bien son mot). Je vous ai vu, Roland. Vous portiez une chemise, une cravate et sweat-shirt rouge par-dessus, un sac en toile beige à la main. Une

---

<sup>21</sup> Voir *Une vie de chat*.

vendeuse m'expliquait l'efficacité du produit qu'elle voulait que j'achète mais je ne l'écoutais plus. Détachant tous tissus, cuirs naturels et synthétiques, sabre les taches de graisse, cambouis, goudron, peinture. Mode d'emploi : brosser le tissu, mettre la partie à détacher sur chiffon propre et absorbant, frotter d'un mouvement circulaire en partant de l'extérieur et NE PAS LAISSER A LA PORTEE DES ENFANTS. Vous m'avez regardé, Roland, petit regard furtif, puis vous avez baissé les yeux comme gêné, ramassant votre monnaie. J'avais le feu au visage (petit geysier que je suis parfois). Je n'ai pas osé vous parler. Vous n'étiez pas seul. Vous êtes parti et moi je suis resté à attendre, mon détachant à la main. Dans ce petit square, j'avais toujours ce petit regard face à moi (*just a little smile in the night. A lost star in the dark*). Roland, pourquoi n'êtes-vous pas venu? Je vous ai tant attendu. Aviez-vous donc reçu ma lettre? Lorsque je suis rentré tout à l'heure à la maison, maman m'a regardé bizarrement. Elle m'a demandé si je n'étais pas malade parce que j'avais, comme elle dit, « l'expression mauvaise ». Je lui ai répondu que j'étais un peu fatigué et je suis parti dans ma chambre finir mes devoirs. En vous attendant, j'ai dessiné ce visage. Visage anonyme ou visage oublié ? Je vous l'offre. J'entends la voix de maman m'appeler pour aller souper. Je vous quitte. A tout de suite. Charles. P.S. Voici mon numéro de téléphone 799.86.42. Ne dites que votre prénom, je saurai que c'est vous.

Lundi 21. S<sup>t</sup>-Brémond-les-Mines. Tard dans la nuit. Chers parents. Ce fut une belle soirée. Nous avons couché les enfants, tôt, après les avoir fait dîner à la cuisine. Tout était prêt. J'étais allée chez un coiffeur à Brègues, celui de toutes ces dames de la cité des ingénieurs. Je m'étais fait faire une coiffure très lisse, et sans laque. Le coiffeur était déçu. Il voulait me flanquer un échafaudage de boucles «vous avez de si beaux cheveux madame, et méfiez-vous de l'air des terrils, je peux vous recommander le shampooing adéquat et préventif. Il coûte cher mais il faut en mettre très peu à chaque fois ». Comment savoir si parmi les autres clientes du salon il y avait des invitées à notre dîner ? Je ne connais pas ces dames de la cité. Justement, Antoine souhaitait que je les invite flanquées de leurs époux, ses nouveaux collaborateurs, et comme ils disent, eux, « subordonnés ». A huit heures, la table était dressée. Sept couples étaient invités. Donc seize couverts. Madame Kozak, veuve d'un mineur polonais, qui vient faire le ménage à la maison, étrennait un tablier blanc pour le service. Le dîner était placé. Si on m'avait dit qu'un jour j'allais «placer» un dîner! Madame Demarez, femme du directeur général adjoint, à droite d'Antoine, madame Leseult, femme du directeur financier, à sa gauche, monsieur Marty, directeur du développement, à ma droite, et monsieur Blages-Gontereau, directeur commercial, à ma gauche. Et ainsi de suite. J'avais sorti la vaisselle, les verres, les couverts et une belle nappe, tous les cadeaux de notre mariage qui depuis neuf ans n'avaient pas encore servi et nous suivaient dans des caisses, de poste en poste, après être restés chez vous, un temps, dans le grenier. Nous voici donc convenables. Et Antoine, si jeune directeur général. Il ne manquait pas une salière, le poivre en grains, la moutarde, et même des petits bouquets d'anémones. Dans cette cité des ingénieurs, les maisons se ressemblent toutes. Elles sont vilaines et grandes. Elles tournent le dos aux terrils et font face à un réseau de voies ferrées, des voies de garage où l'on répare les wagons. Au-delà, la vue est sans intérêt. C'est légèrement vallonné. Des pâturages, quelques champs cultivés. La terre est noire. Retournée. Sillonnée. Le plat pays n'est plat que dans la chanson. Voilà pourquoi je ne vous ai pas adressé de photo de la maison. Et les mines vont être fermées. Antoine n'a été nommé que pour sa fermeté, son sens du bilan et celui également de la relance. Mais la France est coupée en deux. Et si la gauche est vulgaire, vous n'êtes pas sans le penser, je ne vous attaque pas, je vous aime, la droite l'est encore plus et vous n'êtes pas sans le savoir si vous écoutez autour de vous. Ce n'est pas une affaire de nappe, de salière et de vaisselle. Le mode de vie n'a pas de parti. Il y a des tables dressées dans tous les milieux, comme on dit. Ce dîner, je l'avais

préparé à la demande d'Antoine, en y croyant pleinement, car la hargne de certains ne peut ni ne doit empêcher la demande de tous. Je ne vous dirai pas ce qu'il y avait au menu. Antoine portait la cravate que vous lui avez offerte le Noël dernier, à Aubagne, ainsi que le costume acheté pour le mariage d'Emilie et de John. Antoine n'a jamais été très élégant. Et moi, toujours enceinte, ce que nous voulions, il me semble que je n'ai pas acheté de robe depuis neuf ans. Je portais, maman, celle que tu m'as donnée l'été dernier. Elle est délicieusement trop grande. Et touchant le tissu. A 20 heures, tout était prêt. Les enfants jouaient dans leurs chambres à avoir peur de la nuit parce que nous avons éteint les lumières du premier étage. A 20 h 15, personne. A 20 h 30, personne. Nous aurions pu aller les prévenir, vérifier, puisque nous sommes voisins, dans les mêmes maisons. Antoine m'a dit «comme tu es belle » et, d'un geste de la main, il m'a décoiffée un peu. Je dois vous avouer que, en plus de tout, je le trouve si beau et toujours aussi décisif. Nous attendions, dans le salon, chacun dans un fauteuil, comme en visite quand nous allions chez ses tantes pour les présentations. Justement, la nappe était un cadeau de l'une d'entre elles, les rince-doigts d'une autre, et les verres à porto d'une troisième. Antoine et moi avons bien ri vers 21 heures. J'ai dit à madame Kozak de rentrer chez elle et de vite finir la soirée avec ses grands enfants. Le tablier est intact. Ensuite, Antoine et moi nous sommes longuement embrassés, dans l'entrée, comme en cachette, et ce fut bon. Nous nous sommes même couchés par terre, derrière la porte refusée. Et vous pouvez imaginer ce que vous voulez. Nous sommes mariés et nous nous aimons. Il y avait des lumières aux fenêtres des maisons voisines, du vent dans les terrils, du froid et de l'inquiétude dans la ville basse, des wagons sur les voies de garage, et cette belle nuit du Nord pour tenir la maison dans sa paume. J'embellis, n'est-ce pas ? Non, je ne rêve pas. Ainsi écrit, ainsi vécu. Vers 22 heures, Antoine et moi avons dîné à cette table de seize, à deux. Le repas fut vivant et savoureux. Nous avons dit à nos convives tout ce que nous avons à leur dire. Nous avons répondu scrupuleusement à leurs insidieuses questions. Mission accomplie. Au dessert, nous avons réveillé les enfants et nous avons joué à colin-maillard et à la chandelle autour de la table à en avoir le tournis. Voici. Antoine dort. Je vous écris. Pour Noël, Paul veut un livre, Marie un chandail jaune vif, «vif» a-t-elle dit, Pierre une raquette, Jean ne sait pas et Valérie non plus. Nous arriverons par la route le vendredi soir et nous repartirons le lundi matin à l'aube. Je vous embrasse et vous donne le récit de notre merveilleux repas. C'est très bien ainsi. Je sais tout d'eux. Ils ne sont pas venus. Il faudrait parler de ce refus. Mais comment et qui commencera. Marie-Claire.

Mardi 22<sup>22</sup>. Annecy. Hôtel du Lac, 23 heures. Chère Mona. J'y suis allé et je me suis perdu en route. La nuit tombe si vite à cette époque de l'année. Et le vieux ne donne pas son numéro de téléphone. D'ailleurs, d'où aurais-je pu l'appeler ? J'ai traversé quelques villages mais les volets des maisons étaient déjà fermés ou bien les grilles des grandes propriétés, si vite de sombres forêts qu'il fallait traverser et jamais le nom des Chauguettes sur les panneaux, aux carrefours. Je te l'écris parce que, de vive voix, au téléphone, je deviendrais fou à te le raconter. Et puis, il n'y a plus personne à la réception de l'hôtel. J'étais le dernier client à prendre la clé et le portier de nuit a éteint derrière moi. Le téléphone, accroché au-dessus du lit, comme une araignée, n'invite pas. Ce n'est plus une histoire, c'est devenu une fable. Le vieux, j'ai toujours voulu le rencontrer. Je lui ai écrit. J'ai insisté. Je ne peux pas, depuis des années, achever ma thèse sans son témoignage sur la mort de Crevel et, pardonne ce jeu de mots, si peu en fait, tous ceux qui l'ont connu se taisent. Le vieux m'avait répondu, enfin. J'ai pris le train jusqu'à Annecy. J'ai loué une voiture. Dans son mot de réponse il avait écrit *Avec une carte, vous trouverez bien*. Le rendez-vous était à 17

---

<sup>22</sup> Retranscrit le 22 juillet 2007, *contre toute attente, tenir*.

heures. *Nous parlerons une heure. Et je préfère pour Crevel que ce soit à la tombée d'une nuit.* J'étais en avance. Il faisait jour encore. J'avais la bonne carte. Assez précise. Avec tous les hameaux mentionnés. J'avais bien, également, au départ de la gare, figuré le trajet, nommé dans une mémoire de l'instant les noms des lieux où je devais changer de direction. Et je me suis perdu. La nuit est tombée sur cette perdition. Plusieurs fois j'ai rebroussé chemin. Première immorale de la fable de ce jour : celui qui est trop décidé se perd. Seconde immorale, et ça n'existe que dans la vie les immoralités de fables : toutes les demandes de rencontres ne sont en fait que des demandes de rendez-vous manqués. Ou encore, pour formuler à la serpe : *on ne provoque pas une rencontre.* Cette fois je me cite. Alors, perdu, dans la nuit, au volant d'une voiture de location, dans des montagnes inconnues, traversant des villages dont on se demande si le nom figurait sur la carte, et la carte est déployée à la place du mort, comme on dit, mais il faut rouler, rouler pour ne pas arriver en retard et fâcher le vieux, le vieux-vieux, qui peut encore témoigner, alors, alors on redevient un enfant floué, interdit. Et je me suis revu, à sept ans, en cours moyen, troisième année, collègue Aristide-Briand au Kremlin-Bicêtre, juste avant le divorce de mes parents. Pendant les cours de chant de mademoiselle Broyer on n'avait pas le droit de lever le doigt pour demander d'aller faire pipi. C'était pipi interdit pendant les cours de chant. Et je me suis revu, n'en pouvant plus, pressé, essayant sous la table, assis, de faire pipi dans mon taille-crayon. Je n'avais pas le sens des contenances. C'est absurde n'est-ce pas ? Une flaque en fait. Les cris de mademoiselle Broyer et le sarcasme dans la classe. Le souvenir a refait surface, tout à l'heure, pour rendre ma course dans la nuit encore plus confuse et perdue d'avance. J'avais trop attendu et trop demandé ce rendez-vous. Et pourquoi se taisent-ils tous ? Ils ne savent peut-être rien. Mais qui lit Crevel encore et pourquoi je me passionne pour la mort de ce jeune homme ? Je voyais l'heure avancer au tableau de bord, coincée, rivée sous le volant, allumée à cause des phares. Plusieurs fois j'ai frôlé le fossé de bordure de la route, j'ai manqué des embranchements, j'ai fait des marches arrière dans la nuit. Je m'affole pour un rien. Combien de fois ai-je pu me tromper de train, ou de jour pour une conférence ? Cela, alors, te fait rire et je ris volontiers avec toi. Si j'ai la capacité de pouvoir raconter mes maladresses, je ne suis pas si maladroit que ça. Mais troisième immorale de la fable du jour : dans la nuit, j'ai croisé une ombre, un paysan. Homme trapu, sombre, qui par prudence marchait de l'autre côté de la route, dans le même sens que moi. Il portait une hotte pleine de foin et une fourche de bois. Il n'avait qu'un œil. Il m'a regardé quand j'ai baissé la vitre, arrêté à sa hauteur. Il fit trois pas. Il s'arrêta et se retourna légèrement. Ma voix était trop citadine « pardon de vous déranger monsieur. Je suis perdu. Je cherche la route des Chauguettes, c'est un hameau près d'Uberiège. Pourriez-vous m'indiquer le chemin ? » Le paysan a marmonné « les chauds quoi ? » « Les Chauguettes, monsieur, je dois m'y rendre. C'est un rendez-vous important et je me suis perdu. » Le paysan a craché par terre. Il s'est essuyé les lèvres d'un retour de manche et il m'a dit l'immorale, en grognant, « pas savoir ? pas aller ! » Et il a poursuivi son chemin, le long de la route, de son côté de la route. Le moteur a calé. J'étais en prise. J'ai eu du mal à faire redémarrer la voiture. Par la vitre baissée, un vent glacé s'enfourquait et on pouvait entendre le bruit d'un proche torrent au fond d'un ravin. Le taille-crayon, Mona ! Puis le moteur s'est mis en route. J'ai doublé le paysan avec sa hotte, son foin sanglé trois fois plus haut que lui, et sa terrible fourche. Dans le rétroviseur son œil de porcelaine, au passage de la voiture, a fait un petit reflet. *Pas savoir ? pas aller !* L'immonde du coin. J'ai eu peur. Plus je m'éloignais de lui, plus je le sentais présent avec son terrible dicton de toutes les fins. Il ne me restait plus qu'à guetter le nom *Annecy* aux carrefours. A la gare, le dernier train pour Paris était parti depuis quelques minutes. J'ai soupé en relisant le questionnaire destiné au vieux. Et le vieux a vu Crevel la veille de son suicide. Et le vieux a des lettres de lui, mais les a-t-il gardées ? Il n'y a pas que le front, considérable, de l'actualité, et tout ce qu'elle fournit de menaces, d'attaques et

de représailles. Il y a aussi ce front des mémoires presque perdues et des lâchetés savamment entretenues. La mémoire, ce sous-marin, en eaux profondes des grands voyages. Je voudrais tout savoir, pour Crevel, l'inespoir de son dernier soir et comment il fut exclu par Gide, Malraux et autres demi-dieux. Demain, au jour, je reprendrai la voiture, la carte, et la direction des Chauquettes. Je trouverai la maison du vieux. Peut-être est-il mort depuis longtemps, et un compagnon fait-il semblant de répondre à sa place. J'ai l'impression, aujourd'hui, d'avoir pissé dans un taille-crayon. Je me souviens du jour de la mort de ma mère. J'avais pris la voiture. J'avais cinq cents kilomètres à faire. Je voulais arriver avant la mise en bière et l'embrasser, comme elle m'embrassait, sur le front, une dernière fois. Au volant, je pleurais si abondamment que parfois, instinctivement, je branchais les essuie-glace alors qu'il ne pleuvait pas dehors. Souris Mona. La vie est à nous. Nous ne saurons jamais rien de l'autre et encore moins de celui qui écrit. *Pas savoir ? Pas aller!* Quelle concision. Et comme la hotte était bien sanglée. Je serai de retour après-demain. Et à l'heure pour le cours à l'Ecole normale d'institutrices. Je n'ai pas vu le lac. Ma chambre donne sur une cour. Avant de partir, j'ai offert une poupée, un beau marin avec col roulé à Anne pour les trois ans de Marie. Sur un carton j'ai écrit *Bonjour Marie. Je m'appelle Corentin. J'ai fait trois fois le tour du monde en bateau. Et je peux te raconter Valparaiso.* Je devrais écrire des chansons. Les chansons sont les cris de l'histoire. Quand rien ne va plus et quand ça ira. Si tu étais là, je te ferais l'amour. Mieux que la dernière fois. Je t'embrasse. Ton fou.

Gréoux-les-Bains ce mercredi 23 novembre. A Monsieur le Directeur des Subventions. Direction nationale des Théâtres. Service d'Aide à la Création. Monsieur. Toutes ces majuscules m'amuse et, du fond de ma province du Sud, je me tourne vers vous sans moquerie et avec jubilation. D'abord, vous trouverez ci-joint le chèque de 1 500 F. Mille cinq cents francs, que vous venez de m'adresser et qui représentent les 10 % de la subvention accordée il y a deux ans à la Compagnie des Marottes de Metz pour la création mondiale de *Trois petits tours et puis s'en vont*, spectacle en principe, j'écris bien en principe, nous y reviendrons, adapté d'un texte pour enfants, que j'ai commis il y a une quinzaine d'années par amour pour une illustratrice, amour fort passager et fort peu partagé, peu s'en faut, mais nous sommes déjà hors propos. Ensuite, donc, le coeur du sujet. Et je vous en propose le récit. Vous pourrez juger de l'honnêteté du retour de ce chèque, une lettre comme celle-ci n'ayant pas de prix pour un auteur dont les pièces de théâtre ne sont que peu ou pas montées et qui, à l'occasion de ce spectacle de marottes, a connu le seul et unique triomphe de sa vie : une ovation. Voici. J'étais épris de Colette Ducom, jeune fille charmante qui signait ses illustrations du nom de Caroline d'Outremont. Sans doute m'avait-elle « fait tomber en amour d'elle » puisque j'ai écrit, par et pour elle, un petit texte, prétexte à ses illustrations. Car elle dessinait fort bien les animaux, surtout les singes, les lions, les zèbres, ainsi que les rats et les papillons. J'avais donc bâti une histoire autour du spectacle d'un soir donné par un singe, un lion, un zèbre, un rat et trois papillons. Un tour de force dramaturgique mais quand on est amoureux on se sent capable de réunir le monde entier. Plus besoin de se ressembler pour s'assembler. *Trois petits tours et puis s'en vont*, livre pour enfants de cinq à sept ans, n'eut qu'un vague succès au moment des arbres de Noël 1968. Je n'ai jamais revu Colette, dite Caroline. Elle vit désormais avec un architecte en Argentine. Sept ou huit ans plus tard, l'éditeur, qui soit dit en passant ne m'a jamais versé d'autres droits d'auteur que 750 F, sept cent cinquante francs, me signala qu'une compagnie de marottes, marionnettes à l'envers, désirait adapter mon texte. Je reçus donc, à la fin de l'été, ici, à Gréoux-les-Bains, la visite d'un vénérable barbu qui me montra des photos de plusieurs de ses spectacles et me dit son bonheur à l'idée de « mettre en espace et en marottes » les animaux de ma petite histoire. Je lui ai donc cédé, par l'intermédiaire de la Société des Auteurs,

Les droits d'adaptation tout en lui laissant carte blanche. On ne crée pas mes pièces et voilà qu'on souhaitait adapter un texte de moi, hasardeux. Deux ans plus tard, je reçus une invitation. *Festival International des Marottes de Metz*. Huit jours de manifestations. Et en soirée de clôture, au Théâtre municipal, *Création mondiale de Trois petits tours et puis s'en vont, de Léopold Lodi*, moi, votre serviteur. Je décidai de m'offrir le voyage avec une halte à Paris, à l'aller et au retour, une nuit à chaque fois, et une nuit à Metz, la fameuse nuit de la création mondiale. En fin d'après-midi, à Metz, je rencontrai deux journalistes, des deux journaux rivaux. Ils faisaient grand cas de moi et cela me flattait. A l'un j'ai dû dire dans l'égarément et en aveu «les spectacles de marionnettes ou de marottes m'ont toujours fait peur ». Souvenir d'enfance. A l'autre, qui me questionnais sur mon métier d'auteur, « oh, vous savez, je me considère comme un des derniers des Mohicans ». Puis ce fut le spectacle. Le Théâtre municipal était plein à craquer d'enfants, et de parents. J'étais assis au troisième rang, un journaliste à droite, un journaliste à gauche. En scène, sur un tableau noir, une affiche avec en grand *Création mondiale. Trois petits tours et puis s'en vont de Léopold Lodi*, moi, votre serviteur. Le spectacle commença. Je vis le barbu, un autre barbu, une jeune fille enveloppée dans un drap et une jeune femme avec un chapeau à voilette qui jouait la femme du préfet, le préfet qui n'avait pas donné de subvention pour la création de la pièce annoncée sur l'affiche. Me comprenez-vous monsieur le Directeur des Subventions, j'ai assisté à une comédie de moeurs, à quatre personnages humains, série de petites scènes, portes qui claquent, tirades démago-hargneuses, tracas de l'administration, inquiétudes et amours de la compagnie, mais il n'y eut pas de singe, pas de lion, pas de zèbre, pas de rat. Je ne vis même pas les trois papillons. Au bout de vingt minutes de psychodrame à répliques percutantes (!) sur l'impossibilité de créer la pièce annoncée, il y eut tout de même un charmeur de serpent, des marottes. Mais dans *Trois petits tours et puis s'en vont* il n'y a ni charmeur ni serpent. Vingt minutes plus tard, un boa et un lézard. Et vers la fin une vache regardant passer un train. Quelques minutes seulement à chaque fois. Et cent vingt bonnes minutes d'une rageuse comédie de moeurs administratives. Si peu de ma plume. Et à la fin, tonnerre d'applaudissements, nombreux rappels. Le barbu s'est approché en avant-scène. Silence dans la salle à sa demande « et je tiens à saluer la présence parmi nous ce soir de l'auteur de la pièce Léopold Lodi ». Ovation. Je me suis tassé. J'ai dû perdre ce soir-là quelques centimètres : je venais d'assister au triomphe d'une pièce de moi que je n'avais pas écrite. Je n'ai même pas su me mettre en colère. Ou si fort, un instant, derrière, sur scène, après, que le rideau de fer du Théâtre municipal en trembla. Horrible nuit dans un hôtel, dans un virage emprunté par des dizaines et des dizaines de camions. Le lendemain matin, après une nuit platement blanche, à la gare, dans un journal je pus lire en page 4 *Léopold Lodi* : «*Les marottes me font peur.* » Et dans l'autre journal *Léopold Lodi* : «*Je suis le dernier des Mohicans.* ». Deux ans plus tard, je reçois le chèque de 10 % d'une subvention que vous avez accordée à la création de ce texte qui n'était pas de moi, Je vous le renvoie. Si vous venez à Gréoux-les-Bains, je suis directeur du service des boues. Les bains de boue, c'est moi. Vous pouvez me demander. Il faut bien que je gagne ma vie. Un traitement de faveur vous sera réservé. La boue a des bienfaits ignorés. Voici donc le chèque et la raison de son renvoi. Avec l'expression de mes sentiments honnêtes et courtois. Léopold Lodi.

C'est le jeudi matin du 24 novembre, mon Jimmy, bonjour. Ou plutôt, enfin, bonsoir quand tu trouveras cette lettre, sous le pot, avec la clé. Tu peux entrer. Le dîner est prêt. J'arrive, Rien ne me fait plus plaisir que de quitter l'appartement pour le boulot en sachant que le soir tu viendras partager le repas. Et le reste. L'autre repas. Celui de nous. Après. Après le dessert. Sans télé ni musique. A nu et à nous deux. C'est bon. Rosine, à l'usine, c'est ma copine, tu ne la connais pas, m'a dit que c'était dangereux d'écrire à quelqu'un qu'on attend parce que, je la cite, « vaut mieux

se taire et tout laisser se faire que de parler et patatras ». J'ai bien réfléchi. Donc selon elle, si c'est écrit, tout est fini. Je ne le crois pas. Je prends le risque. J'ai fait le lycée jusqu'en seconde. J'ai un souvenir de composition française. Pour les tragédies, les classiques, il y avait unité de lieu et unité de temps. Le temps d'ailleurs venait avant le lieu. C'était la règle, paraît-il, pour faire du beau et dire l'essentiel. Or, si je me demande comment était ma vie, avant Jimmy, je me dis qu'il y avait tant de temps et tant de lieux. Il suffisait de regarder la télé pour être, en quelques minutes, en de si nombreux endroits et jamais soi, jamais moi. Le passé, l'actualité, le futur, tous les temps m'étaient donnés en vrac, tout le temps et même pendant le travail quand il était compté. Je pointais. Le salaire et le temps des loisirs. Les confidences de Rosine à la cantine. Elle ne sait rien de toi. Rien de Jimmy. Rien de nous. Elle s'en doute. Elle trouve que j'ai bonne mine. Si je t'écris, c'est pas fini : ça commence. Et je ne prends aucun risque car nous sommes trop bien dans les bras l'un de l'autre, et à table, et partout chez moi. Tout le temps que nous passons ensemble, même ici, dans cette lettre, est unique, unité de temps. Et unité de lieu, nous, là où nous sommes, quand nous sommes ensemble, et même quand nous ne le sommes pas, car nous pensons à ce temps-là. Pour le moment c'est lundi, jeudi, samedi. Nous ferons tous les jours unité de temps, unité de lieu, si nous le voulons. Et je ne prends absolument aucun risque car je ne t'ai jamais senti moins désireux après qu'avant et que pour moi ce n'est ni trop ni trop peu, juste ce qu'il faut, à ma taille et à notre jouissance. En gros, si c'est publié, ce ne sera jamais joué. C'est ce que vit ou veut Rosine. Elle est partie du mauvais pied, elle. Mais les tragédies, ou les grands chants d'amour, on les publie et on les joue. Attention, Jimmy, c'est à nous. En fait ça a même déjà commencé. Depuis que je te connais, trois soirs sur sept, je rentre chez moi avec émoi et ne pensant qu'à toi. C'est unique. J'aime mon nid. J'aime mon lieu. Et les soirs sans toi, je sais que c'est demain ou après-demain, et le temps a de l'unité. Avant, avant toi, avant nous, c'était tous les temps et tous les lieux, le n'importe quoi de notre époque. On nous trimbale partout. Nous ne sommes plus là où nous sommes. On nous tarabuste tout le temps. Nous n'avons plus le temps d'être qui nous sommes. J'avais peur du très grand froid, du narquois et des repréailles. Les rendez-vous manqués de la vie abondent et ne doivent pas empêcher de vivre. Hier, on a sonné. J'ai dit « qui est là ? » J'ai entendu « les éboueurs ». Je leur ai donné vingt francs. Ils m'ont remis un calendrier avec *Les éboueurs vous présentent leurs meilleurs vœux pour 1984*. J'ai pensé à toi. Nous ne laisserons aucune miette. Juste bien, juste bon. Et je sens que tu penses comme moi, J'ai pensé à Rosine aussi et à d'autres copines: les éboueurs devraient ramasser leurs idées. Elles se font des idées de tout. Elles subissent les lieux, les temps. Elles veulent tout à la fois. Moi, je n'ai plus peur. La clé, sous le pot, sur le palier. Et cette lettre, écrite le matin pour le soir. Je n'attends qu'un voleur. Jimmy. J'arrive. Je résume : je t'aime. Voilà. C'est écrit. Et comme je sais que ça ne te fera pas fuir, attends-moi. Nous n'avons pas les mêmes horaires. Mais ça n'a aucune importance pour l'unité du temps. A nous les jours. Chaque jour. Surtout chaque jour. J'arrive. Je dirai à Rosine, ma copine de l'usine, que je t'ai écrit. Elle aura peur. Pas moi. Plus moi. Parce que, très exactement dans tes bras, mon corps, cloué, occupe une place attendue. Et nos regards, c'est pire encore. Dès que j'ouvre la porte, tu tournes la tête vers moi. Je ne pointe plus comme avant. Je travaille pour. Rosine dit que je ne l'écoute plus. Je ne sais pas si je l'inviterai à notre mariage. A ce soir, à tout de suite. Laisse-moi de l'eau chaude pour prendre un bain. C'est signé à chaque mot.

Vendredi 25. Chère Marthe. J'ai rêvé que j'étais un chien. Mes maîtres me laissaient descendre de la voiture et j'avais le droit de faire le tour du pâté de maisons. Le droit de pisser à chaque porte cochère et à chaque réverbère. C'était ma première promenade sans laisse. A la fin du tour, il n'y avait plus la voiture ni mes maîtres, mais le fourgon pour la fourrière. Je me suis réveillé. Ce

n'était qu'un rêve. Je ne suis pas un chien. Mais le chien, lui, qu'a-t-il fait ? Si tu fais des rêves, n'oublie pas de me les écrire. Raoul.

Le 26 XI 83. Chère Catherine. Voici la réponse que j'ai écrite et que je n'ai pas donnée à cette enquête, encore une « enquête », sur le courrier que je reçois. Le journaliste qui devait m'interroger à ce sujet est venu. J'avais préparé ce texte, dans la nuit, par peur sans doute des transcriptions et des montages, les habituelles manipulations, le tripotage des réponses données au magnétophone. Je le lui ai lu. Nous sommes allés déjeuner ensemble et d'un accord commun, heureux, nous avons décidé de ne pas publier cette réponse. C'est à croire, ou à constater, que l'on ne peut répondre que dans le mensonge. Voici le texte, pour toi. Sous forme de lettre. Je t'embrasse. A bientôt. Le titre n'est pas original. C'est sans doute le refrain du roman que j'écris en ce moment, celui-ci, ici. Titre : *Le Bureau des enfants perdus*. Texte : Abondent les « idées reçues » au sujet du courrier. L'auteur finit par redouter ces lettres qui souvent ont le coeur gros, dix, douze pages, parce qu'il sait que de toutes les façons il ne pourra pas répondre. Quel auteur disait « il faut choisir entre écrire et répondre » ? Je ne sais plus lequel. De toutes les façons, le problème n'est pas là. Pour le « courrier », le problème n'est jamais là où on le pose. En clair, mais est-ce recevable, compréhensible, communicable : une lettre à l'auteur n'appelle pas de réponse parce qu'elle est une réponse en soi. Et souvent, les auteurs des lettres le sentent et le savent : en bas de la lettre il n'y a qu'un prénom, pas de nom et pas d'adresse. C'est alors une vraie lettre, comme un roman, livrée au secret de deux et à une intimité que rien ni personne ne pourra jamais nommer. Mais le problème n'est pas là. Il ne sera jamais là où nous le poserons. Le courrier échappe à toutes les analyses parce qu'il est spécifiquement amoureux. Et il ne faudrait pas lire, ici, forcément, la convoitise. Mais plus souvent la plus élémentaire fraternité. Une fraternité sans âge, de tous les sexes et de tous les amours. Le courrier est aussi multiple, brassé, varié que la foule d'une gare dans une salle des pas perdus. Ou plutôt, c'est le bureau des enfants perdus. La lettre, souvent, est écrite avant la fin de la lecture d'un roman. Parce que, le roman terminé, celle ou celui qui écrit a peur de ne plus avoir le courage d'oser. Peut-être aussi parce que la lectrice ou le lecteur, dans la foulée d'une lecture, dans un élan, sincère, s'insère, insère son propre chapitre, son propre dire, et se dit. C'est une constatation. Mais le problème n'est pas là. Peut-être parce qu'il n'y a pas de problème. Et je pense, oui, je dis je, car il n'y a ni loi ni règle, qu'on ne provoque pas une rencontre. Et que souvent, si demande de rencontre il y a, c'est une demande d'acte manqué. La lectrice ou le lecteur ne veut pas d'un auteur ordinaire, quotidien, comme elle ou comme lui. Il et elle tiennent à leurs peurs, à leurs mythes, à leur statuaire de l'auteur. L'auteur, lui, se trouve devant des lettres décapitées. Il n'a pour tout visage que le graphisme, la couleur de l'encre, le corps physique du papier, la mise en pages, le terrible jeu du « cher monsieur », « monsieur », « Yves », « cher Yves », du vous ou du tu, la fréquente exaspération de la première phrase. Il n'a pour tout regard que la figuration de la lettre et sa ponctuation. Et si par hasard une photo accompagne la lettre, ce qui est rare, la lettre n'a alors plus aucun visage et plus aucun regard. Vous vous interrogez au sujet du courrier reçu par un auteur, alors il ne faut pas être à un paradoxe près. Répondre, neuf fois sur dix, provoque un drame. L'autre est déçu ou déçue. Ce n'est jamais assez. Celle ou celui qui écrit veut tout, tout de suite, pour toujours. Même et surtout s'il ou elle s'en défend. Alors, parfois, je réponds, une belle carte, une image, je les collectionne, l'image en soi, dans son choix, est une réponse, et je mets « amitié. Yves » ou « message reçu. Amitié partagée. Yves ». Deux ou trois, ou cinq, ou dix ans plus tard, je rencontre celle ou celui à qui j'ai répondu « oui, nous nous connaissons, je vous ai écrit, vous m'avez répondu. Mais ce n'était qu'une carte ». Terrible *mais*, et pire déception que pas de réponse du tout. Donc, je n'envoie même plus de cartes. Le courrier, en fait, n'appelle pas de

réponse. Je le répète. Il est une réponse en soi, Alors, l'auteur voit le courrier s'accumuler. Il se sent coupable. Il ne peut pas répondre, pratiquement. Et s'il répond, dans la grande majorité des cas, c'est l'offense ou le phénomène Malpasset (le barrage au-dessus de Fréjus qui a cédé, emportant avec lui villages et ville jusqu'à la mer). C'est ou l'insulte (vous n'avez pas assez répondu) ou la réponse à la réponse à la réponse (vingt, trente pages, l'excès ne s'exprime pas avec excès), dans les deux cas un mauvais rêve. La catastrophe. La dernière strophe d'un poème amoureux, Alors que faire de ces lettres et de leur amoncellement ? Les jeter ? Impossible. Pour des centaines de lettres reçues ces deux dernières années, mille, deux mille, je n'ai pas compté, deux tiroirs pleins, je n'ai trouvé pour toute réponse que celle-ci, que je donne ici. J'ai fait un trou dans mon jardin, j'ai mis de la bonne terre, j'ai mis les lettres, et j'ai planté un arbre fruitier. Il aura de beaux fruits, cet arbre-là, Souhaiteriez-vous une réponse plus apparemment plaisante ? Laquelle ? Un mensonge de plus ? Une lettre vaut toutes les critiques, bonnes ou mauvaises, quand il y en a. Une lettre dit une compagnie. Nous sommes nombreux au bureau des enfants perdus. Les enfants pas vraiment perdus par l'offense de l'âge et la vie qui nous est dictée de vivre. L'important est de savoir que nous sommes là, P.S. Typographiquement le mot « autre », l'autre, est une coquille du mot « auteur », l'auteur. En fait c'est le même mot. L'auteur se doit autre.

Le dimanche 27 novembre. A monsieur Egmont Verlag-Henkel. Postfach 670973. 1000 BERLIN 32, Voici, cher monsieur, le texte demandé. Merci. Y. *Postface ou préface, tout sauf un avertissement. Un étourdissement plutôt.* Il y a treize ans, treize. C'était à New York City. Je venais d'achever un roman, un roman gros comme le coeur quand on a le coeur gros. Il s'intitulait *Un village à la place du coeur*. Il n'a jamais été publié. Parce que je ne savais pas que New York City allait, en moi, écrire un roman. On ne sait pas qu'on va écrire un roman. Ou alors on le fabrique et il ment. Il est périssable. *Les Loukoums*, roman, s'est écrit comme un amant se présente quand on ne l'attend pas. J'y chante et y chante une ville, ses couloirs, ses trottoirs, son *trash* et son *beautiful*, et des secrets qui depuis ont été galvaudés. Mais d'autres ont pris le relais. Certaines, certains, à l'époque, y ont lu et vu un guide *gay* de New York City, New Pork City, New York Pity. C'était beau le temps des camions. On s'y tenait presque debout, dessous. Ou bien entendu à genoux pour la communion des saintes cuirettes. La descente d'Orphée. Ah ! les grands camions de l'univers et la peur des polices. Ensuite les boîtes et les *back-rooms* ont proliféré. Ils se sont reproduits dans le monde entier. Identiques. Coca-Cola partout. A Berlin comme à Buenos Aires. Et nous nous sommes reproduits, déguisés, uniformisés. Sans le vouloir, sans le savoir, nous avons endossé l'uniforme d'une police de nous-mêmes. Il y a treize ans, treize. Reste le chant de la ville. La ville avant tout. Et celles et ceux qui s'y rendent comme d'autres allaient à Mycènes. Une thèse a été écrite sur ce roman<sup>23</sup>. Son auteur, une jeune femme, m'a fait remarquer que j'étais à la fois Luc, Rasky et Lucy. Et que le nom *Lucyn* était que la contraction des noms de *Luc* et de *Rasky*. Je ne le savais pas. L'auteur n'est qu'un et il est tous. Il n'y a qu'un personnage, en fait, dans ce roman : la ville. Nous avons changé. Pas elle. Nous avons consciemment ou inconsciemment demandé la récente descente de police du SIDA. C'est notre nouveau camion de l'univers. Et dessous, à genoux, ça continue. Je suis fier et malheureux, heureux et rageur d'être comme toujours, également, ce que je suis. L'odeur de merde des *back-rooms* me fait fuir. Le balcon de l'occident s'effondre. New York City nous entraîne vers le fond. Verticale. Bandante. Le cuir ne crisse plus comme avant. Et pourtant. Il y a treize ans. Treize ans. Et dans treize ans ?

---

<sup>23</sup> Pas de référence retrouvée.

Lundi 28. Cher Christian. La clé n'est plus dans le placard sur le compteur à gaz. Ce n'est pas la peine de sonner. Même si je suis là, je ne répondrai pas. Ton coup de sonnette, au doigté, je le reconnaîtrai. Et si je ne suis pas là, tu peux sonner dans le vide. C'est comment chez toi? Tu ne m'as jamais invitée. «C'est trop en désordre » disais-tu. As-tu déjà taillé un rosier ? Les gourmands, ces branches qui ne donneront jamais aucune fleur, il faut savoir les reconnaître et les couper. Les empêcher de pousser pour ne faire que de l'effet. De la feuille. Rien que de la feuille. Vis bien. Ailleurs. Lise.

Novembre. Le 29. Mardi. Cher Paolo. Le froid est arrivé, à Paris. Et il pleut. Il fait si gris que je ne peux même plus imaginer un été prochain, en Italie, et de nouveaux jours avec toi. Au lycée, je passe inaperçu. Et je me m'y emploie. Aujourd'hui, dans le métro, en rentrant, j'ai rencontré le premier distributeur automatique de rhumes. C'était un monsieur un peu vieux, un peu chauve. Il portait un manteau gris et tenait une sacoche noire. Un professeur, un fonctionnaire ou un représentant de commerce, comment faire la différence? Il avait l'air terriblement célibataire. Il n'avait pas d'alliance. J'étais assis. En face de moi, il y avait une jeune fille avec un visage ingrat qui lisait dans une brochure syndicale une préface de l'actuel Premier ministre. J'ai pu lire, à l'envers. Il était question du *grand espoir du XXI<sup>e</sup> siècle*. A côté d'elle, un jeune homme à l'air savant, qui portait des lunettes cerclées d'écaille, prenait des notes sur un bout de papier, sur un dossier, sur ses genoux. Trois fois sur. Nous le gênions. Je n'ai rien pu lire à l'envers. Il avait déjà l'écriture illisible d'un médecin rédigeant une ordonnance. A ma gauche, sur ma banquette, il y avait un Noir, très noir. Avec de belles lèvres. Nous nous gênions tous, également. Mais dans le métro, tout le monde se gêne et rares sont les regards échangés comme si désormais un regard compromettrait à tout jamais. *Au royaume de l'éphémère, le monde entier est entré*. Tu m'as demandé l'été dernier ce que je voulais dire par là. Je ne le sais toujours pas. La condition humaine n'est plus une affaire de grands mouvements et de courageuses ou épatantes continuités. Il n'y a plus que de petits instants. Plus que ça. Plus que cette lettre si tu me lis encore. Et toutes les lettres du monde si tu les reçois. J'ai donc rencontré le premier distributeur automatique de rhumes. Il a éternué une fois, deux fois, trois fois, si violemment à chaque fois que la jeune fille a tressailli, que le jeune homme savant a eu un petit tic à la joue et que le Noir a rentré ses lèvres. Secoué, le monsieur a quitté son strapontin. Il s'est levé. Son nez coulait. Eternuement. Il a sorti un vieux mouchoir de la poche de son manteau gris et, avant même de pouvoir s'essuyer le nez, il a encore éternué. Puis il a ouvert le mouchoir sale. Et tous les gens ont pris un air dégoûté. Nous étions condamnés à la contagion. Cet homme, c'était l'hiver, avec sa sacoche noire et son manteau élimé. Il fit donc la toilette de son nez. Un ramonage. Mais cela provoqua une crise plus forte encore, un galop d'éternuements. Et son nez coulait, coulait. Il ne savait plus quel bout du mouchoir utiliser. Et surtout, tous, nous l'avons rendu coupable. Par nos silences gênés et irrités d'abord, et par un fou rire ensuite. Car le rythme des éternuements se précipitant, leur éclat grandissant, j'ai croisé le regard de la jeune fille, nous nous sommes mis à rire, et nous avons entraîné le jeune homme savant puis le Noir noir, et les autres personnes du wagon. Le monsieur est descendu à la station suivante, peureux, honteux, jeté. Il titubait. Eternuait encore. Puis les portes se sont fermées. Fin du fou rire. Le métro a redémarré. Chacun dans le wagon a repris son habituel air détaché. Un peu de culpabilité en nous aussi. Voilà pour le distributeur. Je ne sais pas non plus pourquoi je me suis dit que j'allais te raconter cette histoire, Elle est sans importance. Et elle compte, pourtant, Parce que tu n'as jamais pris le métro. Parce que tu n'as jamais quitté l'Italie. Et parce que je ne me vois pas capable de traverser l'hiver pour te retrouver au début de l'été tel que je t'ai quitté. Mais pourquoi veut-on toujours se retrouver tel que l'on s'est quittés ? Dimanche, dans un musée, avec mes parents, j'ai vu un beau tableau, peint en 1845, avec un titre

*Paysage avec une rivière et une baie au loin*, J'ai pensé à toi et à notre coin, sur la route de Matelica. Notre paysage nous attend. Il m'arrive de rêver que je sors nos bicyclettes et que tu tardes au rendez-vous. Au musée, c'était une visite guidée. Une dame à voix pincée commentait chaque toile et décrivait scrupuleusement ce que nous étions en train de voir. Je crois que si j'avais croisé un regard, là aussi, j'aurais fait rire tout le monde. Et je suis sûr que chacun avait peur d'un regard croisé pour cette raison-là. Surtout lorsque devant un paysage d'automne, avec un petit chien, au milieu, sur un muret, la dame a dit « et savez-vous comment le petit chien est entré dans le tableau ? » Silence. « Eh bien sa tache noire donne plus de relief au jeu des couleurs fauves de l'automne. Alors, le peintre l'a rajouté après avoir vendu le tableau au British Museum. Il l'a repris sans chien. Il l'a rapporté avec ». Vraiment, cela n'a aucune importance. Vraiment ? Derrière la photo de toi que je cache dans mon portefeuille entre ma carte d'identité et ma carte de groupe sanguin, j'ai écrit, encore une fois sans savoir pourquoi, et c'est pour toi *Le péché commis d'abord à contrecœur se renouvellerait fréquemment ensuite dans l'allégresse*. Demain, j'aurai dix-sept ans. Et toujours deux bicyclettes dans la tête, Atchoum. Frédéric. P.S. Lu dans Nerval *Allons jeune homme! Tu as eu ta nuit comme d'autres ont eu leur jour ! A présent viens dormir, viens te reposer dans mes bras. Je ne suis pas belle moi, mais je suis bonne et secourable et je ne donne pas le plaisir, mais le calme éternel!* J'ai rêvé que le métro allait jusqu'à toi, pas plus de trois ou quatre stations. Mais tu n'étais pas sur le quai à l'arrivée. Pourquoi nous sommes-nous rencontrés ? C'est le royaume de l'éphémère et je ne le veux pas. Je veux d'autres instants avec toi. Paolo. Il me suffit de dire ton nom pour me sentir embrassé. J'aime les voyages, partir. J'ai envie de partir. Je veux partir. Fuir ? Fuir quoi, qui, moi, toi, nous ? Les jours où ça va moins, je porte le maillot de bain que tu m'as donné. Ton maillot. Je suis le seul à le savoir, au lycée. Il ne nous reste que l'été prochain. Peut-être. Et tu étais si fringant et sûr de nous, à Urbino, à l'hôtel Alma quand tu as exigé une chambre « con letto matrimoniale ». Cette nuit, je vais dormir avec ton maillot. Et cette lettre sous mon oreiller. Il ne nous reste que l'été prochain. Soudain. Certain. Je vais casser la gueule à l'hiver.

Le 30 novembre. 7 heures du matin. Je déposerai cette lettre à ton bureau. Tu la trouveras en arrivant pour ta journée de travail. Je n'ai pas osé rentrer, cette nuit. Il y avait longtemps que je n'avais pas mis un smoking. J'erre comme un croque-mort et de bar en bar, de café en café je ne me suis jamais senti aussi capable de croquer la vie. Le souper chez *Maxim's* fut d'un luxe remarquable et presque joyeux. Nous fêtions le 91<sup>e</sup> anniversaire de Véra Toubiansky. Elle fut l'épouse d'Ossip et la dédicataire de ses plus beaux poèmes dont elle garde les originaux manuscrits dans un sac, toujours à portée de sa main car elle veut pouvoir, à son dernier souffle, les embrasser encore une fois. Puis l'épouse et le modèle d'Igor, sa muse, sa compagne pendant cinquante et un ans. Et elle peint toujours. Elle parle de sa première exposition à Bakou en 1911, comme si elle avait eu lieu hier. Elle vit désormais à New York. Ses amis la célébraient, ici, à Paris. Pietro, notre amphitryon, m'avait placé à côté de l'ambassadrice du Japon qui joue Satie et Beethoven aussi justement que les plus grands et affirme qu'elle n'a jamais touché un piano. Yoshi me touche. Selon elle, rien ne peut venir de son pays. Sa décence, rituelle, me prend continuellement en flagrant délit de vanité. Mais, et surtout, à ma gauche, il y avait Oleg Ribnikov, le grand poète russe, ami intime de l'actuel premier soviétique. Il ne parle pas notre langue. Il ne parle que l'anglais. Sans doute Pietro m'avait-il placé à côté de lui, sous l'oeil vigilant de Yoshi, pour que je lui parle. Et dans le bruit et les musiques du souper et de la fête, nous avons fait connaissance. J'eus même l'impression que nous aurions pu, si nous avions été voisins plus longtemps, devenir amis. Mais ça veut dire quoi, amis ? Les autres de la table, femmes aux regards gris perle, hommes assoupis derrière leurs cigares, n'aimaient ni la fête, l'ont-

ils jamais faite, ni le repas, ils sont gavés et trop gourmets, ni l'ardeur avec laquelle, pour le plaisir de notre hôte, et en respect pour la volonté de son placement, je parlais au grand poète vivant de l'Union soviétique. Quelle ne fut pas sa surprise quand je lui dis que pour la première fois je parlais à un Russe de Russie, pas à un réfugié, un échappé ou un immigré. Non : un Russe, un vrai, et qui plus est premier poète et ami du énième successeur des tsars et autres Staline. Mais les poètes, partout, ne sont que des menteurs. Ils mentent la liberté. Ils la rendent impossible en la chantant. S'ils se cachent c'est pire encore. Si on les emprisonne, leur chant revient paradoxalement à la gloire de leurs bourreaux. On ne les chante qu'après, en mémoire des libertés bafouées mais jamais pour la liberté du jour et en question. Et si ce poète circule, comme Oleg, et s'il n'est pas membre du Parti communiste de là-bas, alors il est du KGB, sinon on ne le laisserait pas circuler. Plusieurs fois, nous nous sommes regardés droit dans les yeux. L'essentiel alors était dit : il fait froid partout et nos chants ne servent plus à rien. Nous n'étions que deux voyageurs d'un commerce impossible, invités pour le décor, smokings obligatoires et robes longues pour ces dames, à une fête qui se donnait des allures et célébrait une prochaine morte, vu l'âge, qui sous les flashes, les spots des caméras, petite, menue, admirable sous sa perruque bouclée, poudrée, tremblante, ses lèvres tremblaient, devant un gigantesque gâteau d'anniversaire qui figurait ses tableaux, serrait contre elle le petit sac avec les poèmes d'Ossip, toujours interdits de publication en Russie, toujours là, contre elle, au cas où elle serait tombée, fêtée, adulée, à ce moment-là, pour un dernier baiser, un baiser de papier. Oleg n'a pas voulu me croire. Quand Véra Toubiansky est revenue à la place d'honneur, il est allé lui parler. Il l'a séduite, charmée, il lui a même chanté une chanson, puis il lui a demandé d'ouvrir le sac. Elle lui a montré les poèmes. Mais elle lui a interdit de les toucher. La foule élégante ne savait pas. Véra, pour elle, n'est que la femme d'Igor. Qui se souvient d'Ossip et de ses chants de braise ? Alors ? Oleg est revenu vers moi, pâle. Il a bu d'un trait une coupe de ce champagne qui, m'avait-il dit, est « la mauvaise poésie de l'Occident ». Et je me suis mis à lui parler de nos mesquineries, de nos rivalités, de nos terreurs entre nous, ici, dans ce pays, et des peurs dans le monde, du siècle qui va à sa fin et s'arme pour cela, du commerce des armes et de l'habituelle et quotidienne comptabilité des morts, des espions et des affameurs de tous les bords, et du goût esthétique vidant toutes les paroles d'espoir d'un possible pouvoir. Je le lui disais en anglais. Pas très bien. Et il ne comprend pas très bien l'anglais. Alors, tout cela, balbutiant, avait un sens dû au hasard et aux approximations. Je crois qu'en lui parlant j'ai mangé trois assiettes de fruits déguisés. Il a ri quand je lui ai dit « celui-ci vaut 25 F » et « celui-là au moins 30 F » puis « profitons-en, c'est tout ce qui reste ». Il me montra dans la poche de sa veste une épaisse liasse de billets de 100 dollars gagnés lors de son récent voyage aux USA, prix de ses conférences dans les universités. Il devait le lendemain, aujourd'hui donc, acheter un diamant, un diamant pour cette somme-là, un diamant qu'il placerait dans un sac de cuir et qu'il avalerait avant de prendre l'avion. Un diamant qu'il récupérerait dans la cuvette des W.-C. de sa datcha. « Ma femme ne veut que ça » dit-il des diamants. Autant de diamants, autant de chances de vivre si on se remet à nous poursuivre, si je me mets à chanter autre chose qu'une liberté idéale donc enfermée. J'en ai déjà rapporté sept. » Puis il a bu. Et j'ai bu avec lui. La fête s'est dégradée. Il n'y avait plus de musique. Petites lumières sur les tables. Les robes longues des dames faisaient un drôle de bruit d'adieux. « A bientôt. » « C'était merveilleux. » Nous fûmes les derniers à prendre nos vestiaires. Oleg m'a demandé une pièce de 10 F. « I really cannot give them a hundred dollars. » Je ne peux tout de même pas leur donner cent dollars. Puis ce fut la nuit, rue Royale. Oleg voulait rentrer seul, à pied. Dans le quinzième arrondissement. Dans l'hôtel où son ambassade le surveille bien qu'il soit du KGB. Il m'a dit « you could have been my brother but we will never meet again. You will die first. Your country is dead yet. Beautifully dead. And you should not have told me about the poems by Ossip in that

bag of that old fake fiancée. » Tu aurais pu être mon frère mais nous ne nous reverrons jamais. Vous crèverez en premier. Votre pays est déjà mort. Merveilleusement mort. Et vous n'auriez pas dû me parler des poèmes d'Ossip dans le sac de cette vieille fausse fiancée. Et il est parti. Sans un geste. Il a traversé la place de la Concorde, tout droit. Les quelques voitures qui se précipitaient l'évitaient en klaxonnant. Il a pissé sur l'obélisque. Alors seulement il s'est retourné et m'a adressé un dernier signe en hurlant « liar, liar », menteur ! menteur ! Les poètes sont des enfants au service des bourreaux et des ultimes bureaux où l'on dénonce. En chantant les libertés ils préparent le terrain des massacres. Je ne suis pas rentré à la maison. J'ai trouvé des bars ouverts toute la nuit. Je crois que mon noeud papillon est de travers. J'ai emprunté ton écharpe blanche. Je n'aurais jamais dû te rencontrer. Un poète n'a rien à vivre avec un architecte. Il est son parasite et son cancer. Je ne retiens de nous que nos odeurs de peau, mêlées, sous les draps. Je pue la mort de ce que je chante. J'empeste tes nuits. Je ne peux même plus me renifler. Je n'ai rien écrit, rien. Tout est à commencer. Vers six heures, j'ai trouvé un bureau de tabac. J'ai pu acheter un crayon-bille, un bloc de papier et une enveloppe. J'en suis à mon troisième café et à mon quatrième croissant. Rien que pour ces croissants chauds, ça valait le coup. J'ai gardé le menu du souper pour toi. Il y avait autant de truffes que de filet de boeuf et la sauce était subtilement amère. Je viens d'acheter le journal du matin. Il y est écrit ceci. *Etant donné que par l'installation de leurs fusées en Europe les Etats-Unis augmentent la menace nucléaire pour l'Union soviétique, des moyens soviétiques correspondants seront déployés compte tenu de cette circonstance dans les régions des océans et des mers. Ces moyens seront par leurs caractéristiques appropriés à la menace que créent pour nous et nos alliés les fusées américaines en cours d'installations en Europe.* Le poème du matin pourrait commencer par *Dans les régions des océans et des mers...* mais quand ce poème sera lu, s'il est lu, il sera toujours trop tard. Tu ne me trouveras pas à la maison ce soir. Je pars pour l'Italie. J'ai volé l'argent d'Oleg au moment de la dernière accolade. Je reviendrai quand j'aurai dépensé cette somme. Je connais un bordel à Naples où les enfants ont le regard émerveillé de la première ville de leur vie, seulement devinée avant notre entrevue. Ils viennent directement de toutes les campagnes du Sud. A vendre. Vendus. Dans cette chambre, de cet hôtel, on nettoie le sol au vinaigre, l'odeur ragaillardit et cela aide les vieux défaillants comme moi. Je voudrais mourir là-bas, poignardé par un enfant, mais on me les livre nus. Certains veulent m'étrangler. Mais cela n'est qu'un jeu. Ne compte pas sur moi pour les fêtes de fin d'année. Oleg avait beaucoup d'argent. Il ne me manque, ce matin, qu'un air de marimba, cet instrument qu'un génie a ramassé au fond du fleuve Niger. Il crée l'état d'inquiétudes dans les dictatures de l'Amérique du Sud. Sa sonorité grave et lancinante est celle qu'il me faut pour ce dernier bal de moi. Je rangerai l'appartement avant de partir. Je jetterai tous les livres de poèmes et les manuscrits. Ne les cherche pas dans les poubelles des immeubles voisins. J'ai mon idée pour cette destruction. Je me gomme et je m'en vais. Merci d'avoir cru en moi tant de temps. Je ne reviendrai pas. Je m'en vais *dans les régions des océans et des mers ...* J'ai choisi le port de Naples. J'y souillerais des enfants pour le prix d'un diamant qui ne connaîtra jamais sa datcha. Je ne regretterai que notre maison de Corneilles au temps des lilas et des premières boissons fraîches. J'espère ne t'avoir pas trop défiguré. Trouve un autre. Mais qu'il n'écrive pas. Je t'embrasse. N'ouvre pas ta bouche. Le baiser du menteur ne s'échange plus. J'ai juste le temps d'aller déposer cette lettre sur ton bureau. C'était beau le 25 juin 1959. Nous. Première fois. Construis des stades. Les fascistes reviennent à pas bottés. Adieu.

Jeudi 1<sup>er</sup> décembre. Lettre à faire circuler dans la famille, oncles, tantes, cousins, cousines, proches et alliés. Depuis hier matin, Albert s'est installé, au parc zoologique, dans la fosse aux

chimpanzés<sup>24</sup>. Il a apporté avec lui un peu de matériel, des tréteaux, une planche, une chaise, un vieux téléphone, un portemanteau, une sacoche, du papier, des crayons. Il porte un des deux costumes qu'il met habituellement pour aller au bureau. Et il fait comme s'il travaillait, comme s'il répondait au téléphone, comme s'il allait réfléchir à la fenêtre les mains dans le dos. Mais il n'y a pas de fenêtre. Il est dans la fosse. Les chimpanzés l'ont, comme on dit, « adopté ». Prévenue par la police, j'ai quitté mon travail immédiatement et je me suis rendue sur les lieux. Il était question de le faire sortir de force, mais le public du mercredi, composé en grande partie d'enfants, trouvait la scène étonnante et la nouvelle a fait traînée de poudre: le zoo a enregistré en quelques heures plus d'entrées payantes qu'aux plus beaux jours du printemps et de l'été. Le spectacle est touchant. Albert s'assoit, travaille, répond au téléphone, prend des notes, se lève, met son chapeau, salue les chimpanzés, remet son chapeau en place, regarde le public, mime le public, imite l'effarouché, le timide, le voyeur, la moqueuse ou les gosses, surtout les gosses quand ils éclatent de rire. Mais il rit en silence. C'est merveilleux. Je ne lui connaissais pas ce talent-là. Et il ne m'a jamais parlé de ce projet. Et quand il m'a laissée hier matin, à l'usine, nous devions nous retrouver le soir. Nous avons même le projet d'aller au cinéma. Ainsi donc, il est là. Le directeur du zoo a dit « tant qu'il y aura des spectateurs ... » et le commissaire de police « en fait, il n'enfreint aucune loi » Un psychiatre est venu et a constaté qu'Albert n'avait aucun comportement « maniacodépressif » ni de « tendances agressives » et que, je le cite encore, « la lecture du spectacle donné ne pouvait qu'inciter les spectateurs à réfléchir ». J'ai failli me fâcher. Mais de loin, Albert m'a regardée si intensément avec cette probité dont il a la nature, et j'ai compris qu'il voulait rester. Un lit de camp a été dressé par des militaires de la caserne du 3<sup>e</sup> RGI. Il a des couvertures. De quoi boire et manger. Ce matin, à huit heures, on faisait la queue pour aller le voir. Des imbéciles lui ont lancé des cacahuètes. Il en a ramassé quelques-unes en même temps que les chimpanzés, et très scrupuleusement il s'est installé à son bureau pour les manger avec des expressions graves et attentives. Le préfet est venu. Son patron également. A midi il y avait près de cinq cents personnes. Les gens se battent pour être au premier rang. Albert mime tous les gestes qu'il fait dans une journée de bureau, là, au vu de tous. Les chimpanzés essaient de lui voler son chapeau ou s'approchent du bureau. Il figure un rendez-vous avec un client. Mais il ne dit jamais un mot. Il est très décent mon Albert. Et je me demande depuis combien de temps il avait ce projet. La presse est venue. Les photos paraîtront dans les journaux demain. Ne soyez pas choqués: c'est lui. J'ai refusé de répondre aux interviews. D'ailleurs je ne sais rien. Je sais seulement qu'il a choisi de vivre là, avec ces chimpanzés-là, comme il vit au bureau, chaque jour, pour un temps. Je sais également que personne ne le trouve ridicule et que chacun s'en va ne sachant plus de quel côté se trouve la fosse et le spectacle. Jamais dupe, mon Albert. Quel beau cadeau il se fait à trois mois de la retraite. A cause des journaux, le directeur du zoo attend trois fois plus de monde samedi et dimanche et affirme que ce bénéfice couvrira les travaux les plus urgents et peut-être l'achat d'un tigre dont il rêve depuis longtemps. «Mais votre mari tiendra-t-il jusqu'à lundi ? » Je l'ai rassuré, nous faisons du camping depuis trente-cinq ans. Nous avons, vous le savez, l'habitude de dormir en plein air, et souvent, chez vous, lorsque nous vous rendions visite, nous dormions dans les jardins ou sur les terrasses. Alors ? Le commissaire de police m'a fait signer des papiers le dégageant de toute responsabilité. Le préfet a fait savoir que seul le directeur du zoo pouvait porter plainte. Le tour est joué. Mon Albert est là jusqu'à lundi. Et en interrogeant le monde, il interroge sa vie. Peut-être après me parlera-t-il. Mais dans une certaine mesure, je ne le souhaite pas. Le responsable des affaires culturelles de la municipalité a

---

<sup>24</sup> Légende urbaine, mais aussi insolite amusant. Je dédie cette transcription à Claire Maupas du *Courrier international*.

simplement dit « c'est inattendu et intéressant. Et comme il n'y a pas de violence, nous ne pouvons que nous féliciter ». Les chimpanzés, eux, n'ont jamais vu tant de monde. Impeccable, flegmatique, mon Albert tient bien la fosse: nous sommes en scène. Et il a fait ça sans me prévenir. Je vous enverrai les photos. Ainsi vous me croirez. Le temps est clément. Albert a encore trois beaux jours de liberté devant lui. Ni folle ni fou, nous vous embrassons. Notre ville vit une histoire, enfin. Et pour les chimpanzés, c'est un peu moins d'ennui. Meilleures pensées de votre nièce et cousine par alliance. Lucette.

Le 2 décembre. Vendredi. Ton beau. Ma Marilyn. Ma superbe. Je ne viendrai pas te voir à l'hôpital simplement parce que je veux que tu en sortes. Je ne te téléphonerai pas non plus parce que les conversations longue distance, avec toi, sont ruineuses. Ou alors, tu m'appelles. C'est jamais toi qui appelles. On ne t'a tout de même pas mise ou mis, toi la Miss, sous perfusion les deux bras et les deux jambes. Je pars en tournée, en Allemagne de l'Ouest, avec la vieille troupe reconstituée pour un mois. Je remplace Cookie qui s'est cassé le pied en sortant de sa douche. Je vais faire les enchaînements dansés avec la Taupe. Quelle joie ! Il va crever dans sa gaine celui-là. Hermann a trouvé une dizaine d'engagements. Essentiellement des réunions d'anciens de tel ou tel collègue qui sont en fait des retrouvailles d'anciens combattants de là-bas. Mais notre spectacle ne se vend plus en France. Ici, plus rien. Travelos, zéro. Et je me demande même si nous n'allons pas faire un bide et si Hermann les a prévenus que nous n'étions que de « vraies fausses femmes » comme tu disais il y a quinze ans, du temps des premiers grands succès. C'est Angie Stardust qui présente. Il a la voix plus sucrée que jamais et ses chemises en dentelle nylon me font vomir. Au fait, avons-nous jamais été à la mode ? Première mardi soir, à Schweindorf, près d'Aix-la-Chapelle. Une auberge en rase campagne qui s'appelle le *Goodnight*. Tout un programme. May Balloon est du voyage. Elle craque dans ses robes. Elle a pris au moins dix kilos depuis la dernière tournée. Et le silicone des seins commence à lui faire mal, c'est la fin. C'est vraiment la doyenne des rescapées de cette opération-là. Et même quand elle se rase avant de se maquiller on voit le poil sous le maquillage. Je m'attends au pire. Le *Raus gehen* ! de la salle. Nous l'avons déjà entendu. Tu croyais qu'ils étaient contents. Tu te souviens. Pas loin de Stuttgart, au *Perly's*. Ils nous chassaient. Mais c'est cette tournée ou le pavé et le pavé est mouillé. Il y a de la haine partout à Paris, surtout chez ceux qui devraient se réjouir du changement. Mais ce serait trop long à t'expliquer. Ça sent l'instinct le plus bas et de multiples revanches. Je n'aime pas ça. Barocco est aussi de la tournée. Il a un nouveau tour de passe-passe acheté à un Hongrois qui fait vaguement de l'effet. Il se coupe la main. On y croit. Et ce n'est pas vrai. Enfin, la vedette, et ne te fâche pas, c'est Rosalie Tac Tac. Elle fait toujours son Mistinguett et son Joséphine beaucoup moins bien que toi. Pour la Miss je me suis permis d'emprunter ton dentier, parce que vraiment, sans, Rosalie Tac Tac, on n'y croit pas du tout. Et Hermann m'a affirmé que ce dentier lui appartenait. C'était ça, ou pas de tournée pour moi. J'ai aéré ton appartement. J'ai payé le loyer de décembre. La concierge m'a dit que tu étais remboursée à 100 % par la Sécurité sociale. C'est une bonne nouvelle. Tu vas revenir. Tu n'en as plus pour très longtemps. J'ai demandé à Rico de venir te voir un samedi. Le prochain ou le suivant. Je sais que tu ne l'aimes pas. Mais ça te fera de la compagnie. Je t'enverrai des cartes. José. P.S. Leur revanche, c'est la décence, la pire : la décence sans risque. Mais ce serait trop long à t'expliquer. Tu n'as jamais eu l'âme de ton temps. Tout dans la paillette. Mais ils n'en veulent plus. C'est la loi du cycle. Ils émargent. Ils émargent les marges. On va se faire jeter en R.F.A. *Raus gehen* !

Samedi. Chère Lou. Ma fleur de la mi-mai. Un avion s'écrase. Il y en a un de temps en temps. Ça distrait de l'actualité. Les journaux titrent en grand Le *crash du 747*. 183 morts. Puis 179. Puis

181. Il y a des survivants. Ils racontent. On leur demande de raconter. A la radio, en annonçant la nouvelle, le commentateur a dit « mais fort heureusement, parmi les passagers, il n'y avait que peu de Français ». Cela veut dire quoi ? D'où vient ce « fort heureusement » ? Qui a dit, il y a quelques années, après l'attentat contre la synagogue de la rue Copernic, qu'en plus, « en plus », les quatre victimes étaient « innocentes » ? Parce qu'elles n'étaient pas juives ? Comment cela se peut ? Qu'est-ce qu'une victime coupable ? De cet égarement quotidien qui nous perd, terriblement usuel, je voudrais témoigner. Or, dans l'avion qui s'est écrasé, il y avait un romancier péruvien. Manuel Scorza<sup>25</sup>. Le journal du jour lui rend hommage. Et il est précisé ceci : « Quatre titres de Manuel Scorza, de sa grande série *La Guerre silencieuse*, sont disponibles en français : *Roulement de tambour pour Rancas* (Belfond), *Garambo l'Invisible* (Grasset), *Le Cavalier insomniaque* (Belfond), *Le Chant d'Agapito Robies* (Belfond). Cette oeuvre dont Scorza justifiait les cinq volumes par le fait qu'il y a cinq saisons au Pérou : *l'hiver, Le printemps, l'été, l'automne et le massacre* ne sera complète que lorsque *La Tombe de l'éclair* paraîtra en français. » Et je fais ici mon travail. Et je t'aime. Et je te le dis. Et j'ai peur. Il y a donc une cinquième saison. Je ne le savais pas. Je viens de l'apprendre, ainsi. Une page plus loin, dans le journal, il est question d'histoire littéraire, un certain Rudler est cité. Il dit : *Par quel mécanisme ou par quel chimisme mental ? Par quelle formule, par quelle loi peut-on représenter schématiquement le processus mental d'un écrivain donné ?* Un avion s'écrase. Parmi les victimes, un écrivain. On le salue. Il nous parle. Il me parle. Il y a cinq saisons, ma Lou, ma fleur de la mi-mai, et ne souris pas si je t'appelle ainsi. Ou bien souris, pour de vrai, pour ce qui nous lie, Le sourire plus fort que le massacre. Guillaume.

Dimanche 4 décembre. Seule la foule a de la mémoire. Souviens-toi, c'est le dernier soir, Et la foule n'a plus que la mémoire qu'elle perd. Quand je ferme les yeux, plus rien ne me guide que la sensation de ma main dans ta main, ma petite main dans la tienne, le parfum de ta peau et celui de ta robe. Avant de traverser dans les clous, il faut bien regarder à gauche puis à droite, même si le feu est au rouge. Il y a toujours des conducteurs fous. Voilà le sensationnel. Voici l'actuel. Quand je ferme les yeux, il ne me reste que cette sensation-là. Un souvenir diraient les uns. D'autres murmurent un survenir et je suis de ceux-là : tu surviens. Tu es ma mère. Et tu me donnes la main. Je suis la main sortie du ventre. Je sais que tu me tiens encore. En ville, nous pouvions nous perdre. Il fallait que je te tienne, J'avais besoin de toi. Et si la foule m'avait emporté ? En montagne, l'été, c'était toi, cette fois, qui m'appelais, et aux passages des sentiers les plus étroits, quand un ravin ou un précipice éveillait en toi le vertige, alors tu me demandais de te tenir la main. Quand je ferme les yeux, c'est toujours cette sensation-là. Le reste, tout le reste, ce que l'on veut, ce que l'on craint, ce que l'on vit et ce que l'on entreprend, n'est rien, plus rien, au regard de ce geste-là car nous nous regardions ce moment-là, quand je cherchais ta main ou lorsque tu demandais la mienne. Il ne s'agit pas de savoir si je fus ou si je suis amoureux de toi : je suis sorti de toi, c'est tout, toute une vie, et nous sortions ensemble et nous avions besoin de nous tenir. Cela n'a ni siècle ni mode, Jamais rien ne remplacera « cela ». Ni l'étreinte ni la cause ni les autres rencontres. La foule t'a emportée. D'ailleurs, la foule emmène. Quelqu'un dans la foule t'a emmenée. Quelqu'un de silencieux. Quelqu'un de tu. De tu par les autres. Puis les autres. Puis tous. Tous sauf moi. Et si je ferme les yeux, la place est déserte. Seule la foule a de la mémoire. Souviens- toi, c'est le dernier soir. Pourquoi le dernier ? J'ai toujours eu peur de te perdre. Et maintenant que tu es emportée, emmenée, perdue, je ferme les yeux, tu es là. Je glisse ma menotte dans ta main. Le monde, en fait, est à ceux qui ne prennent aucun parti. Le monde est au

---

<sup>25</sup> Authentique : [http://es.wikipedia.org/wiki/Manuel\\_Scorza](http://es.wikipedia.org/wiki/Manuel_Scorza).

milieu, au milieu des escrocs, le milieu vertigineux, l'extrême centre de toutes les absences et jamais plus aucun vouloir. Les pouvoirs ne répètent qu'une seule et même histoire de vide, et sans le vouloir parfois, ce qui est le cas, j'ai pris parti comme je tiens ta main. Le seul souvenir que j'aie, de deux, est le souvenir de nous. Et une mère n'a ni milieu ni frontière. Jamais je n'ai autant ressenti l'isolement, les rivalités, les haines, les terribles jeux des gouvernements et des critiques, des subtiles et méprisables incapacités à se réjouir et à oeuvrer. Je n'ai jamais autant souffert dans le bonheur de l'ouvrage et de l'affrontement que maintenant. Je vais. Je vais terriblement. Je ferme les yeux. Tu n'es plus là. Mais tu me prends la main. Tu me guides. S'il y a quelque chose de beau à voir, d'une petite pulsion de doigts, tu me le signales. Et si tu as peur, je le sens. Tu te crispes. Tout est dans ton doigté. Le parfum de ta peau et celui de ta robe. Nous allons traverser. Nous allons continuer. Merci.

Le 5 décembre. Cher Xavier. Ne restant que trois jours à Paris, j'ai choisi d'aller voir trois spectacles de théâtre. Combien de fois Mali et toi avez-vous pu me dire que le théâtre vous manquait, nous manquait, en province, et que la seule lecture des textes ne suffisait pas à leur représentation. Mais la province est un théâtre en soi. Et chacune de nos lectures est une création et une mise en scène. Ce manquement est peut-être un privilège, et notre éloignement de la capitale une factice peine de moins. Ainsi, hier, premier soir, à dix-huit heures, je suis allé au théâtre des Carmes voir la création en langue française du *Retour au pays* de Henzel, en version intégrale, mise en scène de Carl Shook. Bon. Le rideau s'ouvre. Un décor de plaine. Une lumière bleue, subtilement funéraire. Entre Véra. Entre son frère. Je dis bien, ils entrent. Car on n'entre pas dans une plaine. Mais on entre en scène. Elle (Caroline Blois, toujours aussi présente et prenante) et lui (Thierry Ballesta, buté, parfait), je me réjouissais d'avance. Seulement voilà : Carl Shook est intouchable, vénéré, superbe. Il a sa touche de metteur en scène. Son ton. Sa tonalité. Et il les impose. Elle se mit donc à dire le monologue du premier acte (d'ailleurs il n'y a que des monologues) d'une voix monocorde. Diction parfaite. Gestuelle à peine ébauchée. Le statisme chic. Peu de gestes et toujours à si bon escient que c'en était trop. Et surtout pas de pas. Il ne faut pas bouger. Il ne bouge pas. Elle ne bouge pas. Redoutable mono-cordie, avec trait d'union, mono-tonie, avec trait d'union. Puis il y eut la mère (Antonia Cassavètes), l'amie (Vera Sankar) et le jumeau (Bertrand Loïc). Le premier acte, qui dure plus de deux heures, nous laissa dans la plaine, hors d'haleine, stoppés, devant des acteurs remarquables, dans un texte tramé, direct, bouleversant, qu'une mono-cordie tenace, qu'une mono-tonie trop élaborée assassinaient. Les nouveaux fauteuils du théâtre des Carmes n'ont pas d'accoudoir. Or, il faut être bien assis pour oublier le fauteuil. Autour de moi, ce fut un discret concert de soupirs étouffés, de respirations conscientes, chacune, chacun s'entortillant sur elle ou lui-même, les coudes sur les genoux, penchés, ou les mains sur les genoux<sup>26</sup>, bien droits. Impossible de rester en place, nous n'avions même pas cette place-là. Le texte et la vie du texte ! Nous n'assistions qu'à un de ces longs prêches de quand la messe était encore dite en latin. Et ce temps-là, nous ne comprenions pas, mais il y avait au moins le décor de l'église. Hier, il n'y avait que le décor de la plaine (rien) et une lumière (glabre) et des êtres qui ne se regardaient même pas. Ah ! l'offense de ces litanies qui se veulent savantes et novatrices pour faire « nouveau ». Henzel écrit au crayon gris, mais pas au crayon noir. Alors j'ai assisté à un miracle : Bertrand Loïc (le jumeau) dans son monologue de fin du premier acte (vingt minutes?) a dit comme Shook lui avait dit de dire. A fait le peu que Shook, ce pasteur impuissant, lui avait dit de faire, mais la braise du texte a dominé la guinderie imposée. Il y eut le feu, la flamme, et le texte, le texte de nos lectures de Henzel, malgré tout. A l'entracte,

---

<sup>26</sup> Faute d'orthographe dans l'original.

les spectateurs, affligés, s'évitaient du regard (comme dans la mise en scène) et ne circulaient pas (idem). La peur du pas. Alors, j'ai acheté le texte de la pièce, je suis rentré comme un fou à l'hôtel, et je me suis offert le second acte, au lit, seul, dans nos mises en scène vraies ; celles qui n'ont pas peur du mot s'il brûle. Ce soir, je vais voir la pièce de Brémond. Et demain la mise en scène de Carjac pour le *Demian* de Hesse. Je m'attends à tout. Je n'attends que mon retour. Mais le texte de Henzel s'est mis à flamber sous les cendres de cet esthétisme, grisaille de cette ville. Il paraît qu'un magazine a publié les photos du corps dépecé et découpé en morceaux de cette jeune fille venue de Norvège, assassinée par un Extrême-Oriental. Des photos de bouts. Des photos de chair. Des photos de morceaux. Ce même magazine, il y a un mois, publiait paraît-il les photos du corps criblé de balles d'un récent ennemi public n° 1, capturé<sup>27</sup>. Je ne peux pas ne pas faire le rapprochement entre l'obscénité d'une mise en scène qui découpe les phrases, vide des voix, morcèle, émascule et l'horreur de ces photos de cadavres. Il y eut de l'amour dans ces textes. Il y eut de l'amour dans ces corps. Il n'y a pas d'excès dans cette lettre mais une simple volonté de recueillement. Je reviens. Je reviens vite. Si tu me contestes, encore, ami, c'est que tu n'as pas d'âme. Merci d'avance pour le courrier relevé chez moi pendant ces trois jours. Je vous embrasse ainsi que vos enfants. Nous dînerons, ensemble, samedi prochain, et je vous lirai le monologue du frère jumeau. Je n'ai pas oublié les achats commandés par Mali pour vos enfants. Le royaume des jouets est plein de tanks, de fusées et de sous-marins nucléaires. Il y a même une maquette d'avion chargé d'exocets. In memoriam les marins argentins<sup>28</sup>. Ils dansent là-bas, pour la première fois depuis longtemps. J'ai vu des paysages de Balthus qui m'ont rendu solitaire et, dans la rue, un jeune homme, blond, si beau, m'a demandé un franc pour donner un coup de téléphone. Il voulait me parler. Je n'ai pas osé. J'ai fait quelques pas en pensant à sa beauté. Je me suis retourné. Il avait disparu. Il faut se méfier des jalousies de la foule. Mais j'arrête. Tibi. J.-P.

Marseille, le 6 décembre. Tôt le matin. Mon bon ami, Il est rare que je t'écrive dans un autre mouvement que d'allégresse. Je dors mal. De vieilles morsures m'éveillent, m'oppressent. Il me tarde qu'il fasse jour et partir, partir travailler m'enchant, me soûle. Je ne pense plus à rien jusqu'au soir. Peu d'amour, dis-tu, et encore ! J'entends Maria, ma grand-mère, s'exclamer dans le « et encore ! » dont je ne saisis le sens plein que ce matin. « Et encore ! » si vous le pouvez. « Et encore ! » Et encore, si vous l'imaginez, si vous en êtes capables ; il me semble que je suis exténuée. Un débat, au lointain, m'inquiète et me décourage (d'avance), celui, malmené, du-public-et-du-privé. J'ai le sentiment d'un discours frauduleux et surtout d'un piège qui risque bien de claquer sur des ingénuités que nous ne pouvons plus nous permettre depuis 1958. Et il est plus que jamais nécessaire que des citoyens puissent jouer dans une marge privée, privée de reconnaissance institutionnelle, privée de classifications, privée de prestations, et ce que je vois, ce que j'entends fait de tout mes états l'Etat. Les astucieux, les réfractaires sont formidablement nécessaires à pourvoir les désirs d'inventer, d'innover, de négocier autre chose que des menaces, de la peur, de la peur à la tonne. Je sais que ce que je t'écris va t'affliger. Je ne peux le contenir. Jamais ce pays n'a eu autant, et si largement distribués, les instruments de ses choix, les clartés de la connaissance, les fragilités qui seules autorisent le bonheur : et c'est la rage de discourir et d'exclure qui nous sert de tonique. Le soir, quand j'ai lu et que j'éteins la lumière, je me dis qu'il faudrait prier, ne pas s'en tenir à la colère, à la lassitude. Je ne peux pas. Ton amie. P.S. L'économie de la peur coûte un prix fou: le chagrin, le pitoyable.

---

<sup>27</sup> Peut-être Jacques Mesrine, « descendu » le 2 novembre 1979.

<sup>28</sup> Référence à la guerre des Malouines - Falklands war - (mars-juin 1982)

Le 7 décembre. Cara Mina. Voici donc comment je fais les courses et cela tient de la fable. Exemple : aujourd'hui. Acte I. Je vais chez la boulangère (n'oublie pas que je suis nouvelle dans le quartier) de la rue Satory, je demande un pain de campagne, deux croissants, un pain au chocolat pour Pierrot, retour d'école, et un paquet de biscottes. La boulangère fait un calcul mental et annonce « 42,15 ». Alors, sans vraiment la regarder, mais elle me regarde, elle, je fronce très légèrement les sourcils. Je dis bien très légèrement. Sinon ces gens-là, charmants au demeurant, et qui font leur métier, se fâchent. Résultat, la boulangère prend un bout de papier, refait l'addition par écrit et me dit « je savais que je m'étais trompée, cela fait 34,90 ». Tu as envie de dire « ce n'est pas grave ... » Non, tu ne dis rien. Acte II. Chez la crémère et le crémier. C'est la crémère qui me sert. Le crémier prépare du gruyère râpé. J'achète huit yaourts, deux litres de lait longue conservation et six oeufs. La crémère fait le compte sur un petit bout de papier, dans un fouillis derrière la caisse, Elle dit « 39,60 ». Alors, je fronce très légèrement les sourcils et c'est beaucoup plus difficile pour une femme que pour un homme, parce que nous avons peu de sourcils. Et la crémère refait son addition « tiens, 31,40 ! » dit-elle. Le crémier dit « toi, tu as besoin de vacances ! » Il me prend à témoin « heureusement, ça ne lui arrive pas très souvent ». La crémère réplique « ah ça, d'aller en vacances, jamais. Ou alors avec toi ! » Et le tour est joué. Mais j'ai payé 31,40 au lieu de 39,60. Acte III. Le supermarket. Ou plutôt le mini-libre-service de la rue du Poteau. Je prends du thé en sachets, des serviettes en papier, un produit pour la vaisselle, un kilo de sucre, un kilo de farine, une bouteille de bon vin (une par jour pour les beaux jours de fin d'année puisque vous allez tous nous rendre visite), des raisins secs, deux kilos d'oranges et une salade. Le gérant tape, à la caisse. Je mets tout dans mon cabas. Il se penche (toujours enrhumé celui-là, je le soupçonne de faire des choses dans des parkings en plein air, la nuit), soulève le ruban de chiffres qui sort de sa calculatrice mécanique, les chiffres sont si pâles, et annonce « 179,40 ». En avant pour le très, très léger froncement de sourcils. Alors, il compte les articles dans mon cabas. Je dis « non, pardon, les yaourts viennent de la crémère » et il recompte les articles sur sa fiche « ah lala, cette machine, vous avez trois articles en trop ». Il arrache le ruban, le long ruban de tous les comptes pour les clientes et clients précédents, recommence, soupire comme s'il était soulagé « 132,95 ». Je fais l'appoint. Et je sors en disant merci, mais j'ai payé 132,95 au lieu de 179,40. Attention, si tu donnes un billet de 100 pour 20 ou 30 F, on te rend d'abord sur 50 et on attend que tu n'attendes pas les autres 50. Il paraît que nous oublions tous et toutes une fois sur deux. Au cinéma, s'il y a la queue, au moment d'entrer, c'est la ruée. Il manque toujours 5 ou 10 F quand la caissière rend la monnaie. Parce qu'on te presse. Parce que tu es pressée d'entrer. Robert et moi avons fait l'expérience trois fois ces deux dernières semaines. Deux fois 5 F, une fois 10 F. Chez le boucher, n'en parlons pas, je me plante devant la balance. Et je n'aime pas ça. Je ne m'aime pas ainsi. C'est pire que tout. La juste monnaie rendue c'est la loi de base pour le bon fonctionnement de la tribu. J'espère t'avoir amusée. Fronce un peu les sourcils la prochaine fois que tu feras les courses, à Nantes. Et tu verras. Robert et moi, mutuellement, nous nous sommes toujours rendu l'exacte monnaie. Jusque dans les coups. Ce n'est pas le bonheur mais c'est du bon temps. Mais pour eux, Robert a calculé que dans une seule journée ça leur faisait des sommes honorables, et dans le mois des sommes vertigineuses. J'ai un peu honte de tout cela. Ne te moque pas de moi, Mina : je vais bientôt avoir une ride verticale entre les sourcils. Un petit pli. Une crevasse. Et quand on tombe dans ces crevasses-là sans piolet, on n'en sort pas. Je n'aime pas l'humour de ces vols. Si on me force à vérifier la monnaie rendue, alors la vie je n'en peux plus. Robert s'est arrêté de fumer pour la dix-septième fois. Il n'a jamais été aussi désagréable. Il surveille même les devoirs de Pierrot, lui fait réciter ses leçons et me querelle pour un rien. Pourvu qu'il se remette à fumer avant la Noël et votre visite. Si vous apportez des bourriches d'huîtres, prévenez-moi. Il faut que j'achète un nouveau couteau pour les

ouvrir. Et, en échange, tu me donneras un franc, par superstition. J'ai le modèle pour le tricot. Les aiguilles. Et les laines. Ta soeur. Carla.

Saint-Dié, le 8 décembre. Mon petit Pilou. Regarde bien le tampon sur l'enveloppe. Depuis un mois, c'est un joli dessin pour oblitérer les timbres avec marqué *Un jour de sentier, huit jours de santé, Saint-Dié*, un décor de montagnes et la ville. Avant d'épouser ton grand-père, j'étais chanteuse. On ne te l'a jamais dit ou bien à demi-mot, pires mots. Et c'est sorti des conversations. Les Herbrant-Brenner, fabricants de mouchoirs, ne voulaient pas d'une artiste dans la famille. Pourtant, plus tard, tu avais dix ans, c'était l'année de ta première communion, un impresario se souvint de moi et en cachette j'ai enregistré la version française de la chanson anglaise qui accompagnait le film en technicolor *Qu'elle était verte ma vallée*, inspiré du roman du même titre de Richard Daffyd Vivian Llewellyn Llyod, dit Richard Llewellyn. C'était une histoire en pays minier. Le pays était vert. La mine était dangereuse. Il y avait un coup de grisou. Quand on ramenait les corps, la vallée était toujours aussi verte. Je chantais *Qu'elle était verte ma vallée, qu'il faisait bon s'y reposer...* Et pour la sortie du film, j'avais chanté à l'entracte, devant l'écran. Cette chanson-là et deux autres chansons de ma création que l'on fredonnait encore. Ton grand-père m'a fait enfermer dans une clinique de repos. C'était de l'amour, tout ça. De l'amour enseveli vivant. D'une main qui sortait au-dessus de ma tête, j'appelais au secours. J'ai été délogée. Comme dans le film. Et depuis, je vis bien, juste bien, même si l'usine a été fermée, même si ton grand-père m'a quittée, même si. Aujourd'hui, dans le journal, on annonce la mort de Richard Llewellyn. « Ses autres livres » est-il mentionné « n'eurent jamais le retentissement de *Qu'elle était verte ma vallée*, pas même son dernier livre, écrit en 1975, *Elle est redevenue verte ma vallée* (éd. Belfond, 1977). » J'ai trouvé cela aussi touchant et ridicule que mon retour devant cet écran, ce soir-là. J'avais une robe bleu pâle. Et les épaules nues. Prévenu, ton grand-père était dans la salle. C'était Saint-Dié ou Paris. J'ai toujours eu, en chantant, une voix de très jeune fille. Elle ne m'a pas quittée cette voix-là. Et puisque je sais que tu vas venir le 24 décembre avec tes enfants, dis-leur que je leur chanterai une chanson en m'accompagnant au piano. Et dis-toi que c'est très important pour moi. Nous ne chantons plus beaucoup, ou plus cela. Ta Mutti.

Décembre, mois de la nuit. Le 9. Cher Michel. Je suis allé à Versailles, chez ton ami ébéniste, monsieur Verbellan. Je lui ai apporté ce coffre d'apparat que je tiens de ma famille et qui pour moi n'a pas de prix. Placé dans le salon, chez mes parents, il a été le témoin de tant de réunions, parfois des fêtes, les colères de mon père également quand il recevait nos bulletins trimestriels ou apprenait que nous n'avions pas eu la moyenne en anglais ou, pire, en physique-chimie. Toujours ouvert, un petit écriteau bloquait les battants verticaux, le coffre nous livrait les précieuses histoires de chaque panneau, de chaque tiroir. Des chiens traquant le sanglier, le renard ou la biche. A chaque tiroir, la traque. Et toujours, en arrière-plan, un clocher, un village, un ciel habité d'oiseaux. Dans les tiroirs secrets de ce coffre, le piètement n'est pas d'époque et cela fut mentionné lors du partage ainsi que le mauvais état du meuble, j'ai longtemps caché tes lettres d'adolescent. C'est donc le coffre qui contient des promesses d'amour pour je ne sais trop quel toujours. Un toujours cependant puisque, trente ans plus tard, nous savons encore nous revoir, et je te dois l'adresse de cet artisan. Monsieur Verbellan a inspecté le meuble. Il répétait «oui mais l'âme a beaucoup souffert ». Il l'a dit plusieurs fois. J'étais ému. Je m'interdisais de lui demander pourquoi. C'était beau et c'était ce qu'il disait. Il a inspecté les marqueteries des tiroirs, les bois intérieurs. « C'est un meuble intact ! » a-t-il dit. Et il s'est engagé à le restaurer. Mais pas avant le 24 juin. « Le jour de l'été ? » «Oui, le jour de l'été. Je travaille seul. Il me faut vingt jours. J'ai sept meubles avant le vôtre. » Et il m'a fait un devis sur lequel j'ai inscrit « bon pour accord » et

j'ai signé. Abandonnant chez lui le coffre, témoin de mon enfance, pour de longs mois. J'allais le quitter quand je lui ai demandé ce qu'était « l'âme du meuble ». C'était plus fort que moi. Et il m'a répondu « l'âme du meuble c'est tout le massif qui est sous le placage ». Tu me connais, au volant de ma voiture, je n'ai pensé qu'à la souffrance de cette âme, la souffrance du massif. Sous le placage, l'âme souffre. Voilà notre héritage en toutes choses, en tous lieux et en toutes pensées. Notre placage fait de l'effet, raconte des histoires de traque, mais au-dessous nous avons abandonné l'âme à elle-même. Je te l'écris. Et je te l'offre, Comme une image. Bien avant de nous échanger des lettres, nous nous échangeions des images. Par le même courrier j'adresse à ton fils dernier, mon filleul, un paquet avec des livres pour son Noël. Je suis un parrain épisodique mais un ami fidèle. Merci pour l'adresse de Verbellan. Cet artisan m'a dit l'essentiel d'un jour. A bientôt. Ton cousin. Charles.

10 décembre. Cher Rudy. Je t'écris à propos du festin de Pékin. Les autorités de là-bas ont décrété que plus aucun chien n'avait droit de cité dans la ville et dans ses banlieues, Ce fut donc, en une nuit, le grand ramassage. 700 000 chiens dit-on. Le chiffre circule. Et il est précisé que 400 000 d'entre eux ont été tués par leurs familles d'adoption, car pour les chiens c'est une adoption, et mangés par elles. J'imagine une ville festoyant dans l'horreur parce que je suis un horrible Occidental. Mais les Chinois de l'Empire du Milieu ont toujours trouvé les chiens comestibles. Donc l'horreur ne vient que de moi et de notre mode carnivore. Je me dis seulement que 400 000 chiens ont été mangés le même jour ou le lendemain dans 400 000 familles et qu'une ville entière ce jour-là, ou le lendemain, hier, ne mangeait que du chien, le chien qui garde, le chien qui attend, le chien qui lèche la main pour une caresse, le chien qui donne la patte. Ce sont les mêmes chiens partout. Il n'y a que les humains pour vraiment changer de race. A Pékin, il n'y aurait, paraît-il, qu'un chat. Un gros chat persan, noir ou auburn. C'est selon la lumière, Prisonnier d'une ambassade, l'ambassade de Belgique ou l'ambassade de Suisse, c'est le chat d'un ambassadeur célibataire, Et jamais il ne sort. La Chine est un pays sans chats. Sans fleurs, ou si peu, elles étaient le privilège de l'empereur. Et Mao, désormais, n'est qu'un empereur de plus. On tue les bébés filles, à la naissance. On n'a le droit qu'à un enfant (dans les villes) et tous les couples rêvent d'un garçon. Cela nous le savions déjà. Mais depuis hier, avant-hier, Pékin est une ville sans chiens. Qu'ont-ils fait des 300 000 captifs qui n'ont pas eu l'honneur de calmer l'appétit d'une famille ? Ici, à Paris, les « restaurants rapides », les *fast-food*, *Hit-chicken*, *What'a burger* et tant d'autres ont proliféré. J'y allais souvent, au début. J'y vais un peu moins depuis un an. Je croyais que c'était le pain et la mayonnaise. Aujourd'hui, je n'ai pas pu avaler la première bouchée : c'est du chien. Nous mangeons du chien. A Pékin, on l'annonce. Le nettoyage et c'est presque un régal. A Paris, comment savoir ? Rien n'est dit. Caresse Brutus, Bella et Bambo pour moi. Dis-leur que le jour de l'An nous irons dans les bois de la Busquière, que nous les lâcherons et que j'aurai les poches pleines de biscuits pour eux. Et dis-toi, toi, que la dernière réunion du syndicat s'est mal déroulée et que nous allons nous lancer dans d'inexcusables grèves alors que nous devrions plus que jamais porter et supporter l'actuel gouvernement. Le porter parce que nous l'avons porté au pouvoir. Et le supporter malgré les silences injustifiés et malheureusement son inévitable désir de plaire qui en principe donne du pouvoir au pouvoir. J'ai peur d'un bain de sang, J'ai peur d'une droite, extrême, dont une gauche, incapable de se porter et de se supporter, gauche mesquine qui nargue au lieu de vouloir, qui critiquaille sous prétexte d'esprit critique, préparerait paradoxalement la dictée, une de ces terribles et habituelles dictées de l'histoire. A Pékin on nettoie. On festoie. A Paris, on liquide, on esquive. On parle. On oublie. A moins que les deux grands ne se cassent la gueule un bon coup. Nous mangerons alors les biscuits de Brutus, Bella et Bambo. Et si nous n'avons plus rien à leur donner à manger, ils nous mangeront. Tu comprendras

que ces choses-là s'écrivent mais ne se disent pas au téléphone. D'ailleurs le téléphone, je n'en veux plus, ils facturent n'importe quoi. A la réunion du syndicat, ce soir, chacun était contre. Mais au vote, à main levée, nous étions tous pour. J'ai proposé un vote secret. Bernard m'a lancé « nous ne sommes plus sous l'Ancien Régime ». Les autres ont ri. Carlos en sortant m'a demandé si j'étais fatigué. La radio d'extrême droite, sur modulation de fréquence, s'appelle *Solidarité*. Ils se mettent à militer. C'est le plus beau moment pour un militant, quand ça commence. Mais maintenant, pour nous, plus que jamais, nous devrions, pour parler, être informés. Nous sommes trop assistés. Nous n'insistons plus. C'est l'unanimité, à main levée. Rien ne va plus. Nous gâchons cet espoir que nous avons tant rêvé tenir. Voici. Je vois Hélène de moins en moins souvent. Elle se néglige. Elle s'en veut. Elle a retrouvé du travail. Pas le même. Dans l'emballage. Au service commercial. Les trois derniers jours passés ensemble, nous cherchions un film à aller voir. Mais nous n'en avons trouvé aucun, dans aucune salle, pour nous fasciner au point d'avoir envie de sortir. Elle me dit que ce n'est rien. Que ça passera. Je lui ai offert un pull blanc avec du fil d'or dedans. Elle le voulait. Quand je lui ai raconté l'histoire des chiens, à Pékin, elle m'a dit qu'elle s'en foutait et que j'étais un salaud parce que j'avais levé la main. Et elle m'a foutu à la porte. Ça m'a fait du bien. Dans ces cas-là on écrit au meilleur copain. Il faut bien que quelqu'un parle. Sinon, comme dirait l'autre, toi quand tu plaisantes, tout le monde se tait. Je t'aime bien et je t'interroge. Nous parlerons à la Busquière. Et si tu ne me dis pas où nous allons, tous, je te cognerai la tête contre le tronc du plus bel arbre. Y a-t-il encore deux amis en ce monde ? Claude.

Le 11 décembre. Chère madame. Je ne sais pas si dimanche est un bon jour pour adresser un texte de chanson à une interprète que l'on admire. J'aime votre voix. J'aime aussi quand vous parlez entre deux couplets. J'aime simplement qui vous êtes. Chaque fois que je vous écoute, je tombe en amour. D'ailleurs, pourquoi ne dit-on pas « monter » en amour. Faut-il donc que ça tombe ? Le désir d'écrire pour vous les paroles d'une chanson me tient depuis longtemps. Et ce long temps ne peut pas vous fichier puisque j'ai le même âge que vous. Que des paroles, de ma plume, sortent de votre bouche, viennent de votre gorge et de votre ventre puisque vous êtes de celles qui chantent avec leur ventre, voilà pour me bouleverser. Je sais que je n'ai pratiquement aucune chance d'être chanté par vous mais sachez que j'ai pris beaucoup de plaisir à écrire cette chanson. Elle était belle, au début. Le premier jet, comme on dit. Mais, parce que vous m'intimidez, je l'ai retravaillée et elle a perdu de son jeté initial. J'arrête là, aujourd'hui, à cette version. J'espère que la firme de disques vous la transmettra. J'ai pensé seulement à un rythme de tango. Avec l'expression de mon profond respect. Arnaud Lehonzec. Résidence George-Sand, Bâtiment D, 58 rue George-Sand 78880 CRAQUEVILLY-BELAIR. L'adresse, c'est pour « Sait-on jamais ».

*Refrain* : JE VIENS D'UNE BANLIEUE PERDUE  
QU'A JAMAIS ÉTÉ RETROUVÉE.

Ne cherche pas dans ma mémoire  
Un p'tit point noir ou un tatouage  
J'attends encore, j'ai tout à voir  
Tu m'as bien vue, tourne la page.

*Parlé* : Tu ne dis plus rien ?

*Refrain* : JE VIENS ...

Y en a beaucoup de ces banlieues-là  
Elles finissent toutes par se toucher  
En Europe, n'y a même plus que ça  
Les amours de balcon vont s'effondrer

*Parlé* : Je fais du café ?

*Refrain* : JE VIENS ...

J'ai toujours un amour d'avance  
Je n'aime pas le pas cadencé  
Tu peux sourire quand tu me dances  
Tu feras le faux pas en premier.

*Parlé* : Tu t'en vas ?

*Refrain* : JE VIENS ...

Rayée de la carte et sans identité  
Tu n'as que mon corps pour te retrouver  
Je n'ai que le mien pour tout te dire  
Pour l'amour ça devrait suffire.

*Parlé* : Je ne te retiens pas.

*Refrain* : JE VIENS ...

C'était trop près pour être loin  
La grande banlieue tu ne connais pas  
Je prends toujours le dernier train  
Zéro heure trente, bon débarras.

*Parlé* : N'oublie pas ton briquet. Et ta montre.

*Refrain* : JE VIENS ...

Il me fallait la capitale  
Qui comme la peine est abolie  
Je suis tout sauf fatale  
Pas la banlieue, je suis Paris.

*Parlé* : Rends-moi la clé. Ne claque pas la porte.

*Refrain* : JE VIENS D'UNE BANLIEUE PERDUE  
QU'A JAMAIS ÉTÉ RETROUVÉE.

Lundi. Ciao Rocky. Tu peux avaler tes chaussettes. Les rouges et blanches avec le numéro 13. La tendresse quand ça se décide, ça porte un mot, et c'est déjà un mot de trop, ça roule sous ce mot-là : tendresse. Quand tu sors avec moi, tu fais attention à tous tes gestes. Et ça me fait froid tout le temps. Avec ton air de ne pas y toucher, ta démarche rocker, ton roulement d'épaules, tu dis que tu te fous de tout mais tu calcules tout. Tu me plais, mais ça ne suffit pas. Je te plais puisque tu fais tout ce qu'il faut pour me garder. Mais ça ne veut rien dire. Ça ne me dit plus rien. Ça ne m'a jamais rien dit. Je ne rêve plus d'autre chose. Je n'ai jamais rêvé d'autre chose. Ta tendresse, c'est du calcul. Un calcul de propriétaire. Et pas la peine d'en faire un drame. Nous nous reverrons mais plus ensemble. Tes attentions n'ont rien d'inattendu. Je m'ennuie avec toi, même quand tu me fais jouir. Je n'aime pas l'odeur de ta vieille bagnole. Et je me fous de ton départ au service militaire. L'idée d'avoir à t'écrire des lettres obligées, merci. Tu peux avaler tes chaussettes. Les rouges et blanches avec le numéro 13. Elles n'ont jamais connu la boue ces chaussettes-là. Rien que la frime. Tout dans le miroir du samedi soir. En plus tu crois que je veux me marier. Le mariage c'est comme la tendresse, ça ne se décide pas. Ça ne porte pas de nom, ou alors c'est une erreur et comme dit ma mère quand je sors « une mauvaise rencontre ». Je te dois trente francs. Je te les rends. Ça fera du poids dans l'enveloppe pour qu'elle tombe bien au fond de ta boîte aux lettres. Ciao Rocky, ciao. Je ne suis pas une star. On ne fait pas de carrière dans les Postes et Télécommunications. Je veux simplement faire carrière dans ma vie. D'immenses blocs de moi pour un autre pas du genre « tendre attendu ». Salut. Corinne.

Mardi 13 décembre. Cher Nicolas. Je ne suis pas très disponible. Paris me tarabuste. Je doute de tout et de tous. Avant, je m'inventais des certitudes et je vivais avec. Même dans les rencontres, la nôtre, je ne sais plus me perdre. J'ai peur, aussi, physiquement, de mourir. Mais ce n'est peut-être qu'une vivacité de plus. Alors, je viens de relire ces premières lignes et il ne faut jamais le faire quand on écrit une lettre, et je me dis que je devrais te préciser mille choses. Paris d'abord. Ce n'est pas vraiment cette ville qui me hante, mais le fait que les images du monde et de ce qu'il est la bombardent. L'évidence aussi que nous fuyons toujours les villages pour les villes et que dans celles-là, qui nous tiennent, nous ne cherchons que des anonymats et des assistances. Et d'histoire en histoire, avec l'histoire du temps présent, nous risquons de nous gommer et de ne même plus laisser la moindre trace, le plus petit signe de soi et quelqu'un qui le reçoit. Je voudrais, aussi, te préciser que cette peur de mourir n'est triste que pour ceux qui n'ont pas le goût, la capacité ou le doute, au choix, de la vivre. Tout commence à cette peur qui est un doute. Oui, avant, je m'inventais des certitudes et je vivais avec. J'étais sûr, ou je me disais sûr, d'avoir raison, raison d'aimer, raison d'oser, raison de m'enthousiasmer, raison de rompre, raison de continuer, raison de militer, raison de comprendre, toutes sortes de raisons raisonnables. Je jouais encore. C'était la récréation. Mais tu lis déjà que toutes ces précisions n'ajoutent qu'à la confusion. Et que les premières lignes, en première ligne, disaient l'essentiel. Je ne peux plus m'inventer des certitudes parce que je ne peux plus vivre avec. J'ai le désir du concret. De tous les concrets. Et ce désir est dangereux. Je ne peux plus feindre de formuler un seul projet. C'est mille routes et une seule, Je te salue. Nous nous reverrons l'an prochain. A bientôt. J'ai tout raté, sauf la démarche et l'honnêteté du pas. Nous devrions être nombreux, tous, pouvoir en dire autant. K.

Le 14 décembre. Mon petit Jean-Paul. Tu me dis tes inquiétudes, à la fac, et tu me demandes conseil. Je t'écris en cachette de ta tante et de tes parents. Je suis un « élément rapporté » dans la famille. Je ne suis pas vraiment habilité. Mais puisque tu te tournes vers moi et que tu m'interroges, je me fais un devoir de te répondre et de te dire ce que tu es désormais en âge de ne pas prendre pour tel, et pourtant. J'insiste sur le secret de cette lettre. Je ne voudrais pas avoir à en discuter avec qui que ce soit de la famille. Les conformismes empêchent les éclats. En cela ils sont parfois utiles. Et il y a de la dignité à taire les dégoûts qu'inspirent certaines normalités, ainsi que l'évidence de nos clans et de leurs comportements, clichés, idées reçues, racismes qui ne se nomment pas, rancoeurs qui se nomment trop. Donc, en réponse à tes inquiétudes, d'abord je te dirai *Témoigne d'une blessure sans pour autant proférer de plainte*. C'est ce que j'avais noté, pour te répondre, avant d'écrire cette lettre. Réussis là où j'ai échoué. L'art de vivre est là. Contenu. Ensuite, et c'est une histoire plus vieille que l'histoire de notre monde, elle nous vient d'Extrême-Orient : si on te crache à la figure, ne te contente pas de t'essuyer le visage, sans dire un mot. Oh ! surtout ne fais pas ça. Les cracheurs pourraient prendre ton geste pour de l'insolence. Et laisse le crachat sécher de lui-même. Pour le reste, vis, travaille, instruis-toi. Nous nous reverrons, chez tes parents, pour les prochaines fêtes. Ta tante et moi ferons le trajet. Je saurai, dès mon arrivée, à ton regard, si tu as reçu cette lettre. Mais il ne faut pas la prendre au pied de la lettre. Il te faudra toute une vie pour ne pas la comprendre. Et son sens véritable est dans cette incompréhension. Le monde est en guerre et nous faisons comme si nous ne le savions pas. J'ai honte d'avoir un emploi assuré jusqu'à la retraite. Et j'ai l'impression d'avoir toujours vécu en retraité. En retrait de l'histoire. Et nous avons de l'appétit aux repas de famille. Tu peux t'inquiéter. Laisse le crachat sécher de lui-même. En cachette. Ton oncle Jacques. P.S. Catherine a été reçue au concours de magistrature. Le mariage est pour Pâques. Tu viendras, n'est-ce pas ? J'aurai besoin de ton regard ce jour-là.

Jeudi 15 décembre. Ma Lola. Je ne te dis pas à bientôt mais à bientard. Ce sera toujours trop tard nous revoir. Salut ma belle, ma copine, mon frein, mon coup de reins, ma sauvage. Salut ma Reine. Je repars. Je n'ai rien laissé de moi et à moi dans les placards. *La liberté c'est après naître la difficulté de s'unir.* C'est du poète René Char. J'aurais voulu te quitter sans citer qui que ce soit d'autre que nous. Mais le poète naît et n'est que pour être pillé. Et il dit en clair ce que nous balbutions. Cette fois, je prendrai un aller simple. Trois retours jusqu'à ce jour, ça suffit. Et sans emploi, je peux aller n'importe où. Tu vivras mieux sans qu'avec moi. Je te pille et cela ne me plaît pas. Je ne te dis pas à bientôt mais à bientard ou plutôt à tout jamais, jamais. Et puisque je cite, allons-y. C'est du Douanier Rousseau, Henri de son prénom, peintre, en réponse à une question d'un journaliste de *Comoedia*, o et e dans l'eau, un magazine de l'époque, *Croiriez-vous que quand je vais à la campagne et que je vois ce soleil, cette verdure, ces fleurs, je me dis parfois : c'est à moi tout ça !* Je ne tiens pas en place car si je reste en place je vois et j'écoute le monde tel qu'il est, je te le montre et je te le dis tel que je le vois et l'entends, et tout devient insupportable. Ni pardon ni adieu ni jamais ni bientôt ou bientard : c'est à moi tout ça. Il faut que je bouge. Dans le métro, ce matin, j'allais pointer au chômage, j'ai regardé une fille, plus jeune que toi, plus jeune que moi, quatre ou cinq fois plus jeune que nous deux réunis, et elle faisait semblant de ne pas remarquer que je l'observais. Elle tournait la tête. Mais dans le reflet de la vitre je voyais bien qu'elle me surveillait. C'est tout. Elle est descendue deux stations avant moi. Pas facile de s'unir. Et à sa place vide, banquette dégradée, et les déprédations dans le métro, ça coûte cher, il y a même des affiches avec les listes de condamnations, il y avait, écrit au feutre noir, sur le skaï, *La démocratie oscille perpétuellement entre la dictature et l'anarchie.* Encore une citation. Mais celle-là n'a d'auteur que son lecteur ou la jeune fille qui d'abord me la cachait. Cette ville a des clés plein la tête et des ciseaux plein la bouche. Des clés pour enfermer, empêcher et retenir pour dénoncer; et des ciseaux pour couper, censurer, séparer ou faire dire. C'est à moi, tout ça, là-bas, je m'en vais. Qu'on me laisse au moins le droit à cette folie-là. Et si tu souffres, je cite encore, Rilke cette fois, autre poète, autre pillage, mais je suis sûr qu'il a écrit cela pour toi, aujourd'hui, tout comme je suis certain de n'être, et naître, que le porteur de pli, *Or la perte, toute cruelle qu'elle soit, ne peut rien contre la possession, elle la termine si vous voulez ; elle l'affirme ; au fond ce n'est qu'une seconde acquisition, tout intérieure cette fois et autrement intense.* Je pars fou de ne pas pouvoir citer que nous. C'est à moi tout ça là-bas. Hervé. Poste restante. Partout.

Le 16 décembre. Chère Maria. Il faut admettre que nous ne savons pas nous parler au téléphone. Que se passe-t-il alors ? Chacun dit ses inquiétudes du jour, les tracas, les lassitudes ou bien les absurdités et les bêtises. Celles des autres et même les nôtres. C'est tout ce qui nous vient d'abord, au bord des lèvres, quand nous nous parlons ainsi, au bout du fil. Et de petit rien en petit rien, un temps passe, compté sur ordinateur, et qui sera facturé ou à toi ou à moi, pour peu, ou si peu nous être dit alors que nous en éprouvions le besoin. Mais la facture a moins d'importance que le sentiment de ne nous être alors pas dit l'essentiel. Oh, pas l'essentiel *forcément* Pas les belles phrases de l'être, les grands élans du soi, les fervents questionnements de chacun. Non. Bien au contraire, l'essentiel pas *forcément*, celui de l'aveu que l'on tait parce que mille détails et faits du quotidien le masquent. Ne nous parlons plus ainsi, dans le vide. La communication ne fait pas la communication. La communication téléphonique. Cette facilité nous absente. Et c'est ainsi que je conjugue le verbe s'absenter. Je n'en peux plus d'aller vers le jour le plus court. Du premier jour de l'été au dernier jour de l'automne je vis les jours comme menacés et les nuits envahissantes me hantent. Nous sommes-nous jamais dit cela de rudement tempéré qui, de saison en saison, fait passer des ombrages sur nos vies. J'ai un souvenir de toi, au zénith ! : le printemps battait son

plein et tu cueillais un fruit, dans un arbre. Je t'avais aidée à y grimper. Et comme ta jupe était courte, j'ai embrassé tes genoux, nus, tu as dit « ne fais pas ça, je ... », tu es tombée de l'arbre, dans mes bras, et nous avons roulé ensemble par terre. Un accroc à ta jupe. Et ce fruit que tu venais de cueillir, nous l'avons mangé en nous embrassant. C'est un vieux souvenir. Voilà ce qui ne se dit pas au téléphone. Hier, j'ai vu une femme, allongée, sur la chaussée. Elle venait d'être renversée par une moto. J'ai vu une autre femme, aujourd'hui, dans un couloir de métro, allongée, le visage tuméfié. On venait de lui voler son sac et elle s'était défendue. J'ai peur pour toi. La peur du métro c'est aussi la peur du tunnel et du téléphone. Je préfère ces quelques mots qui ont pour eux leur maladresse et le souvenir de tes genoux embrassés. Le jeudi 22 au matin, je serai l'homme neuf des saisons qui chassent la nuit. Comme par hasard, j'arriverai ce jour-là. Et ce compte à rebours est bon. A tout de suite. Antoine.

Le 17 décembre. Cher Bertrand, chère Annie, Je vous en veux beaucoup de m'avoir laissé parler hier pendant tout ce dîner chez vous et devant vos amis, ce couple qui ne s'est pas présenté, dont je ne connais ni le nom ni les prénoms. Je n'aurais jamais dû accepter de vous rencontrer après tant d'années. J'ai une pelote de laine noire à la place du cerveau dès que je revois les amis d'un passé lointain, éloigné, pas vraiment nécessaire ou nécessairement enseveli. Ce que nous avons vécu ensemble, c'est vraiment du passé, C'était même du passé quand nous le vivions. Vous saviez beaucoup de moi, le célibataire, et moi peu ou rien de vous. Tu attendais un enfant, Annie. Bertrand t'avait quittée. L'enfant était de lui. Bertrand est revenu. J'ai servi d'intermédiaire. Le célibat et l'intermède : tout un programme dangereux. Bertrand est revenu pour cet enfant. Ce fut un fils. Depuis, plus aucune nouvelle. Couple normalisé. Célibataire éjecté. Banale histoire. Et pourquoi vous revoir ? Pourquoi ai-je accepté ce dîner ? Il ne faut pas questionner ce passé-là. Votre fils a donc onze ans. Je l'ai trouvé très touchant quand il s'est mis au piano pour me montrer ce qu'il savait jouer. Je l'ai intimidé. Et il y a de quoi. Parce qu'il ne regardait pas la musique. Parce qu'il jouait ce morceau par coeur, de manière mécanique. *Cortège* de Rodolphe Ciment. Qui est ce Rodolphe ? Et au joué, cela sonnait si peu comme une marche lente et majestueuse. Il apprendra peut-être un jour cela du rituel et du groupe, du groupe en mouvement pour une célébration qui ne serait qu'un doute. Je ne fus pas étonné quand il m'a demandé ce que voulait dire le mot «cortège ». Donc cet enfant est né, entre vous. Et je doute fort d'un amour, s'il vous réunit, autre que lui. L'union forcée. Je n'aurais pas dû venir chez vous. Votre fils est allé se coucher. Vos amis qui ne se présentent pas sont arrivés. Et vous m'avez laissé parler. C'est trop facile. Je tire sur la laine noire et la pelote n'en finit pas de se dévider. Un cauchemar d'enfant, d'enfant célibataire. Toutes ces histoires de notre passé révolu n'avaient aucune importance. Et vous me laissiez me perdre, dedans. Et vos amis qui ne se présentent pas se régalaient. C'était pittoresque, pour eux. Et moi, le clown de vous deux, vous trois si je compte l'enfant du cortège, j'étais pitoyable. Et la pitié est une offense à l'humain car elle fait semblant de se pencher comme une mère alors qu'elle le fait pour noyer. Une histoire entraînant l'autre. Cent histoires sans importance. Et moi dans toute cette laine noire. Et vos amis réclamant « des noms, des noms ! » Ça les amusait. Je suis tombé dans le piège de notre revoir et je m'en veux. Il ne faut jamais rendre le service d'être là à deux êtres qui se quittent. Ils vous renvoient ensuite, tôt ou tard, revanche, aux folies de votre solitude. Et ils invitent des amis qui ne se présentent pas pour assister au dévidage de laine noire. Je ne vous enverrai pas cette lettre. Mais je l'ai écrite. J'ai refait la pelote. Il me semble avoir dit hier à vos amis « avant de laisser les autres vous renverser des poubelles sur la tête il vaut mieux les remplir ». Ce que j'ai fait. Avez-vous descendu les sacs après mon départ ? A jamais. Salut. Le témoin de votre mariage vous salue bien. Les poubelles sont pleines. C'est la fin de l'année. Ça se fête. J.-P.

Dimanche. cher Erik. Il me manque simplement l'appoint-vivier d'une activité autre. Et parfois, isolé, dans mon travail, le silence alors agresse autant que le bruit, j'ai l'impression de devenir fou et j'ai la peur de mourir, d'un éclat de rage ou d'un éclat de rire. Et puis, si j'avais cette autre activité, j'en crèverais peut-être de ne plus pouvoir questionner en écrivant. Alors ? Merci pour ta visite. Tu peux compter sur moi si tu as besoin de moi. Nous aurons le premier mot. A bientôt. K.

Lundi 19 décembre. Cher Roger. Il ne faut pas insister dans le malentendu. Si tu insistes, tu ne seras jamais écouté. Tes élèves te chahutent, fais ton cours. Continue. Sophie te fait la gueule. Aime-la. Ou fais semblant. Continue. Tu me parles de tout ça. Tais-toi. Continue. Je vis la même vie que toi. Je continue. De toutes les façons, je ne vais pas répondre plus précisément à ta lettre parce que je sens et je sais que tu l'as écrite avec regret, le regret de savoir, en l'écrivant, que je ne pourrai en mon âme et inconscience, laissons la conscience aux autres et ce qu'ils en croient, que te répondre ce que je te répons : continue. Moi, rien ne va mais je vais. La mobilité, même dans l'erreur ou la terreur, empêche l'échec, ou plutôt le trébuchement. Cette folie actuelle de tous les entendements peut être, sans trait d'union, le verbe pouvoir et le verbe être, l'évanouissement d'une fin de saison et d'un prochain début de l'hiver, après-demain, jour qui sera aussi celui du jour et de la lumière qui revient. Cette folie actuelle de toutes les ingratitude peut être également celle d'un monde gravement gavé de notre côté, du côté de notre Occident. Tu es un prof chahuté. Continue. Fais cours. Il y en aura au moins un pour écouter : toi. Ne serait-ce que toi. Laisse le chahut au chahut et Sophie à l'idée d'un autre qu'elle croyait être toi. Moi, avec Nicole, j'essaie de vivre nous, d'être ce que je suis, pas brillant, et de la prendre telle qu'elle est, je gagne à la connaître. S'il y a un embouteillage à l'entrée de l'autoroute, quand je reviens du travail, je ne klaxonne plus. J'attends. Je ne prends pas mon bain avec ma voiture, alors ? Je te salue, sacré Roger. Il n'y a pas de méthode pour vivre. Notre pensée est infinie. Nous passerons de belles vacances ensemble, L'été prochain. Nicole et Sophie continueront à ménager leurs rancoeurs de soeurs séparées par deux époux venus d'ailleurs. Nous. Nos enfants feront des projets, des caprices et des cabanes. Et nous irons voir, sur la plage, les femmes des autres, ainsi que les jeunes filles que nous aurons de moins en moins le droit de toucher. Et leurs seins naissants. Et le paysage. Continue. Tous mes vœux. Mais Nicole a préparé un paquet pour les tiens. Et je serai certainement obligé d'aller faire la queue à la poste pour retirer celui que Sophie enverra aux miens. Ton sacré Lucien. Sacré Roger !

Mardi 20 décembre. Mon toi. Qui a dit que la plus courte lettre d'amour était celle-ci, *La clé sera ce soir sous le paillason* ? Donc la clé sera ce soir sous le paillason. Je deviens fou. Ça fera un fou de plus et un oublieux de moins. Les oublieux de l'être me rendent fou. La pire folie : l'exaltation. Je suis de ceux qui portent plainte contre celles et ceux qui accusent, s'accusent, récusent et oublient. Je n'ai que la mission de me perdre. N'aie pas peur de moi. J'ai besoin de toi. J'ai besoin de te faire l'amour. J'ai besoin d'y croire, d'y croire encore une fois. La clé sera ce soir sous le paillason. Tu pourras la garder. Je ne ferai plus jamais changer la serrure. J'ai une casquette. Elle te fait toujours rire. Je l'ai achetée il y a onze ans. Elle est usée, sale, élimée, mais elle me va. Elle me coiffe. Première casquette trouvée à la taille de ma tête. Au début, j'avais peur de la perdre. Maintenant, après tant de temps, peau de ma peau, tête de ma tête, je sais que je ne la perdrai jamais. Parce qu'elle est vieille. Parce qu'elle me va. Parce qu'elle me protège du soleil de l'été, du vent de l'automne, et qu'elle me protégera du froid de l'hiver et des pluies du

printemps. C'est ma casquette. Comme dans la chanson *Le Soulier de mon cerveau*<sup>29</sup>. La clé sera ce soir sous le paillason. Je porte plainte. Pas la plainte qui pleure. La plainte qui éclate et qui clame. J'ai besoin de toi. N'aie pas peur. Un fou de plus, un con de moins. A ce soir. Ton moi.

Mercredi 21 décembre. Cher filleul. Bonjour Sylvain. J'ai choisi cette année de ne pas t'envoyer un joujou ou un tank, de quoi encombrer ta chambre qui ressemble à un champ de bataille de journal télévisé et aux terribles nouvelles de chaque jour, toutes ces guerres, tous ces avions, tous ces bateaux, tous ces soldats, et tous ces ordinateurs qui font des *bip, bop, bip, bip* ! charmants. Il faut bien que ces engins plaisent dans un premier temps. Non, j'ai choisi de t'offrir une histoire, un peu trop simple puisque les héros sont plus jeunes que toi et que tu ne vas pas à l'école avec une tartine beurrée pour la récréation. Mais les oiseaux bleus existent. Il y en a des milliers dans le ciel quand le ciel est bleu. L'un d'entre eux viendra peut-être se poser sur ta tête un jour. Dis-lui bonjour. Il sait la vie. Voici. Il était une fois une histoire que les grands racontaient aux enfants parce qu'ils ne l'avaient jamais comprise, parce qu'ils n'avaient jamais voulu y croire, parce qu'ils ne supportaient peut-être pas de la vivre dans leur vie de grands ou, enfin, parce qu'ils avaient oublié pourquoi cette histoire les avait émerveillés quand ils avaient été enfants et qu'on la leur avait racontée. Alors l'histoire, cette histoire, dans ce livre que vous ouvrez, a beaucoup circulé. Il en existe tant et tant de versions, dans tous les pays du monde, que nul ne sait désormais d'où elle vient et qui l'a vécue pour la première fois mais tous les grands savent qu'elle est désormais vécue, partout, tous les jours. C'est aussi, à chaque fois, une histoire que tout le monde dit ne pas connaître alors que chacun rêve de la raconter encore pour qui sait, enfin, la comprendre. C'est ce qui distingue le grand de l'enfant. Le grand veut tout comprendre. L'enfant veut simplement prendre. Il peut prendre une histoire, encore, pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle dit, sans forcément vouloir savoir pourquoi. Enfant, si un grand te lit cette histoire, dis-toi qu'il te la lit pour la comprendre. Et il n'y arrivera jamais. Si tu la lis, seul, comme un grand, prends-la, toi, sans trop t'interroger. Il va y avoir un oiseau bleu, merveilleux. Lis les images comme le texte. Dis-toi que tu y trouveras ce que les grands n'y trouvent plus et ce que plus tard, en la racontant à tes enfants, tu chercheras et ne trouveras pas à ton tour. Il était une fois une histoire tellement unique que tous prétendaient la raconter pour la première fois. Une histoire incomprise. Incomprise comme toi quand on ne te comprend pas.

Pierre avait sept ans depuis un mois. Mais j'aurais pu te raconter l'histoire de Pedro, de Petrik, de Piotr, de Peter, de Piero. C'est toujours la même histoire. Celle de Pierre est peut-être la nôtre, plus proche et familière. Il a neigé. Pierre va à l'école en traînant derrière lui un petit bateau. Il rêve d'être marin. Il tient de son grand-père cette chanson *Ohé, matelot. j'ai fait trois fois le tour du monde en bateau, je peux te raconter Valparaiso*. Ses frères aînés se moquent de lui. Ils lui donnent des coups de poing. « C'est quoi Valparaiso ? » « C'est un port » répond Pierre « à l'autre bout du monde. » « Mais tu n'y es jamais allé ? » Pierre répond : « J'irai. C'est décidé. » Et Pierre part pour l'école en traînant son petit bateau. Qu'il a appelé *Valparaiso*. Pour un peu, la neige ferait des vagues.

Marie, elle, aura sept ans dans quelques mois. Comme ils sont voisins, Pierre va toujours l'attendre au bout du chemin, et ils vont à l'école ensemble. Marie rêve de devenir jardinière, jardinière avec un jardin, un jardin tout petit, carré et plein de fleurs d'un bout de l'année à l'autre. Marie n'aime pas l'hiver. Alors, elle imagine dans la neige, devant la maison de ses parents (elle dort au premier étage, la chambre avec des rideaux bleus), un petit jardin, le sien, tout plein de

---

<sup>29</sup> Paroles et musique de Guy Béart.

fleurs et c'est toujours le printemps. Pierre lui dit « je t'emmènerai à Valparaiso ». Marie répond « je préfère rester dans mon jardin ». Alors ils se donnent la main, et ils font le chemin de l'école, Dans leurs sacoches, il y a les livres, le cahier de textes, le cahier des dictées et la tartine beurrée pour la récréation de dix heures. Le bon pain du village. Et le bon beurre des fermes. Parfois, Marie et Pierre échangent leurs tartines pour voir quel beurre est le meilleur. Pierre n'a jamais osé dire que le beurre de chez lui, de sa ferme, battu par sa maman, avait un goût différent, Marie, elle, pense que le beurre de chez elle est incomparable. Mais ils ne veulent pas se fâcher. La fâcherie est une ânerie. Marie dit « c'est où Valparaiso ? » Pierre répond « fais-moi entrer dans ton jardin et je te le dirai ». Dans la cour de l'école, ils se mettent en rangs par deux. Treize garçons et onze filles. Tous les enfants du village de cinq à douze ans. Mademoiselle Bémol, la maîtresse d'école, l'air toujours grave, tape dans ses mains. Les enfants suspendent leurs pèlerines, leurs bonnets, leurs cache-col et placent leurs gants de laine sur la grande table, sous le préau, à côté des tartines beurrées. Et il faut entrer en classe. Deux heures de lecture, calcul, récitation et dictée avant la grande récréation. Par la fenêtre de la classe, Pierre regarde le ciel bleu. Son grand-père François qui a été marin et qui, aussi, plus tard, plus vieux, parce qu'il voulait vivre en famille, allait couper du bois, loin après les plaines, de l'autre côté des montagnes, là où il y a de grandes forêts, lui a parlé d'un oiseau bleu, presque bleu comme le ciel et qui, en vol, en volant, battements d'ailes, devenait aussi bleu que le bleu du ciel, alors on ne le voyait plus. Pierre rêve de l'oiseau qui vit dans les forêts de l'autre côté des montagnes. François avait dit à son petit-fils « il est comme tes yeux. Tu as le regard du ciel bleu » et il lui avait pincé la joue. Mademoiselle Bémol se fâche « Pierre, vous rêvez encore ? » Marie, à côté de Pierre, dessine un jardin, sur son cahier de calcul, à côté des soustractions. Elle n'aime pas faire des soustractions. Mademoiselle Bémol aime bien Pierre et Marie, tous les deux, au troisième rang. Elle doit rêver également, Parfois, quand elle écrit, au tableau, le bâton de craie, dans ses doigts, se casse. Alors, elle regarde Marie et Pierre et elle leur sourit. Elle doit avoir vu « Valparaiso » ou un jardin, elle aussi, dans sa vie. Or un matin, il était une fois un matin, à l'heure de la récréation, le ciel était plus bleu que jamais, plein d'oiseaux bleus en train de voler, on ne les voyait donc pas et il avait neigé toute la nuit. Sous le préau, Pierre prit sa tartine. Il avait faim. Il la croqua. Elle n'avait pas le bon goût du beurre de sa maison. Il l'ouvrit. Le beurre avait disparu. Il ne dit rien. Mais le lendemain matin, avant de partir pour l'école, il regarda sa maman préparer la tartine et la beurrer. « Tu me surveilles maintenant ? » Il baissa les yeux. Pierre n'aime pas baisser les yeux devant sa maman. Cela veut dire qu'il lui cache quelque chose et elle lui dit, automatiquement, « toi, tu me caches quelque chose ! » Et comme il ne peut pas mentir, il rougit. Et rougir pour ne pas mentir, ce n'est vraiment pas une vie. Le second jour, à l'heure de la récréation, avant de croquer la tartine, Pierre l'ouvrit. Il n'y avait plus de beurre. Il regarda Marie. Elle faisait la grimace. « Qu'est-ce qui se passe, Marie ? » « Je ne peux pas te le dire. » Le troisième jour, à l'heure de la récréation, plusieurs enfants, parmi les plus petits, se mirent à pleurer : il n'y avait plus de beurre dans aucune tartine. Quelqu'un venait voler le beurre des tartines pendant les premières heures de cours. Or, si quelqu'un était entré dans la cour de l'école, mademoiselle Bémol l'aurait vu. Elle voit tout. Tout le temps tout. Les parents de Marie et les parents de Pierre disent d'elle « c'est la meilleure maîtresse d'école de toute la région. Elle a l'oeil à tout ». Alors qui a volé le beurre des tartines, qui ?

Un pompier vint en premier. Mais un pompier ça ne sert à rien, pour un problème de beurre volé dans des tartines. Sans doute voulait-il montrer la rutilante voiture rouge avec les pompes et les tuyaux. « Comme un jardin plein de roses rouges » dit Marie. Pierre caressa les chromes du pare-chocs avant. Le pompier le gronda. Il ne fallait surtout pas salir la belle voiture achetée par la municipalité et qui n'avait jamais servi puisqu'il n'y avait jamais eu d'incendie. Mademoiselle

Bémol était émue. « Mais il ne fallait pas vous déranger pour si peu. » Le pompier répondit « ce fut un devoir et un plaisir ». Il faut dire que le pompier n'est pas marié et mademoiselle Bémol est une mademoiselle. Elle lui fit un dernier signe quand il quitta la cour, bruit de la sirène et crissement des pneus. Au premier virage il dérapa. Il avait voulu rendre à mademoiselle Bémol son signe d'adieu. La belle voiture rouge fit deux tonneaux et s'immobilisa les quatre roues en l'air. Alors seulement Pierre vit l'oiseau bleu, sur la plus haute branche d'un arbre, derrière l'école. L'oiseau lui fit un clin d'oeil. Alertés par la sirène, tous les habitants du village se rendirent à l'école, le maire en tête, le garde-chasse, le gendarme, la postière, le boulanger, et les parents, tous les parents. La réunion eut lieu dans la classe. Les grands avaient pris les places des enfants. Et les enfants avaient exceptionnellement le droit de jouer mais tous attendaient derrière la porte. Tous sauf Pierre, qui s'approcha de l'arbre derrière l'école. L'oiseau bleu le regarda longuement puis s'envola. Mais comment dire dans quelle direction puisqu'en volant il était aussi bleu que le bleu du ciel ? Marie s'approcha de Pierre « qu'est-ce que tu as vu ? » dit-elle. Il lui prit la main. Et ils allèrent s'asseoir dans un coin, sous le préau. « Tu sais tout, dis-moi » murmura Marie. « Je sais, mais je ne suis pas sûr. » Et il l'embrassa sur la joue. C'était la première fois. « Tu me prêteras ton bateau *Valparaiso* ? » « Si tu me fais un dessin de ton jardin, oui. » Et le soir elle lui donna le dessin d'un bateau plein de fleurs.

Il y eut un samedi, il y eut dimanche. Pierre rêva qu'il était l'oiseau bleu, qu'il allait se poser sur le rebord de la fenêtre de la chambre de Marie, que ses plumes étaient du même bleu que le bleu des rideaux, et qu'il pouvait voir Marie, dans son lit, avec le petit bateau *Valparaiso* sur la table de chevet. Les grands allaient de maison en maison. Ils ne parlaient que du beurre volé « dans chaque tartine » disaient-ils « dans toutes les tartines » criaient-ils. C'était à qui parlerait le plus fort. Le maire, vénérable, arrêta qu'il n'y avait pas de drame, et que tout redeviendrait normal, le lundi.

Quelle ambiance, le lundi, dans la classe, de huit à dix heures. Même mademoiselle Bémol était nerveuse. Elle ne fit que de la lecture mais elle ne pensait pas à ce qu'elle lisait. Tous attendaient le signal de la récréation. Alors, mademoiselle Bémol sortit en premier et inspecta les tartines : elles étaient toutes ouvertes et sans beurre. « Ce sont les rats » dit-elle « ou les souris. Alors demain, chacun de vous viendra avec son chat. Et nous verrons bien. » Le lendemain Pierre se rendit à l'école avec Matou. Et le bateau *Valparaiso* accroché à la queue de Matou. Marie le rejoignit avec Mina. Mina attendait des petits de Matou mais personne ne le savait encore. Sous le préau, sous la table, il y avait douze couples de chats amoureux. Et à la récréation, pas de beurre dans les tartines. Mademoiselle Bémol dit avec fierté « je savais bien qu'il n'y avait pas de rats et pas de souris, ici ». Pierre vit alors l'oiseau sur le rebord du toit. Et comme mademoiselle Bémol a l'oeil à tout, elle vit Pierre et vit l'oiseau. Elle le pointa du doigt « c'est lui ! »

Le mercredi une expédition fut décidée. Tous les hommes du village avaient pris leur fusil de chasse. Les femmes portaient des vivres. Les enfants feraient la promenade. Il fallait savoir, tout savoir. Le maire disait « j'en aurai le coeur net ». Postés dans la classe, ils virent donc l'oiseau bleu prendre le beurre d'une tartine, s'envoler, revenir, prendre le beurre d'une seconde tartine, s'envoler, revenir. Et ainsi de suite pendant deux heures, les vingt-quatre tartines. « Mais il faut le tuer ! » « Oh, non » demanda Pierre. Les grands le regardèrent étonnés. Le maire dit « nous irons là où cet oiseau va ». Et il répéta « j'en aurai le coeur net ». Le maire dit toujours tout deux fois.

Le cortège se forma autour de la voiture du pompier et ce fut la grande expédition. L'oiseau bleu, d'arbre en arbre, les attira vers la mer. A chaque arrêt, Pierre le regardait et murmurait « je te promets qu'ils ne te feront pas de mal ». « Tu lui parles ? » demanda Marie. « Non je lui réponds. C'est un ami. » « Mais tu ne m'avais jamais parlé de lui. » « Quand on parle d'un ami c'est qu'il n'est plus ami. » « Tu inventes. » « Non, grand-père me l'a dit. » Et ce fut beau, la plage, les

vagues, et les nuages au loin, sur la mer. Il y avait d'autres bateaux qui allaient vraiment à Valparaiso.

Puis, l'oiseau bleu obliqua vers les terres et les champs si beaux en été. Ils s'arrêtèrent une première fois pour les boissons chaudes. Les hommes armaient leurs fusils. Les femmes distribuaient des pains aux raisins. L'oiseau bleu vint se poser sur la tête de Pierre, Marie dit « il a faim ». Le boulanger répondit « pas question de lui donner quoi que ce soit. Le beurre d'abord. Où est le beurre ? » L'oiseau s'envola en riant et disparut dans le bleu du ciel. Le maire gronda le boulanger « vous l'avez fâché. Il ne va plus nous donner la direction. Nous ne saurons jamais ». Pierre murmura « il reviendra ». Marie répéta à voix haute « il reviendra ! » Et comme les grands la regardaient, étonnés, elle baissa les yeux et remit en place le bateau *Valparaiso* pour le nouveau départ.

L'oiseau bleu les attendait à l'entrée du Val Perdu. D'arbre en arbre, il leur fit traverser la montagne. Il y avait un beau torrent, un pont au-dessus du ravin, une chute d'eau et l'ombre portée des rochers et des pics. Haut dans le ciel bleu, l'oiseau bleu disparaissait, réapparaissait, disparaissait de nouveau. Chacun s'inquiétait. Les jours sont courts en hiver et la nuit ne devait pas les surprendre. Mais l'oiseau bleu entrait dans l'ombre des ravins et des précipices et redonnait la direction des grands bois, là où le grand-père de Pierre avait été bûcheron après avoir été matelot.

En début d'après-midi ils redescendirent de l'autre côté des montagnes et ils entrèrent dans la grande forêt. Chacun se tut. Parce que les arbres étaient immenses et que le silence parlait à chacune et à chacun. Il fallut abandonner le camion rouge du pompier. Plus de route, plus de chemin, tout juste un sentier. « Il ne faut surtout pas parler » dit le maire à sinon nous allons faire tomber la neige des branches » et, sitôt dit, une branche frémit, ploya et la neige transforma le maire en bonhomme de neige. Et comme tout le monde éclata de rire, toutes les branches frémirent au-dessus de leurs têtes et la neige tombée des arbres les transforma en un cortège de bonshommes de neige. Et sur la tête de Pierre à qui il ne manquait qu'une pipe pour ressembler à son grand-père, l'oiseau bleu applaudit en battant des ailes et fit de joyeux bruits de bec. « Chutt » murmura le maire « secouez-vous et continuons. » L'oiseau bleu volait de branche en branche, devant eux. Et brusquement ils entrèrent dans la clairière. C'était une vaste clairière inondée de soleil. Et au milieu, il y avait une motte, une immense motte de beurre plus haute, bien plus haute que l'église du village, comme une montagne encerclée par la forêt. « C'est de l'or ! » cria la femme du maire, la plus vieille femme du village. « Non, c'est notre beurre » répondit le boulanger. « Il faudrait arrêter le coupable » suggéra le gendarme. Le maire fit un geste de calme et de sa voix posée, la main sur son cœur net, s'adressa à tous « un oiseau n'est pas coupable. Mais comment lui demander pourquoi il a fait ça ? » « Les enfants ont froid » murmura mademoiselle Bémol. Le pompier lui suggéra de les faire chanter. Et ce fut la chorale. Ils choisirent la chanson du grand-père de Pierre *Ohé, matelot, j'ai fait trois fois le tour du monde en bateau, je peux te raconter Valparaiso*. Et l'oiseau bleu, heureux, se mit à voler au-dessus de leurs têtes. Les hommes posèrent leurs fusils par terre. Les femmes et les mères se mirent à donner le rythme en tapant dans leurs mains. Et ce fut un beau moment joyeux, au milieu de l'après-midi. La maman de Pierre dit à la maman de Marie « nous n'étions jamais allés si loin ». Et la maman de Marie dit à la maman de Pierre « les petits de Mina sont nés, trois comme Matou et deux comme elle. Il faudrait prévenir les enfants », Puis l'oiseau alla se poser tout en haut de la motte de beurre. En plein soleil en plein ciel. Un soleil de glace un ciel pur comme un cœur net quand on va savoir la vérité. Mais la vérité, la sait-on même quand on la sait ? Ce fut la fin du chant. Le silence de la forêt, tout autour, pressait et interrogeait. Le maire tendit le bras vers l'oiseau bleu et ordonna « dis-nous pourquoi tu as fait ça ! » L'oiseau fit signe qu'il ne répondrait

pas. Mademoiselle Bémol se crut obligée de formuler la demande « mes élèves veulent savoir pourquoi ». L'oiseau bleu refit le même signe. Alors, Pierre prit Marie par la main et ils s'approchèrent de la motte. Et de tout en bas de la motte, avec l'oiseau tout en haut, ils lui dirent simplement, ensemble, « dis-nous, s'il te plaît ». Alors l'oiseau, haut sur ses pattes, déploya ses ailes. Il était heureux. Il piétina un peu comme s'il allait prendre son envol et brusquement, posant une aile sur ses yeux, faisant une galipette, il se lança sur le dos, sur la motte comme sur un toboggan, des hauts, des bas, il glissait, c'était drôle, un jeu, et au milieu de la pente il cria deux fois « c'est ça la vie ! » puis « c'est ça la vie ! » Arrivé en bas, il attrapa le petit bateau *Valparaiso*, le prit dans son bec et s'envola avec, loin, si vite qu'on ne le vit plus. Il était reparti pour d'autres contrées, d'autres pays, et ce serait la même histoire pour Petrik, pour Piotr, pour Peter, pour Piero, pour tous les petits Pierre du monde quand ils ont droit à une tartine beurrée. Tous regagnèrent le village avant la nuit. Et la vie reprit comme avant. Comme avant vraiment ? C'est toujours la même histoire partout. Il était une fois une histoire que les grands racontaient aux enfants parce qu'ils ne l'avaient jamais comprise, parce qu'ils n'avaient jamais voulu y croire, parce qu'ils ne supportaient peut-être pas de la vivre dans leur vie de grands ou, enfin, parce qu'ils avaient oublié pourquoi cette histoire les avait émerveillés quand ils avaient été enfants et qu'on la leur avait racontée. Or, un matin, il était une fois un matin, voici Sylvain, pour ton Noël, une histoire racontée par ton parrain qui ne pourra jamais te dire pourquoi « c'est ça la vie ! »